F. B.
84 S. c.
211.

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0005

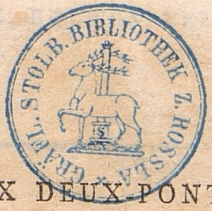
OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0007



THEATRE

COMPLET

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER,

CONTENANT

OEDIPE, FRAGMENT D'ARTEMIRE,
MARIAMNE, BRUTUS, ERIPHYLE.

1789.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0009

Universitäts- und Landesbibliothek Zweigstelle Aufführung

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

L, 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0010

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT DE L'EDITION DE 1775. Page 1
AVERTISSEMENT DES EDITEURS SUR L'OEDIPE. 7
LETTRES A M. DE GENONVILLE, *contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, de celui de Corneille, et de celui de l'auteur.* 1719. 10
LETTRE I. ibid.
LETTRE II. 18
LETTRE III. *Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.* 20
LETTRE IV. *Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.* 36
LETTRE V. *Qui contient la critique du nouvel Oedipe.* 46
LETTRE VI. *Qui contient une dissertation sur les chœurs.* 56
LETTRE VII. *A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.* 59
LETTRE *au père Porée, jésuite.* 62
PREFACE DE L'EDITION DE 1729. 66
Des trois unités. 68
De l'opéra. 75
Des tragédies en prose. 77

OEDIPE, TRAGEDIE AVEC DES CHOEURS. 87
FRAGMENT D'ARTEMIRE, *tragédie.* 149
AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 151
MARIAMNE, *tragédie.* 175
PREFACE DE LA PREMIERE EDITION. 177
FRAGMENT *de la préface de l'édition de* 1730. 185
BRUTUS, *tragédie.* 249
AVERTISSEMENT. 250
DISCOURS SUR LA TRAGEDIE. *A milord Bolingbroke.* 251
ERIPHYLE, *tragédie.* 355
AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 356
DISCOURS *prononcé avant la représentation d'Eriphyle.* 357

Fin de la Table du Tome premier.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0012

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITION DE 1775.

Nous donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. *de Voltaire*. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris ſont très-informes ; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejeter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure ; ils leur en ſubſtituaient d'autres au haſard. Preſque tous ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés et imprimés à Paris dans ſon abſence. De-là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de Gengis imprimée par nous, *in*-8°, sous les yeux de l'auteur, on trouve dans la scène où *Gengis* paraît pour la première fois les vers suivans:

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les: ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple et le rend plus docile. etc.

Ce morceau est tronqué et défiguré dans l'édition de *Ducheſne* et dans les autres. Voici comme il s'y trouve:

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;
Respectez-les: ils sont le prix de mon courage, etc.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire et très à sa place.

Ce vers qu'on a substitué,

Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;

est un vers indigne de quiconque est instruit des règles de son art, et connait un peu l'harmonie. *Echappés aux fureurs des flammes*, est une césure monstrueuse;

Ceux qui se plaisent à étudier l'esprit humain doivent savoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, insinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, et qu'il fallait les retrancher; ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une allusion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il est évident que par ce passage on ne peut entendre que les sciences des Chinois, méprisées alors des Tartares. On a représenté cette pièce en Italie, il y en a trois traductions, et les inquisiteurs ne se sont jamais avisés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de Mahomet; on suscita contr'elle une persécution violente; on fit défendre les représentations: ainsi le fanatisme voulait anéantir la peinture du fanatisme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoît XIV* protégea la pièce; elle lui fut dédiée; des académiciens la représentèrent dans plusieurs villes d'Italie et à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu'en France: on ne leur rend justice que bien tard.

La tragédie de Tancrède est défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encore plus barbare.

Dans les éditions de France, il n'y a presque pas une scène où il ne se trouve des vers qui pèchent également contre la langue, l'harmonie et les règles du théâtre. Le libraire de Paris est d'autant plus inexcusable, qu'il pouvait consulter notre édition à laquelle il devait se conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence jusqu'à répéter les mêmes vers dans plusieurs scènes d'Adélaïde du Guesclin. Nous trouvons dans leur édition, à la scène septième du second acte, ces vers qui n'ont pas de sens:

Gardez d'être réduit au hasard dangereux
Que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.

Il y a dans notre édition:

Tous les chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au hasard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers sont dans les règles de la syntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a substitués dans l'édition de Paris sont de vrais solécismes, et n'ont aucun sens. *Gardez d'être réduit au hasard que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.* De quels vœux s'agit-il? Que veut dire *Etre réduit au hasard qu'un autre ne trahisse ses vœux?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui

riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils sont bons ou mauvais, et que la rapidité de la déclamation fait disparaître les défauts du style; mais les connaisseurs remarquent ces fautes, et ils sont blessés des barbarismes innombrables qui défigurent presque toutes nos tragédies. C'est un devoir indispensable de parler purement sa langue.

Nous avons souvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, et que c'est là que les règles du langage doivent être observées avec le plus de scrupule; parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il disait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le succès de plusieurs pièces, qui, à la faveur de quelques beautés, ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un style barbare. On sait que *Boileau*, en mourant, se plaignait de cette horrible décadence. Les éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les lois de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, sont des choses inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils transposent tout à leur plaisir, pour se ménager des situations qui les fassent

valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes et ridicules, ils en chargent leurs manuſcrits; et c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner; et les amateurs des lettres, accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le temps de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront: et nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices et l'objet conſtant de leurs études.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS
SUR L'OEDIPE.

L'AUTEUR composa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en 1718, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur *Dufresne*, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe*. La demoiselle *Desmares*, très-grande actrice, joua celui de *Jocaste*, et quitta le théâtre quelque temps après. On a rétabli dans cette édition le rôle de *Philoctete*, tel qu'il fut joué à la première représentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1718. *M. de la Motte* approuva la tragédie d'Oedipe. On trouve dans son approbation cette phrase remarquable: *Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de* Corneille *et de* Racine; *et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses prétentions.*

L'abbé *de Chaulieu* fit une mauvaise épigramme contre cette approbation: il disait que l'on connaissait *la Motte* pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'est

ainsi que les grands hommes sont traités au commencement de leur carrière ; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même, s'imaginent pour cela être de grands hommes. La médiocrité insolente éprouve les mêmes obstacles que le génie, et cela prouve seulement qu'il y a plusieurs manières de blesser l'amour-propre des hommes.

La première édition d'Oedipe fut dédiée à *Madame*, femme du *Régent*. Voici cette dédicace : elle ressemble aux épitres dédicatoires de ce temps-là. Ce ne fut qu'après son voyage en Angleterre, et lorsqu'il dédia Brutus au lord *Bolingbrocke*, que *M. de Voltaire* montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre chose que de lui-même.

MADAME,

Si l'usage de dédier ses ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par VOTRE ALTESSE ROYALE. *La protection éclairée dont vous honorez les succès ou les efforts des auteurs, met en droit, ceux mêmes qui réussissent le moins, d'oser mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne composent que dans le dessein de vous plaire.*

Pour moi dont le zèle tient lieu de mérite auprès de vous, souffrez que je prenne la liberté de vous offrir les faibles essais de ma plume. Heureux si, encouragé par vos bontés, je puis travailler long-temps pour V. A. R. dont la conservation n'est pas moins précieuse à ceux qui cultivent les beaux-arts, qu'à toute la France dont elle est les délices et l'exemple.

Je suis, avec un profond respect,

MADAME,

De Votre Altesse Royale,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

AROUET DE VOLTAIRE.

On trouvera ici une préface imprimée en 1729, dans laquelle *M. de Voltaire* combat les opinions de *M. de la Motte* sur la tragédie. *La Motte* y a répondu avec beaucoup de politesse, d'esprit et de raison. On peut voir cette réponse dans ses œuvres. *M. de Voltaire* n'a répliqué qu'en fesant Zaïre, Alzire, Mahomet, etc. Et jusqu'à ce que des pièces en prose, où les règles des unités seraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre et autant de plaisir à la lecture, l'opinion de *M. de Voltaire* doit l'emporter.

LETTRES
A
M. DE GENONVILLE, (*)

contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, *de celui de* Corneille, *et de celui de l'*Auteur.

1719.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoie, Monsieur, ma tragédie d'Oedipe, que vous avez vu naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, et que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage, et ceux que l'ignorance et la malignité m'ont imputés.

Vous savez mieux que personne (*a*) que cette satire intitulée les *J'ai vu*, est d'un poëte du

(*) Mort conseiller au parlement de Paris : il fut, depuis ces lettres, l'intime ami de M. *de Voltaire*.

(a) Je sens combien il est dangereux de parler de soi ; mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête homme m'est plus chère que celle d'auteur ; ainsi je crois que personne

Marais, nommé *Le Brun*, auteur de l'opéra d'Hippocrate amoureux, qu'assurément personne ne mettra en musique.

ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaie de mériter entièrement son estime, en détruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

Je sais que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence; mais aussi bien des gens, qui ne connaissent ni la poésie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme et d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgraces; presque tous les poëtes qui ont réussi ont été calomniés, et il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour et la ville ont de tout temps été remplies de critiques obscènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes et contre les puissances; et qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connaître. Leurs épigrammes et leurs vaudevilles sont toujours des enfans supposés dont on ne connaît point les vrais parens; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que l'on puisse l'en soupçonner, et qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se défendre: telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeunesse, pouvait aisément autoriser les soupçons que l'on faisait naître sur moi: j'étais d'ailleurs sans appui, et je n'avais pas songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV* une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier*: c'était un ouvrage où l'auteur passait en revue tout ce qu'il avait vu dans sa vie; cette pièce est aussi négligée aujourd'hui qu'elle était alors recherchée: c'est le sort de tous les ouvrages qui n'ont

Ces *J'ai vu* sont grossièrement imités de ceux de l'abbé *Regnier* de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun ; ils finissent par ce vers :

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans.

d'autre mérite que celui de la satire. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures grossières qui y étaient indignement répandues ; et c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi : *J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans.*

Plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pusse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette misérable satire ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom, afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier et pour me perdre ; quelques autres, qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur ; ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, et même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions et des louanges.

Je me souviens que passant par une petite ville de province, les beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce qu'ils disaient être un chef-d'œuvre ; j'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur et que la pièce était misérable ; ils ne m'en crurent point sur ma parole ; ils admirèrent ma retenue, et j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poëte et d'un homme fort modeste.

Cependant, ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuèrent à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, et que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le sera long-temps. On m'assure que de toutes les modes de ce pays-ci, c'est celle qui dure davantage.

La justification est venue, quoiqu'un peu tard ; le calomniateur a signé, les larmes aux yeux, le désaveu de sa

Il est vrai que je n'avais pas vingt ans alors ; mais ce n'est pas une raison qui puisse faire croire que j'aye fait les vers de M. *Le Brun*.

Hos Le Brun *versiculos fecit : tulit alter honores.*

calomnie, devant un secrétaire d'Etat ; c'est sur quoi un vieux connaisseur en vers et en hommes, m'a dit : *Oh le beau billet qu'a La Châtre !* Continuez, mon enfant, à faire des tragédies ; renoncez à toute profession sérieuse pour ce malheureux métier ; et comptez que vous serez harcelé publiquement toute votre vie, puisque vous êtes assez abandonné de Dieu pour vous faire de gaieté de cœur un homme public. Il m'en a cité cent exemples ; il m'a donné les meilleures raisons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je répondu ? Des vers.

Je me suis donc aperçu de bonne heure, qu'on ne peut ni résister à son goût dominant, ni vaincre sa destinée. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des syllabes, cet autre à former des croches et des rondes sur des lignes parallèles ?

Scit Genius, natale comes qui temperat astrum.

Mais on prétend que tous peuvent dire :

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Boileau disait à *Racine :*

„ Cesse de t'étonner si l'envie animée,
„ Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
„ La calomnie en main quelquefois te poursuit."

Scudéri et l'abbé d'*Aubignac* calomniaient *Corneille : Montfleuri* et toute sa troupe calomniaient *Molière : Térence* se plaint dans ses prologues d'être calomnié par un vieux poëte : *Aristophane* calomnia *Socrate : Homère* fut calomnié par *Margites*. C'est-là l'histoire de tous les arts et de toutes les professions.

Vous savez comment M. *le Régent* a daigné me consoler de ces petites persécutions ; vous savez quel beau présent

J'apprends que c'eſt un des avantages attachés à la littérature, et ſur-tout à la poéſie, d'être expoſé à être accuſé ſans ceſſe de toutes les ſottiſes qui courent la ville. On vient de me montrer une épître de l'abbé *de Chaulieu* au marquis *de La Fare*, dans laquelle il ſe plaint de cette injuſtice. Voici le paſſage :

. . . . . .

Accort, inſinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai ſu, d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adreſſe,
Au tour brillant, à la juſteſſe,
Le charme de la fiction;
Et ſon impétueuſe ivreſſe,
Entre le tabac et le vin.

il m'a fait. Je ne dirai pas comme *Chapelain* diſait de *Louis XIII.*

„ Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille,
„ Témoignent mon mérite, et font connaître aſſez
„ Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés."

Chœrile, *Chapelain* et moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

Retulit acceptos, regale numiſma, Philippos.

Le *Régent* qui s'appelle *Philippe*, rend la comparaiſon parfaite. Ne nous énorgueillissons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs; on peut être avec tout cela un homme très-médiocre : on peut être récompenſé et envié ſans aucun mérite.

. . . . . .

. . . . . .

J'appris, ſans rabot et ſans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjouement
Qui ſeul peut faire le ſublime.

Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque ſornette,
Je me vis tout en même temps
Affublé du nom de poëte.

Dès-lors, on ne fit de chanſon,
On ne lâcha de vaudeville,
Que ſans rime ni ſans raiſon,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, aſſez peu de ſcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ſerait ridicule.
Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes procès;
J'eus beau les ſouffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'eſt aſſez que j'en ſuſſe faire.

Ces vers, Monſieur, ne ſont pas dignes de l'auteur de la Tocane et de la Retraite; vous les trouverez bien plats, (*a*) et auſſi remplis de fautes

(*a*) Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces Lettres, parce qu'on ne voulut pas affliger l'abbé *de Chaulieu*: on doit des égards aux vivans; on ne doit aux morts que la vérité.

que d'une vanité ridicule ; je vous les cite comme une autorité en ma faveur : mais j'aime mieux vous citer l'autorité de *Boileau*. Il ne répondit un jour aux complimens d'un campagnard, qui le louait d'une impertinente satire contre les évêques, très-fameuse parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur :

Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade ;
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi,
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.

Je ne suis ni ne serai *Boileau* ; mais les mauvais vers de M. *Le Brun* m'ont attiré des louanges et des persécutions qu'assurément je ne méritais pas.

Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir cru, sans me connaître, coupable des plus plats vers du temps présent. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences, et à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si l'on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine.

Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste* ; et aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie

des

des oracles d'Apollon. C'eſt ainſi qu'on décide preſque toujours dans le monde ; et ceux qui ſont accoutumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette lettre : peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie, elle eſt trop inſéparable des ſuccès ; mais du moins il m'eſt permis de ſouhaiter que ceux qui ne ſont en place que pour rendre juſtice, ne faſſent point de malheureux ſur le rapport vague et incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déſormais comme un malheur d'être connu par les talens de l'eſprit, et qu'un homme ſoit perſécuté dans ſa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à ſa patrie même ?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence, le préſent dont M. *le Régent* a daigné m'honorer ; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de ſa clémence : il eſt au nombre des princes qui, par des bienfaits, ſavent lier à leur devoir ceux même qui s'en ſont écartés. Une preuve plus ſûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, et qu'il a reconnu la calomnie lorſque le temps a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grâce que Mgr le *Duc d'Orléans* m'a faite, comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritait tout au plus que ſon indulgence ; il a moins voulu me récompenſer, que m'engager à mériter ſa protection.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions ſous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie; et dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naiſſance et par leur rang, ſont expoſés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, ſouffrez que je vous prévienne ſur le ſuccès qu'elle a eu: non pas pour m'en applaudir, mais pour vous aſſurer combien je m'en défie.

Je ſais que les premiers applaudiſſemens du public ne ſont pas toujours de ſûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le ſuccès de ſa pièce ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la déciſion de quelques amis accrédités dans le monde qui entraînent pour un temps les ſuffrages de la multitude; et le public eſt étonné, quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la repréſentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un ſuccès peut-être paſſager, et dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment, à la tête de leurs ouvrages, des préfaces pleines de vanité; *qui comptent les princes*

et les princeſſes qui ſont venus pleurer aux repréſentations ; qui ne donnent d'autres réponſes à leurs cenſeurs que l'approbation du public ; et qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* et de *Racine*, ſe trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma pièce, plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer : mais auſſi je traiterai *Sophocle* et *Corneille* avec autant de liberté, que je me traiterai moi-même avec juſtice.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* et pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge ni à mon peu de génie ; et ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, et je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de* Sophocle *fait ſon imitation par le diſcours, le nombre et l'harmonie; ce qu'*Ariſtote *appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* (a) Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une pièce du premier genre, ſimple et implexe: ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſeule cataſtrophe; et implexe parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.*

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, et ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui, connaiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène ouvre dans Sophocle par un Chœur de Thébains proſternés aux pieds des autels, et qui, par leurs larmes et par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Oedipe*, leur libérateur et leur roi, paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Oedipe, leur dit-il, *ſi vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait *Oedipe*.

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Oedipe* qui eſt orgueilleux.

(a) M. *Dacier*, préface ſur l'Oedipe de *Sophocle*.

Mes enfans, dit Oedipe, *quel est le sujet qui vous amène ici?* Le grand-prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens et des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand-prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abimée, et n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là, le grand-prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Oedipe* était aussi bien informé que du nom et de la qualité du grand-prêtre de Jupiter; d'ailleurs ce grand-prêtre rend-il son homélie bien pathétique, en comparant une ville pestiférée, couverte de morts et de mourans, à un vaisseau battu de la tempête? Ce prédicateur ne savait-il pas qu'on affaiblit les grandes choses quand on les compare aux petites?

Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie; et il ne paraît pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle, de refuser son admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un: *Je m'appelle Oedipe, si vanté par tout le monde;* et à l'autre. *Je suis le grand-prêtre de Jupiter.* Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaste*, que le roi avait envoyé consulter l'oracle, et qui commence par dire à *Oedipe:*

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

OEDIPE.

Je le sais, quoique je ne l'aye jamais vu.

CREON.

Il a été assassiné, et Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.

OEDIPE.

Fut-ce dans sa maison, ou à la campagne que Laius fut tué?

Il est déjà contre la vraisemblance, qu'*Oedipe*, qui règne depuis si long-temps, ignore comment son prédécesseur est mort: mais qu'il ne sache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, et qu'il ne donne pas la moindre raison, ni la moindre excuse de son ignorance; j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille absurdité.

C'est une faute du sujet, dit-on, et non de l'auteur: comme si ce n'était pas à l'auteur à corriger son sujet lorsqu'il est défectueux. Je sais qu'on peut me reprocher à peu-près la même faute: mais aussi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à *Sophocle*, et j'espère que la sincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, justifiera la hardiesse que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui suit me paraît également déraisonnable: *Oedipe* demande s'il ne revint personne de la suite de *Laius* à qui l'on puisse en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant sauvé, vint*

dire dans Thèbes que Laïus avait été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué *Laïus* et toute sa suite?

Pour comble de contradiction, *Oedipe* dit, au second acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs; mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vu: et *Jocaste*, au troisième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainsi à *Oedipe:*

Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que son maître avait été assassiné par des voleurs; il ne saurait changer présentement, ni parler d'une autre manière: toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du Sphinx n'avait pas été plus aisée à deviner que toutes ces contradictions.

Mais, ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'*Oedipe*, lorsqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher; il s'amuse à faire des imprécations et à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amène devant lui le seul homme qui pouvait lui fournir des lumières. Le Chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thèbes,

et qui donne toujours des conseils à *Oedipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie seulement d'envoyer chercher *Tirésie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaissent point *Sophocle*, s'imaginent sans doute qu'*Oedipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, et de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* est le sujet de sa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, et la tragédie finit sans que *Phorbas* ait seulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorsque *Créon* a appris à *Oedipe* que *Laïus* a été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Oedipe* répond, au sens de plusieurs interprètes: *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puisque Laïus n'avait point d'argent sur lui?* La plupart des autres scholiastes entendent autrement ce passage, et font dire à Oedipe: *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent?* Mais ce sens-là n'est guère plus raisonnable que l'autre: on sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Puisqu'il dépend souvent des scholiastes de faire

dire

dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon sens?

Oedipe, au commencement du second acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tirésie*. Le roi et le devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre; *Tirésie* finit par lui dire:

C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe, vous ne l'êtes point; vous êtes Thébain. La malédiction de votre père et de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceste et d'un parricide; et si vous trouvez que je mente, dites que je ne suis pas prophète.

Tout cela ne ressemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obscurément: et si vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Oedipe* qu'il n'était pas fils de *Polybe*, et l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait son père et qu'il épouserait sa mère, vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné son art, puisqu'il ne savait pas même préparer les événemens, ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses pièces.

Allons plus loin. *Oedipe* traite *Tirésie* de *fou* et de *vieux enchanteur*: cependant, à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme

un véritable prophète. Eh! de quel étonnement, de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il n'était qu'un fils supposé, et les oracles de Thèbes qui lui disent qu'il est Thébain? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère et qu'il tuerait son père, et *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon*, son *ancien et fidèle ami* (comme il l'appelle), d'avoir tué *Laïus*; et cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons; et (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi! tu oses paraître devant moi? dit-il à Créon: *tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, et qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne?*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises que d'aspirer à la royauté sans troupes et sans amis; comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône?

Créon lui répond :

Vous changerez de sentiment si vous me donnez le temps de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs et toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sureté d'un particulier, qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance ?

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, et qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de *Créon*, aurait grand besoin de la clémence de son maître. Après tous ces longs discours, étrangers au sujet, *Créon* demande à *Oedipe :*

Voulez-vous me chasser du royaume ? (a)

OEDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CREON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

OEDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CREON.

C'est parce que vous êtes injuste.

OEDIPE.

Je prends mes suretés.

(a) On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

CREON.

Je dois prendre auſſi les miennes.

OEDIPE.

O Thèbes! Thèbes!

CREON.

Il m'eſt permis de crier auſſi: Thèbes! Thèbes.

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, et le Chœur la prie d'emmener le roi; propoſition très-ſage: car, après toutes les folies qu'*Oedipe* vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cauſe de ce déſordre.

LE CHOEUR.

Oedipe et Créon ont eu enſemble des paroles ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un et de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, et cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Oedipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi et la reine ; je les interrogeai ſur ma naiſſance ; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, et de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes : Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande ; mais il me dit les choſes les plus affreuſes et les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler ; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère ; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur ; et que je ſerais le meurtrier de mon père.*

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, et porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, et lui avait fait percer les talons (comme elle l'avoue dans cette même ſcène) ; *Oedipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe* : tout cela n'eſt-il pas pour *Oedipe* et pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs ? et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils ; mais cela

même est une nouvelle faute. Car, lorsqu'*Celipe* dit à Jocaste : *On m'a prédit que je souillerais le lit de ma mère, et que mon père serait massacré par mes mains*, Jocaste doit répondre sur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils*; ou du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincue dans ce moment de son malheur.

Tant d'ignorance dans *Oedipe* et dans *Jocaste* n'est qu'un artifice grossier du poëte, qui, pour donner à sa pièce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second, et qui viole les règles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

Cet *Oedipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le Pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, et qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas son père, qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés et liés avec des courroies; *Oedipe* ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure; et *le Chœur*, toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire *Oedipe* de sa naissance. *Le Chœur*, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'*Oedipe*; et dans le temps que les Thébains devraient être saisis de

pitié et d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, et si je ne me trompe dans mes conjectures ; Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie et la mère d'Oedipe ; & que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre grâces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, Prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils ? Quelle Nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes ? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon ? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes ? etc.*

Enfin celui qui a autrefois exposé *Oedipe*, arrive sur la scène. *Oedipe* l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, et qui me paraitrait la seule chose raisonnable qu'*Oedipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Oedipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'Oedipe de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, et la manière dont *Oedipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, et j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien détrompé : et j'ai

reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poëtes Grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de *Jocaste* et de la catastrophe d'Oedipe. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe ; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnaissance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause ; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble, il était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, je me suis cru obligé de retrancher ce récit qui n'était pas de plus de quarante vers ; et dans Sophocle il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ses notes que la pièce de *Sophocle* n'est point finie au quatrième acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas ? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de *Corneille* et de *Racine* ; il n'y a que les Horaces qui auraient besoin d'un tel commentaire : mais le cinquième acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle*, que *Longin* a admiré et que *Boileau* a traduit.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis et des fils et des pères,
Des frères, des maris, des femmes et des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères et ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait pas aujourd'hui à *Oedipe* de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, et d'en combiner ainsi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* disent beaucoup plus.

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* sont d'un déclamateur, et ceux de *Corneille* sont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'Oedipe de *Sophocle*, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les temps et de tous les lieux; les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations sont des fautes par tout pays.

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait surpris l'admiration de son siècle. L'harmonie de ses vers et le pathétique qui règne dans son style, ont pu séduire les Athéniens,

qui, avec tout leur esprit et toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance.

Sophocle touchait au temps où la tragédie fut inventée : *Eschyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui se fût avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi *Sophocle* et *Euripide*, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que *Corneille* et *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes sont sur le compte de leur siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux : et il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur temps.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés, ou méprisés; mais je crois que cet oubli et ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus sans doute : et s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement.

Euripide sur-tout, qui me paraît si supérieur à *Sophocle*, et qui serait le plus grand des poëtes s'il était né dans un temps plus éclairé, a laissé des

ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide, dans ſon inimitable rôle de Phèdre, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!
.....Inſenſée, où ſuis-je et qu'ai-je dit?
Où laiſſai-je égarer mes vœux et mon eſprit?
Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'uſage.
Oenone, la rougeur me couvre le viſage;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur, ſéduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, et même le ſeul raiſonnable; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité. Et comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'Hippolyte de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*; auſſi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, et diſait pour ſon

excuse : *Cette scène est bonne, elle m'appartient de droit ; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu-près en dire autant d'*Euripide.*

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je suis obligé de vous en dire tout le bien que j'en sais : tout différent en cela des médisans, qui commencent toujours par louer un homme, et qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, sans *Sophocle*, je ne serais jamais venu à bout de mon Oedipe. Je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduisis d'abord la première scène de mon quatrième acte : celle du Grand-Prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui : la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne-foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, et j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.

Monsieur, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Oedipe de *Sophocle*, je vous dirai ce que je pense de celui de *Corneille.* Je respecte beaucoup plus, sans doute, ce Tragique Français que le Grec ; mais je respecte encore plus la vérité,

à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Oedipe de *Corneille*; et je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hasarde ma censure; et je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur, non par l'ouvrage même; et qui eussent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par *Sophocle* et par *Euripide*, l'Oedipe, le Philoctete, l'Electre, l'Iphigénie en Tauride, sont des sujets heureux et aisés à manier; ce sont les plus ingrats et les plus impraticables: ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, et non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guère voir sur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendrissans; et c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent: si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces deux

extrêmités, et qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière. Il choisit donc l'épisode de *Thésée* et de *Dircé*; et quoique cet épisode ait été universellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-temps la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci; et parce que cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface: tant il est difficile aux plus grands hommes, et même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre.

Il faut avouer que *Thésée* joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé, il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et parlant, dans la seconde scène, à *Oedipe*:

Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
.....Il est vrai, j'aime en votre palais;
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Ismène,
Elle tient même rang chez vous et chez la reine;
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux....

Oedipe répond:

.... Quoi! ses yeux, Prince, vous ont blessé?
Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.

Ma parole est donnée et je n'y puis plus rien:
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone est parfaite, Iphène est admirable;
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont, l'une et l'autre, un chef-d'œuvre des cieux;
Mais...
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

Il faut avouer que les discours de *Guillot-Gorju* et de *Tabarin* ne sont guère différens.

Cependant l'ombre de *Laius* demande un prince ou une princesse de son sang pour victime; *Dircé*, seul reste du sang de ce roi, est prête à s'immoler sur le tombeau de son père: *Thésée*, qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il est son frère, et ne laisse pas de lui parler d'amour malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire;
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.

Cependant, qui le croirait? *Thésée*, dans cette même scène, se lasse de son stratagême. Il ne peut pas soutenir plus long-temps le personnage de frère; et sans attendre que le frère de *Dircé* soit connu, il lui avoue toute la feinte, et la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui disant pourtant:

Que l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorsqu'*Oedipe* reconnaît qu'il est le meurtrier de *Laïus*, *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propoſe un duel pour le lendemain; et il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce. Ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, et les malheurs d'*Oedipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon temps à dire des injures à *Oedipe* et à ſa mère; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes:
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer et d'être aimée;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de Dircé envers ſa mère, ne peut être une faute de théâtre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y feſons voir.* Non, ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens de bien de tous ſes perſonnages; mais les bienſéances exigent du moins qu'une princeſſe, qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour

Pour *Jocaſte*, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Oedipe*, elle n'en eſt pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquième acte, lorſqu'*Oedipe* apprend qu'il eſt ſon fils: en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, et à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Oedipe*, et avec lui la contexture du poëme.

Oedipe commence par vouloir marier une de ſes filles avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui, n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il fallait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième ſcène. *Oedipe* ſoupçonne que les dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait expoſer ſon fils, et trompé par-là les oracles des dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père et épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit plutôt croire que les dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau; et vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement,

que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort, comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible ?

Avec moins de fondement encore, *Oedipe* répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.

. . . . . .

Au lieu même, au temps même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, et mis l'autre aux abois.

Oedipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'il les a arrêtés lui-même, et s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, et qui ſongent plutôt à dépouiller les paſſans qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Oedipe* avoue à *Jocaſte* qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au temps même et au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaſte* ſait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoup-

connaître que *Laïus* est peut-être mort de la main d'*Oedipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu, de peur que la pièce ne finisse au premier acte; elle ferme les yeux sur les lumières qu'*Oedipe* lui donne, et jusqu'à la fin du quatrième acte il n'est pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant est le sujet de la pièce. Les amours de *Thésée* et de *Dircé* occupent toute la scène.

C'est au quatrième acte qu'*Oedipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie:

C'est un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, et vous pouvez lui choisir des supplices:
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand? et pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de *Laïus*? Il me paraît que l'Oedipe de *Corneille* accuse *Phorbas* avec autant de légéreté que l'Oedipe de *Sophocle* accuse *Créon*.

Je ne parle point de l'action gigantesque d'*Oedipe* qui tue trois hommes tout seul dans Corneille, et qui en tue sept dans Sophocle. Mais il est bien étrange qu'*Oedipe* se souvienne, après seize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *Que l'un avait le poil noir, la mine assez farouche, le front cicatrisé, et le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais et l'œil perçant, qu'il était chauve sur le devant et mêlé sur le derrière*; et pour rendre la chose encore moins vraisemblable, il ajoute:

On en peut voir en moi la taille et quelques traits.

Ce n'était point à *Oedipe* à parler de cette reſſemblance : c'était à *Jocaſte*, qui, ayant vécu avec l'un et avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Oedipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout Sophocle, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Oedipe* ait ſeul tué *Laïus*, et que *Phorbas*, qui a été bleſſé à côté de ce roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction, et *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que

Ce ſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'Oedipe ? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; et un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit m'a dit que c'était là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquième acte, *Oedipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir et retourner à Corinthe, et cependant il envoie chercher *Théſée* et *Dircé*,

Pour lire dans leur ame
S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé* et les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Oedipe* apprend avec trop de froideur son affreuse aventure. Je sais qu'il n'est point coupable, et que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire. Mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur? Et s'il est assez furieux et assez désespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire *Dircé* dans un moment si terrible :

Votre frère est connu, le savez-vous, Madame?
Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.

. . . . . .

Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber, à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée et ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine!
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il rester sur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* et avec *Thésée* qui est un étranger pour lui, tandis que *Jocaste*, sa femme et sa mère, ne sait encore rien de son aventure, et ne paraît pas sur la scène?

Voilà à peu-près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'Oedipe de *Corneille*. Je m'abuse peut-être : mais je parle de ses fautes avec la même sincérité que j'admire les beautés qui y sont répandues; et quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraissent très-inférieurs aux

grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais; car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles et ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guère la médiocrité, et il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, et de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât? Serait-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout juſqu'aux défauts? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique; car ſi le préjugé nous feſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, et il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel Oedipe.

Monsieur, me voilà enfin parvenu à la partie de ma diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire à la critique de mon ouvrage; et pour ne point perdre de temps, je commencerai par le premier défaut qui eſt celui du ſujet. Régulièrement, la pièce

d'Oedipe devrait finir au premier acte. Il n'eſt pas naturel qu'*Oedipe* ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort. *Sophocle* ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute ; *Corneille*, en voulant la ſauver, a fait encore plus mal que *Sophocle* ; et je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. *Oedipe*, chez moi, parle ainſi à *Jocaſte* :

On m'avait toujours dit quece fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
Pour moi qui, ſur ſon trône élevé par vous-même,
Deux ans après ſa mort ai ceint le diadême ;
Madame, juſqu'ici, reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le ſujet de vos pleurs :
Et de vos ſeuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excuſe valable de l'ignorance d'*Oedipe*. La crainte de déplaire à ſa femme, en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion et trop peu de curioſité. Il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien.

Jocaſte a beau dire :

Dans un château voiſin, conduit ſecrètement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on

tâche de déguiser, mais qui n'eſt pas moins une faute.

Voici un défaut plus conſidérable, qui n'eſt pas du ſujet et dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctete*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé; encore eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, et s'en retourne au troiſième: on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, et l'on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, et le dénouement ſe fait abſolument ſans lui. Ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctete*, et l'autre ſur *Oedipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctete* le caractère d'un héros: mais j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronnade. Heureuſement j'ai lu dans Madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi lorſqu'il eſt calomnié: voilà le cas où ſe trouve *Philoctete*. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté; et s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que *Sertorius* et *Pompée*, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de *Nicomède*, j'ai donc cru devoir le faire parler à peu-près comme ce jeune prince, et qu'il lui était permis de dire, *Un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que *Philoctete* était un

pauvre

pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, et qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctete* était un prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, et de qui même les dieux avaient fait dépendre le destin de Troye. Je ne sais si je n'en ai point fait, en quelques endroits, un fanfaron ; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, des affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Oedipe*. Le mont Oeta, où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas si éloigné de Thèbes qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de *Philoctete* m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue ; c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle, n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche, que dans le temps même où il le dit. Telle est, entr'autres exemples de cette perfection, la première scène de la tragédie de Bajazet. *Acomat* ne peut être instruit de ce qui

se passe dans l'armée; *Osmin* ne peut avoir de nouvelles du sérail; ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques qui instruisent et qui intéressent également le spectateur: et l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il est presqu'impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse et de vraisemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le sujet d'Oedipe est de ce genre; et il me semble que lorsqu'on se trouve si peu maître du terrain, il faut toujours songer à être intéressant plutôt qu'exact: car le spectateur pardonne tout hors la langueur; et lorsqu'il est une fois ému, il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de ce souvenir d'amour entre *Jocaste* et *Philoctete*, j'ose encore dire que c'est un défaut nécessaire. Le sujet ne me fournissait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre, c'est-à-dire ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux principaux personnages. Eh! quel rôle insipide aurait joué *Jocaste*, si elle n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime, et si elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé?

Il est surprenant que *Philoctete* aime encore *Jocaste* après une si longue absence: il ressemble

assez aux chevaliers errans, dont la profession était d'être toujours fidèles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaste* trop âgée pour faire naître encore des passions; elle a pu être mariée si jeune, et il est si souvent répété dans la pièce qu'*Oedipe* est dans une grande jeunesse, que, sans trop presser les temps, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses si l'on n'inspirait plus de sentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaste* ait plus de soixante ans dans Sophocle et dans Corneille; la construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne; je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions: et s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis long-temps, et d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à *Jocaste* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise: revenons vîte à la censure.

Le troisième acte n'est point fini; on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la scène. *Oedipe* dit à *Jocaste*:

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour qu'*Oedipe* éclaircisse son doute plutôt derrière le théâtre que

sur la scène: aussi, après avoir dit à *Jocaste* de le suivre, revient-il avec elle le moment d'après, et il n'y a aucune autre distinction entre le troisième et le quatrième acte, que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatrième acte est celle qui a le plus réussi; mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à *Jocaste* et à *Oedipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-temps. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable: j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet.

Je mets dans la bouche d'*Oedipe*:

Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement:
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue.)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, etc.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'*Oedipe* devait raconter cette aventure de la Phocide; car dès qu'il apprend de la bouche du grand-prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de *Laïus*, son devoir est de s'informer scrupuleusement et sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers; et lui qui sait que dans ce temps-là même il s'est battu contre deux étrangers en Phocide, doit soupçonner dès

ce moment que *Laïus* a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé, pour cacher cette faute, de supposer que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à *Oedipe*, et la lui rend dans un autre. La scène suivante d'*Oedipe* et de *Phorbas* me paraît bien moins intéressante chez moi que dans Corneille. *Oedipe*, dans ma pièce, est déjà instruit de son malheur avant que *Phorbas* achève de l'en persuader: *Phorbas* ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inspire aucune surprise, il ne doit donc point l'intéresser. Dans Corneille, au contraire, *Oedipe*, loin de se douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, et il se convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* serait admirable, si *Oedipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* est coupable, et si le nœud de la pièce n'était pas fondé sur un mensonge puéril.

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Je ne poûsserai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, et peut-être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi; et d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger: j'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en

reste. Chaque représentation de mon Oedipe était pour moi un examen sévère, où je recueillais les suffrages et les censures du public, et j'étudiais son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monseigneur le *prince de Conti* est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses et les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer son discernement : mais puisqu'il est élevé au-dessus des autres autant par son esprit que par son rang, j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaissance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de *Corneille*. L'un est au premier acte :

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion :

L'autre est au dernier acte ; c'est une traduction de Sénèque.

Nec vivis mistus, nec sepultis :
Et le sort qui l'accable,
Des morts et des vivans semble le séparer.

Je n'ai point fait scrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant précisément la même chose à dire que *Corneille*, il m'était impossible de l'exprimer mieux ; et j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hasardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *héros* à *tombeaux*, *contagion* à *poison*, etc. Je ne défends point ces rimes parce que je les ai employées, mais je ne m'en suis servi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie

à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poéſie, et qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur et à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois*, *j'aimerois* etc. ne ſe prononcent point autrement que *traits* et *attraits :* cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans ſon Andromaque :

M'en croirez-vous? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, et il ôta la rime *fuirois* qui me paraît, à ne conſulter que l'oreille, beaucoup plus juſte que celle de *jamais* qu'il lui ſubſtitua.

La bizarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore* qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* et *terre* devraient rimer avec *père* et *mère :* cependant on ne le ſouffre pas, et perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poéſie françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi l'on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable et tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers : on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut ſe ſervir

du mot propre ; et l'on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on penſe.

C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, et ils n'oſent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; et ſi la poéſie occupe encore mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, et la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une diſſertation ſur les Chœurs.

MONSIEUR, il ne me reſte plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres acteurs, et qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jeter plus d'intérêt dans la ſcène, et pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue, était la ſeule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai haſardé les chœurs eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliſſait l'intervalle des actes, et paraiſſait toujours ſur la ſcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient ; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, et c'était une répétition

fatigante; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes suivans, et c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, et par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable. L'intrigue d'une pièce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des secrets à se confier. Eh! le moyen de dire son secret à tout un peuple? C'est une chose plaisante de voir *Phèdre*, dans Euripide, avouer à une troupe de femmes un amour incestueux qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule; c'est qu'ils étaient persuadés que le chœur était la base et le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens savaient que ce spectacle avait commencé par une troupe de paysans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, et ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui, en chantant les louanges des dieux, rappelassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-temps même le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur; les personnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épisodes: et il y a encore aujourd'hui des savans qui ont le courage d'assurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons

banni les chœurs. C'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres et Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine*, qui a introduit des chœurs dans Athalie et dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes aventures à *Eliſe*? Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques...

Je ne parle pas du bizarre aſſortiſſement du chant et de la déclamation dans une même ſcène: mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu après la déclaration de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* et de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut haſarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, et ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène: encore n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument

déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, et généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie: c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; et il n'eſt pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon Oedipe, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, et des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève; mais je me ſuis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il ſe critique lui-même, et que le cenſeur veille lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu indulgent, il n'eſt

pas quelquefois un peu trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis, que le sujet d'Oedipe est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma pièce; c'est au public à en juger : mais je suis persuadé que si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete* j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un personnage bien froid, et j'aurais trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux et irréprehensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui se donnent la peine de les faire, me feront toujours beaucoup d'honneur et même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, et me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse.

On m'a fait apercevoir que plusieurs vers de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées et dans les mêmes tours; il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir : et que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment, et dont je parle

dans mes lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les Horaces :

Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Eſt-ce vous, Philoctete ? en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, et je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Oedipe : celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la ſeconde eſt d'un homme de lettres : et ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſſède mieux le théâtre, et l'autre, le ſarcaſme. Le premier a voulu m'éclairer, et y a réuſſi : le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux et plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; et même de tous ceux qui ont vu cette ſatire en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne, que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe : le public jugera de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure dans ſon ouvrage que ma tra-

gédie languira tristement dans la boutique de *Ribou*, lorsque sa lettre aura dessillé les yeux du public; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satire est bonne, tous ceux qui la liront auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet; et au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Pascal*. Cette comparaison me paraît assez juste; car ma poésie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar*; et il y a dans la satire de ma pièce, quelques traits qui sont peut-être dignes des Lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique, celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. Voilà bien des ennemis; si je fais encore une tragédie, où fuirai-je?

LETTRE

au père PORÉE, *Jésuite.*

JE vous envoie, mon cher Père, (*a*) la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Oedipe. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'Oedipe, je le composai à peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu-près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. *Dacier* qui était du pays: il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureuse*. On trouva la scène de la double confidence entre *Oedipe* et *Jocaste*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait insipide. En un mot, les acteurs qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune: je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* et *Oedipe*: on se moqua de *Sophocle* et de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force

de protections que j'obtins qu'on jouerait Oedipe. Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où *P. Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'Oedipe de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'osais le dire: je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue. On l'a faite un peu plutôt aux deux Oedipes de M. *de la Motte*. Le révérend père *de Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. *de la Motte* a bien de l'esprit: il est un peu comme cet athlète grec, qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordans que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est

plaisant

plaisant qu'il soit permis de dire aux gens, par écrit, ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie:
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe et de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend Père: je suis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours etc.

A Paris, le 7 janvier 1729.

PREFACE

DE L'EDITION DE 1729.

L'OEDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut représenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'est toujours soutenue sur le théâtre, et on la revoit encore avec quelque plaisir malgré ses défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien représentée, et en partie à la pompe et au pathétique du spectacle même.

Le père *Folard*, jésuite, et M. *de la Motte*, de l'académie française, ont depuis traité tous deux le même sujet, et tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques, et même mes louanges, paraîtraient également suspectes. (*a*)

Je suis encore plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occasion de cette tragédie; je suis persuadé que tous ces raisonnemens délicats,

(*a*) M. *de la Motte* donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes et l'autre en prose non rimée. L'Oedipe en rimes fut représenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une scène de génie, et qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte et dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'abbé d'*Aubignac: Sévère* et *Pauline* sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève, que la seule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination sont tous aisés et simples, tous puisés dans la nature et dans la raison. Les *Pradons* et les *Boyers* les ont connus aussi-bien que les *Corneilles* et les *Racines;* la différence n'a été et ne sera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide et d'Issé, et les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. Le *Poussin* a travaillé sur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais puisque M. *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes lois, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes et nécessaires

et qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite un adversaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. *de la Motte* veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu et de temps.

Les Français sont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces sages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-temps sans vouloir recevoir un joug qui paraissait si sévère; mais comme ce joug était juste, et que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action est égale à celle de la représentation; et ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* et *Shakespear;* elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie : faut-il qu'un français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre chose à dire à M. *de la Motte*, sinon que messieurs *Corneille*, *Racine*,

Molière, *Addiſſon*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous obſervé les lois du théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer: mais M. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons, plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une pièce de théâtre? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, et non de deux ou trois? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; c'eſt que l'intérêt qui ſe partage s'anéantit bientôt; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles et dans les Indes ſur la même toile? " Je ne ſerais pas étonné, dit „ adroitement M. *de la Motte*, qu'une nation „ ſenſée, mais moins amie des règles, s'accom- „ modât de voir *Coriolan* condamné à Rome „ au premier acte, reçu chez les *Volſques* au „ troiſième, et aſſiégeant Rome au quatrième, „ etc. ". Premièrement, je ne conçois point

qu'un peuple ſenſé et éclairé ne fût pas ami de règles toutes puiſées dans le bon ſens, et toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, et qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire à la repréſentation d'une action; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* et des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, et rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne

fuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus: le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de M. *de la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; et plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de temps juſqu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, et plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelqu'auteur y emploierait deux ſemaines, et un autre deux années: et ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien Jules Céſar des Anglais, où *Caſſius* et *Brutus* ſont à Rome au premier acte, et en Theſſalie dans le cinquième.

Ces lois observées, non-seulement servent à écarter les défauts, mais elles amenent de vraies beautés; de même que les règles de la belle architecture, exactement suivies, composent nécessairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action et de lieu, il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple: aussi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, et celui que demandait *Aristote*. M. *de la Motte*, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des événemens; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, par l'estime où est encore le Cid. Il est vrai que le Cid est plus touchant que Bérénice; mais Bérénice n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple; et le Cid, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, et non pas à cause de l'Infante.

M. *de la Motte* croit qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée et qu'il appelle un paradoxe: mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si*

plusieurs

plusieurs personnages, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même événement, et s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action, et non pas unité d'intérêt.* (a)

(a) Je soupçonne qu'il y a une erreur dans cette proposition, qui m'avait paru d'abord très-plausible; je supplie M. *de la Motte* de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans Rodogune plusieurs personnages principaux diversement intéressés? Cependant il n'y a réellement qu'un seul intérêt dans la pièce, qui est celui de l'amour de *Rodogune* et d'*Antiochus*. Dans Britannicus: *Agrippine*, *Néron*, *Narcisse*, *Britannicus*, *Junie*, n'ont-ils pas tous des intérêts séparés, ne méritent-ils pas tous mon attention? Cependant ce n'est qu'à l'amour de *Britannicus* et de *Junie* que le public prend une part intéressante. Il est donc très-ordinaire qu'un seul et unique intérêt résulte de diverses passions bien ménagées. C'est un centre où plusieurs lignes différentes aboutissent: c'est la principale figure du tableau, que les autres font paraître sans se dérober à la vue. Le défaut n'est pas d'amener sur la scène plusieurs personnages avec des désirs et des desseins différens; le défaut est de ne savoir pas fixer notre intérêt sur un seul amour, lorsqu'on en présente plusieurs. C'est alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt; et c'est alors aussi qu'il n'y a plus unité d'action.

La tragédie de Pompée en est un exemple: *César* vient en Egypte pour voir *Cléopâtre*: *Pompée* pour s'y réfugier. *Cléopâtre* veut être aimée et régner: *Cornélie* veut se venger sans savoir comment: *Ptolomée* songe à conserver sa couronne. Toutes ces parties désassemblées ne composent point un tout: aussi l'action est double et même triple, et le spectateur ne s'intéresse pour personne.

Si ce n'est point une témérité d'oser mêler mes défauts avec ceux du grand *Corneille*, j'ajouterai que mon *Oedipe* est encore une preuve que des intérêts très-divers, et, si je puis user de ce mot, mal assortis, font nécessairement une duplicité d'action. L'amour de *Philoctete* n'est point lié à la situation d'*Oedipe*, et dès-là cette pièce est double. *Note tirée de l'édition de* 1730.

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. *de la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue et en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, et il décidera bien vîte entre M. *de la Motte* et moi ; et quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, et alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, et ce qu'on appelle *action* au théâtre l'est aussi. Tenons-nous en donc comme le grand *Corneille* aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautés, se trouvent renfermées.

M. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, et prétend qu'on peut fort bien s'en

passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPERA.

L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux et les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la destruction d'une ville et danser autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* et celui du *Soleil;* des dieux, des démons, des magiciens, des prestiges, des monstres, des palais formés et détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on est là dans le pays des fées; et pourvu qu'il y ait du spectacle, de belles danses, une belle musique, quelques scènes intéressantes, on est content. Il serait aussi ridicule d'exiger dans Alceste l'unité d'action, de lieu et de temps, que de vouloir introduire des danses et des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les opéra soient dispensés de ces trois règles, les meilleurs sont encore ceux où elles sont le moins violées: on les

retrouve même, si je ne me trompe, dans plusieurs; tant elles sont nécessaires et naturelles, et tant elles servent à intéresser le spectateur. Comment donc M. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner, dans un spectacle, les mêmes choses que nous approuvons dans un autre? Il n'y a personne qui ne pût répondre à M. *de la Motte* „ J'exige avec „ raison beaucoup plus de perfection d'une tra„ gédie que d'un opéra, parce qu'à une tragédie „ mon attention n'est point partagée, que ce „ n'est ni d'une sarabande, ni d'un pas de deux „ que dépend mon plaisir, et que c'est à mon ame „ uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un „ homme ait su amener et conduire dans un „ seul lieu et dans un seul jour, un seul événe„ ment que mon esprit conçoit sans fatigue, et „ où mon cœur s'intéresse par degrés. Plus je „ vois combien cette simplicité est difficile, plus „ elle me charme; et si je veux ensuite me „ rendre raison de mon plaisir, je trouve que „ je suis de l'avis de M. Despréaux qui dit:

„ Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
„ Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

„ J'ai pour moi, *pourra-t-il dire*, l'autorité „ du grand Corneille: j'ai plus encore, j'ai son

„ exemple, et le plaisir que me font ses ouvrages „ à proportion qu'il a plus ou moins obéi à „ cette règle. "

M. *de la Motte* ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles, il veut encore lui ôter la poésie, et nous donner des tragédies en prose.

DES TRAGEDIES EN PROSE.

Cet auteur ingénieux et fécond, qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages de prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même et le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni le *Tasse*, ni M. *Despréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers; ni M. *de Lulli* contre la musique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession, ce qui est le sûr moyen d'être au-dessous; mais on n'en avait point encore vu qui voulussent l'avilir. Il n'y a que trop de personnes qui méprisent la poésie faute de la connaître. Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute harmonie, pour qui de la musique n'est que du bruit, et à qui la poésie ne

paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, et celui-là comme le seul à qui la raison est revenue? Il est donc nécessaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, et j'ose dire pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de sa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. *de la Motte* avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains et les Grecs, ont rimé et riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, et à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanson en rimes Américaines traduite en français; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addisson* une traduction d'une ode Lapone rimée, qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *Quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un ciel plus heureux, et favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les

syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les sentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes et d'intonations résultait dans leurs vers, et même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent et qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Mais soit rime, soit syllabes cadencées, la poésie, contre laquelle M. *de la Motte* se révolte, a été et sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé et le plus savant. Cette coutume était très-raisonnable: car le but de l'histoire était de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient servir d'exemple. On ne s'était point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en plusieurs volumes in-folio: on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'est pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des religions et les historiens étaient tous poëtes.

Il semble que la poésie dût manquer communément, dans de pareils sujets, ou de précision ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* et *Horace* ont réuni ces deux grands mérites qui paraissent si incompatibles ; depuis que MM. *Despréaux* et *Racine* ont écrit comme *Virgile* et *Horace* ; un homme qui les a lus, et qui sait qu'ils sont traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ! Je placerai nos *Despréaux* et nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la versification ; parce que si l'auteur de l'Enéide était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; et si ces deux français avaient vécu du temps d'*Auguste*, ils auraient fait le même usage que *Virgile* de la mesure des vers latins. Quand donc M. *de la Motte* appelle la versification *un travail méchanique et ridicule*, c'est charger de ce ridicule, non-seulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile et *Horace* se sont asservis à un travail aussi méchanique que nos auteurs : un arrangement heureux de spondées et de dactyles était bien aussi pénible que nos rimes et nos hémistiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puisque

l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans sa perfection.

M. *de la Motte* prétend, qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grâce ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de Mithridate, et personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi corrects que la prose. C'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs: réduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

Mais, dit-il, *nos voisins ne riment point dans leurs tragedies.* Cela est vrai; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* et *Racine* ont employé la rime; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le désir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent se passer de rimes, parce que leur langue a des inversions, et leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fré-

quence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, etc. Le génie de notre langue eſt la clarté et l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poéſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poéſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connaît ces vers :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale:
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne funeſte;
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que ſoit ce morceau, ſera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais et les Italiens diraient également, après les Grecs et les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, et enjamberaient avec grâce ſur l'autre vers; la manière même de réciter des vers, en italien et en anglais, fait ſentir des ſyllabes longues et brèves, qui

soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes : nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

M. *de la Motte* compare nos poëtes, c'est-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Despréaux*, à des faiseurs d'acrostiches, et à un charlatan qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à peu-près dans ce cas ; ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime ; et la rime seule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles et des spondées qui plaisent dans Homère et dans Virgile : ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage et presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers : aussi les noms des hommes supérieurs, qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beau-

coup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec M. *de la Motte* sur quelques autres points; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, et faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses et fines qu'il a répandues dans son livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, et qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, si M. *de la Faye* veut bien me le permettre, à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le système de M. *de la Motte*, et à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une stance dans laquelle M. *de la Faye* a rassemblé en vers harmonieux et pleins d'imagination, presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.

Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. *Or où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe, cette première hauteur de penſées? etc.*

Je crois que M. *de la Motte* ſe trompe comme phyſicien; puiſqu'il eſt certain que, ſans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas ſenti, que, comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? M. *de la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi : il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui, pour toute

réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. *de la Motte* nie l'harmonie des vers ; M. *de la Faye* lui envoie des vers harmonieux : cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

OEDIPE,

TRAGEDIE

AVEC

DES CHOEURS.

Représentée, pour la première fois, le 18 novembre 1718.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0099

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, reine de Thèbes.
PHILOCTETE, prince d'Eubée.
LE GRAND-PRETRE.
ARASPE, confident d'Oedipe.
EGINE, confidente de Jocaste.
DIMAS, ami de Philoctete.
PHORBAS, vieillard Thébain.
ICARE, vieillard de Corinthe.
CHOEUR de Thébains.

La scène est à Thèbes.

OEDIPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTETE, eſt-ce vous ? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort ?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère ?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire :
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis long-temps aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée :
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux :
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine ?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit ; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidelle,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous :
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille!
Quoi! Jocaste... (les dieux me seraient-ils plus doux?)
Quoi! Philoctete enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel sort a terminé sa vie?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le sort guida vos pas.
A peine vous quittiez le sein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Asie,
Lorsque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ses sujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi! Dimas, votre maître est mort assassiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine:
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de son trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés:
Quand du courroux des dieux ministre épouvantable,
Funeste à l'innocent sans punir le coupable,
Un monstre, (loin de nous que fesiez-vous alors?)
Un monstre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel industrieux dans sa triste vengeance
Avait à le former épuisé sa puissance.

Né parmi des rochers au pied du Cithéron,
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable assemblage,
Unissait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux.

D'un sens embarrassé dans des mots captieux,
Le monstre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée
Proposait une énigme avec art concertée;
Et si quelque mortel voulait nous secourir,
Il devait voir le monstre et l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut souscrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit son empire
A l'heureux interprète inspiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
Osèrent, sur la foi d'une vaine science,
Du monstre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du sceptre de Corinthe,
Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit et fut roi.
Il vit, il règne encor; mais sa triste puissance
Ne voit que des mourans sous son obéissance.
Hélas! nous nous flattions que ses heureuses mains
Pour jamais à son trône enchaînaient les destins.
Déjà même les dieux nous semblaient plus faciles:
Le monstre en expirant laissait ces murs tranquilles;
Mais la stérilité, sur ce funeste bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduit de supplice en supplice;
La famine a cessé, mais non leur injustice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Poursuit un faible reste échappé du trépas.

Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs et ma douleur profonde.
Apprends mon infortune et les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains;
Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers et terribles;
Je rapporte ſa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin:
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'Amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu ſi puiſſant et ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,

Ce cœur digne du trône et vainqueur de soi-même!
En vain l'Amour parlait à ce cœur agité,
C'est le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confesse,
Je luttai quelque temps, je sentis ma faiblesse:
Il fallut m'arracher de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide;
A ses divins travaux j'osai m'associer;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'est alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les passions se sentit assurée.
L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux:
Je lisais mon devoir et mon sort dans ses yeux,
Des vertus avec lui je fis l'apprentissage;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage:
L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi:
Qu'eussé-je été sans lui? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, et je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc désormais, sans plainte et sans courroux,
Vous reverrez Jocaste et son nouvel époux?

PHILOCTETE.

Comment! que dites-vous? un nouvel hyménée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTETE.

Oedipe est trop heureux! je n'en suis point surpris,
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix:
Le ciel est juste.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le Grand-Prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille sur ta patrie,
Exauce en sa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, sois le dieu de tes concitoyens !
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens !

SCENE II.

LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

La porte du temple s'ouvre, et le Grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puissans, vos victimes sont prêtes ;
O Monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes !
O Mort, nous implorons ton funeste secours !
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours !

LE GRAND-PRETRE.

Cessez, et retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables.
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, et d'un mot nous sauver.

Il fait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler.
Les temps ſont arrivés; cette grande journée
Va du peuple et du roi changer la deſtinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Peuple, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Préſentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.
(*au Grand-Prêtre.*)
Vous, Miniſtre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets et ſourds?

LE GRAND-PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible et reſpirant la haine et le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre.
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
„ Le meurtrier du roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.

„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice. "

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, et votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des rois!
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs lois,
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême,
Adorés de leur peuple, ils ſont des dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi s'élève contre vous.
Appaiſons ſon murmure, et qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins:
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
(*à Jocaſte.*)
Pour moi qui, de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici, reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le ſujet de vos pleurs;
Et de vos ſeuls périls chaque jour alarmée
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous

Par

Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorsque, de ses Etats parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas était du roi le conseil et l'appui:
Laïus qui connaissait son zèle et sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du prince, à ses yeux massacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même, il se traînait à peine;
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine.
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
„ Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
„ Ils m'ont laissé mourant; et le pouvoir céleste
„ De mes jours malheureux a ranimé le reste. "
Il ne m'en dit pas plus: et mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite:
Peut-être, accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après désola cette rive;
A ses seules fureurs Thèbe fut attentive:
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service et son zèle.
Tout l'Etat en secret était son ennemi,
Il était trop puissant pour n'être point haï;
Et du peuple et des grands la colère insensée
Brûlait de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui-même, et d'un commun transport

Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort:
Et moi, de tous côtés redoutant l'injustice,
Je tremblai d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrétement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

OEDIPE.
(*à sa suite.*)

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse:
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble et Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut, d'un œil sévère,
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture!

LE GRAND-PRETRE.

A ces fermens affreux nous nous unissons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez le crime,

Achevez votre ouvrage et nommez la victime.
Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une seconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre:
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre;
Et conduisant un roi facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je suis l'interprete,
D'une commune voix accuse Philoctete,
Madame, et les destins dans ce triste séjour
Pour nous sauver, sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma surprise est extrême!...

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctete!

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssait Laïus, on le sait; et sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine:
La jeunesse imprudente aisément se trahit,
Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère:
Mais au seul nom du roi, trop prompt et trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jusques à la menace il osa s'emporter;
Il partit; et depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux:

Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Assez long-temps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains ;
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons et suspendit nos coups.
Mais les temps sont changés : Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste ;
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les dieux veulent du sang et sont seuls écoutés.

1er PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUE je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux!
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser, mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage!
Le crime, la bassesse eût été son partage!
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Apprends que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux puisqu'il m'avait su plaire.

EGINE.

Cet amour si constant. . . .

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur,
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,
On ne se cache point ces secrets mouvemens
De la nature en nous indomptables enfans;
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre:
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre:
Et la vertu sévère, en de si durs combats,
Résiste aux passions et ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentimens. . . .

JOCASTE.

Que je suis malheureuse!
Tu connais, chère Egine, et mon cœur et mes maux,
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois de mon destin subissant l'injustice,

J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice:
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce souvenir funeste;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussi-tôt que formés;
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennui fut ceint du diadême;
Il fallut oublier dans ses embrassemens
Et mes premiers amours, et mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée:
Que déguisant mon trouble et dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs. . . . .

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins sans trop de résistance,
De vos Etats sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah grands Dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctete absent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le seul Philoctete a fait naître en mon ame;
Et qui sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Oedipe une amitié sévère,
Oedipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Cependant sur ses pas aux autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas:
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure:
Egine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Oedipe et de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle et sanglante
Dans cet abyme affreux paraissait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang;
Ce fils dont ma pieuse et barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice:
De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner:

Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.
De sentimens confus mon ame possédée,
Se présentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctete encor trop présent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'est lui-même: je tremble: évitons sa présence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, Madame, et cessez de trembler;
Osez me voir, osez m'entendre et me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes:
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires,
Que dicte la molesse aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, et, s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de faiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste avant tout qu'elle s'en justifie.
Je vous aimais, Seigneur: une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi.

Et du Sphinx et des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue ;
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Oedipe. . . .

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Oedipe eſt votre époux ;
Je ſais qu'il en eſt digne : et malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, et ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands roîs.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles :
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé :
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête !
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur !

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide et vous ; qu'aurais-je à craindre encore ?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre ;
Un feu contagieux annonce ſon courroux :
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée ;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin ;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage et me force au ſilence.
Qui? moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!
Et que de votre époux. . . . Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point: et c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait; nous nous aimions en vain;
Les dieux vous réſervaient un plus noble deſtin;
Vous étiez né pour eux: leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre et timide
Ne doit point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent;
Hercule eſt ſous la tombe, et les monſtres renaiſſent:
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe:
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe,
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais et qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

ARASPE, c'eſt donc là le prince Philoctete?

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jete,
Et que le ciel encor, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime: et je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un et l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule et moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſur-tout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, et ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire et que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime:
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi:
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi:
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres.

J'aurais donné mes jours et défendu les vôtres,
J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'est un sang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accusé, songez à vous défendre,
Paraissez innocent; il me sera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous:
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite
Non comme un accusé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer; sur la foi de mon nom,
J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.
Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,
D'infames assassins a délivré la terre;
Hercule à les dompter avait instruit mon bras,
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah! je ne pense point qu'aux exploits consacrées
Vos mains par des forfaits se soient déshonorées,
Seigneur, et si Laïus est tombé sous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira sous vous;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime;
Je vous rends trop justice.

PHILOCTETE.

Eh! quel serait mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère;
Pour Hercule et pour moi c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois: et vous devez songer
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctete à ces illustres marques:
Des guerriers comme vous sont égaux aux monarques;

Je le sais: cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous. . . .

PHILOCTETE.

Ce n'est point moi: ce mot doit vous suffire.
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainsi je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me soupçonne!
Ah! ce n'est point à vous d'en accuser personne;
Son sceptre et son épouse ont passé dans vos bras;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas.
Ce n'est pas moi, sur-tout, de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépouille et demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pu me tenter;
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets et sans maître,
J'ai fait des souverains, et n'ai point voulu l'être.
Mais c'est trop me défendre et trop m'humilier;
La vertu s'avilit à se justifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'est chère, et votre orgueil m'offense;
On vous jugera, Prince, et si votre innocence
De l'équité des lois n'a rien à redouter;
Avec plus de splendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous. . . .

PHILOCTETE.

J'y resterai sans doute:
Il y va de ma gloire, et le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE.

OEDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable
Ne sait point s'abaisser à des déguisemens:
Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infame.
Je te dirai bien plus; je rougissais dans l'ame
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur:
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Nécessité cruelle attachée à l'empire!
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire,
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience!
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus;
Ils ont par leur silence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le ciel ici se fasse entendre?
Ces dieux dont le pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours:
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles!
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont pas animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres;
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,

Que nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctete, Phorbas, et Jocaste elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce sont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur assez perfide?....
Non, si le ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur:
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger et les dieux et les hommes.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

Oui j'attends Philoctete, et je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiège à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment;
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir et prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſé-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits:
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le ſait; on dira que je lui ſacrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux et ma patrie;
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE

Que dis-tu ? crois-tu qu'une princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faibleſſes ;
A leur malignité rien n'échappe et ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice et leur perſévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos ſecrets ;
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets,
Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire :
On ſait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuſer toujours prompte et ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère ;
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctete a régné ſur mon cœur :
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée :
Que dis-je ? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours ;
Ma pitié me paraît trop ſenſible et trop tendre ;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;

Je me reproche enfin mes bontés et mes soins;
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute:
C'est ma seule espérance; et pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir.
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant et ma gloire et sa vie.
Mais qui peut l'arrêter? il devrait être ici;
Chère Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

Ah! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue;
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, et non pas vous trahir;
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre sort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.

Fuyez, et loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion et plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, et non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux! au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite et ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre;
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai: je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous, mais mon ſort eſt trop beau
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?

Qui sait si la clémence, au sein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas ?
Peut-être il me devait cette grâce infinie,
De conserver vos jours aux dépens de ma vie :
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice ;
J'ai calmé son tumulte, et même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaise, il veut nous pardonner,
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand-Prêtre il nomme la victime ;
Et je laisse à nos dieux plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple et vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, est inflexible et pure ;
Mais l'extrême justice est une extrême injure :
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.

Des lois que nous suivons la première est l'honneur.
Je me suis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop su confondre.
Ah! sans vous abaisser à cet indigne soin,
Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin:
C'était, c'était assez d'examiner ma vie,
Hercule, appui des dieux, et vainqueur de l'Asie,
Les monstres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce sont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe:
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
Je n'ai pas besoin d'eux, et j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, et non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Eh bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adresse,
Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse?
Quelle main parricide a pu les offenser?

PHILOCTETE.

Parlez, quel est le sang que nous devons verser?

LE GRAND-PRETRE.

Fatal présent du ciel! Science malheureuse!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse!
Plût aux cruels destins, qui pour moi sont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien, que venez-vous annoncer de sinistre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre ?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas ?

LE GRAND-PRETRE.

(*à Oedipe.*)

Ah ! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux,
Songez qu'Oedipe . . .

LE GRAND-PRETRE.

Oedipe eſt plus à plaindre qu'eux.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour ſon peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle ;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs ;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, et vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,

Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil soit son seul châtiment ;
Mais bientôt éprouvant un désespoir funeste,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleste.
De son supplice affreux vos yeux feront surpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéissez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'est trop de résistance.

LE GRAND-PRETRE.

(*à Oedipe.*)

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux !

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez . . . eh bien . . . c'est . . .

OEDIPE.

Achève : qui ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous.

OEDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'osez-vous nous apprendre ?

(*à Oedipe.*)

Qui vous ! de mon époux vous seriez l'assassin ?

Vous

Vous à qui j'ai donné sa couronne et ma main ?
Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuse ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

IIème PERSONNAGE DU CHOEUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous presse à mes yeux ;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un pontife et vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.
(*au Grand-Prêtre.*)
Voilà donc des autels quel est le privilége !
Grâce à l'impunité, ta bouche sacrilége,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux !
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRETRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maitre :
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé.
Tremblez, malheureux Roi, votre règne est passé.

Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés et des eaux salutaires,
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Par-tout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups :
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres ;
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite ;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur ;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polybe mon père. . . .

LE GRAND-PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort ;
Ce jour va vous donner la naissance et la mort.
Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ! savez-vous quel sang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,

Digne de sa naissance, et de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile:
Je ne sais où je suis, ma fureur est tranquile:
Il me semble qu'un dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports enchaîne mon courroux:
Et prêtant au pontife une force divine,
Par sa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctete avec vous combattrait sous vos lois;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un pontife est souvent terrible aux souverains,
Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois;
Sur-tout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

OEDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ? Eſt-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime ;
A ce peuple expirant il faut une victime ;
Il faut ſauver l'Etat, et c'eſt trop différer.
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante et plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris ;
J'irai .. Puiſſent les dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre ;
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre !

OEDIPE.

Vous mourir ! vous, Madame ! ah ! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible ;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NON, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le Grand-Prêtre me gêne, et prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême.
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, et le préſent m'accable,
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime par-tout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi! votre vertu ne vous raſſure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

OEDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus et du courroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

OEDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart:
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

OEDIPE.

O Héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste et rare!
Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de la jeunesse;
Son front, cicatrisé sous ses cheveux blanchis,
Imprimait le respect aux mortels interdits;
Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance;
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre:
Je crains que par les dieux le pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré!... Dieux! serait-il possible?

JOCASTE.

Cet organe des dieux est-il donc infaillible?
Un ministère saint les attache aux autels:

Ils approchent des dieux; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les destinées?
Non, non: chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.

OEDIPE.

Ah Dieux! s'il était vrai, quel serait mon bonheur!

JOCASTE.

Seigneur, il est trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je suis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets, que le sort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, et pleine de faiblesse

Je me jetai craintive aux pieds de la prêtresse ;
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir ;
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.
„ Ton fils tuera son père, et ce fils sacrilège,
„ Inceste et parricide... O Dieux ! achèverai-je ?

OEDIPE.

Eh bien, Madame ?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit ;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père ;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste ;
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reste.

OEDIPE.

Ah ! Madame, achevez : dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux ?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur ; et faintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposait à nos dieux, et condamnait leurs lois ;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime :
Et pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle, autant que malheureuse !
O d'un oracle faux obscurité trompeuse !
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ses destins prospères
Il fut assassiné par des mains étrangères :

Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire!
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire;
Profitez de ma faute, et calmez vos eſprits.

OEDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien;
Peut-être, ainſi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe et du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don ſolennel,
Mes mains, jeunes encore, enrichiſſaient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une inviſible main repouſſait mes préſens;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante:
„ Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté;
„ Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté;
„ Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
„ Va porter tes préſens aux autels des Furies;
„ Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer;
„ Va, ce ſont là les dieux que tu dois implorer. „
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouïs,

Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je ferais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux!

OEDIPE.

Que je ferais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je? Quel démon en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs?

OEDIPE.

Il n'est pas encor temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.
Écoutez-moi, Madame, et vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée;
Je déguisai par-tout ma naissance et mon nom:
Un ami de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage.
Heureux si j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas!
Mais je suis réservé sans doute au parricide.
Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement;
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue:)
Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.

Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang,
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir,
Me semblaient mes sujets, et faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, et ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse.
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine:
Dieux puissans! je ne sais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Couché sur la poussière, observait mon visage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémissez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

VIENS, malheureux vieillard, viens, approche....A sa vue,
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue;

Un confus souvenir vient encor m'affliger:
Je tremble de le voir et de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, et répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus est mort, et vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les discours superflus:
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre;
N'insultez pas du moins au malheureux destin
D'un fidelle sujet blessé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai blessé? qui, moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie;
Seigneur que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verse un reste de sang qui vous est échappé;
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste
Où mon roi. . . .

OEDIPE.

Malheureux! épargne-moi le reſte:
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O Dieux!
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

OEDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage?
Oui, c'eſt toi: vainement je cherche à m'abuſer;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, et j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, et vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice;
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice:
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOCASTE..... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage,
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage;
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse;
Ecoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère!

OEDIPE.

O trop funeste hymen! ô feux jadis si doux!

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le fuis plus ; et ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me fuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me poursuit ;
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,
Et de moi désormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon destin s'étendrait jusqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accusez point d'un destin si cruel ;
Vous êtes malheureux, et non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre ;
Et sans trop rappeler cet affreux souvenir,
Je ne puis que me plaindre et non pas vous punir,
Vivez. . . .

OEDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où trainerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels tristes climats
Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encore, et me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin
A des crimes plus grands réserve encor ma main ?
Corinthe ! que jamais ta détestable rive. . . .

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive;
Il se dit de Corinthe, et demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
(*à Jocaste.*)
Adieu; que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Oedipe:
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous.
Je pars: je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle;
Et vivant loin de vous, sans Etats, mais en roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

FINISSEZ vos regrets, et retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Amis, écoutez-moi pour la dernière fois;
Puisqu'il vous faut un roi, souscrivez à mon choix.
Philoctete est puissant, vertueux, intrépide;
Un monarque est son père (*a*), il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte, et qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et quitter mes sujets et le trône en Monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(*a*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je vois ?
Vous, de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père ?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous ?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre ;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui feſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide ?
Mon père eſt chez les morts, et vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins!
O Ciel! et quel eſt donc l'excès de ma misère?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux?

Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que sa cendre mérite.
Partons. Vous vous taisez, je vois vos pleurs couler;
Que ce silence....

ICARE.

O Ciel! oserai-je parler?

OEDIPE.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment sans témoin daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à sa suite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penser.
Si vous y paraissez, votre mort est jurée.

OEDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du sceptre de Polybe un autre est l'héritier.

OEDIPE.

Est-ce assez? et ce trait sera-t-il le dernier?
Poursuis, Destin, poursuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre:
A mes lâches sujets courons me présenter.
Parmi ces malheureux prompts à se révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable,
Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; et Polybe lui-même,
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi! mon père auſſi, mon père me trahit?
De la rebellion mon père eſt le complice?
Il me chaſſe du trône!

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

OEDIPE.

Icare!...

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, et toute la province...

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils!

ICARE.

Non, Seigneur; et ce prince
A tout dit en mourant. De ſes remords preſſé,
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé;
Et moi, de ſon ſecret confident et complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point ſon fils! et qui ſuis-je, grands Dieux!

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui se dit votre père,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque dieu bienfesant guida vers vous mes pas;
La pitié me saisit, je vous pris dans mes bras;
Je ranimai dans vous la chaleur presque éteinte:
Vous viviez, aussi-tôt je vous porte à Corinthe;
Je vous présente au prince: admirez votre sort!
Le prince vous adopte au lieu de son fils mort;
Et par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils, vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait sauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chasse.

OEDIPE.

O vous, qui présidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiser les miracles?
Mais ce vieillard, Ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais; et le trépas vous a ravi, peut-être,
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître:
Mais long-temps de ses traits mon esprit occupé,
De son image encore est tellement frappé,
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?

Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin: ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais; mais malgré les maux que je prévoi,
Un désir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître, et ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

Ah! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma surprise est extrême:
Plus je le vois, et plus.... Ah! Seigneur, c'est lui-même.
C'est lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, si vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi! du mont Cithéron ne vous souvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah! qu'est-ce que vous dites?
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler;
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie:
Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas:
Quoi que ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras:
Vos deſtins ſont connus, et voilà votre père....

OEDIPE.

O ſort qui me confond! ô comble de misère!
(*à Phorbas.*)
Je ſerais né de vous? le ciel aurait permis
Que votre ſang verſé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas expoſé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans et la reine.

OEDIPE.

Réponds-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ſes bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.

Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

OEDIPE.

Quel était son pays?

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point son père?

PHORBAS.

Hélas! il était né
D'un sang plus glorieux et plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma présence;
De vos affreux bienfaits craignez la récompense;
Fuyez; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

SCENE IV.

SCENE IV.

OEDIPE *seul.*

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte et parricide, et pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile et funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter:
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abyme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave et l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits: je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,
Et vous m'en puniſſez!... Où ſuis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs ſont teints de ſang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi ;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon Père! eſt-ce toi
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

SEIGNEUR, dissipez mon effroi,
Vos redoutables cris sont venus jusqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur!...

OEDIPE.

Fuyez, Jocaste.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuse! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

OEDIPE.

C'en est fait, nos destins sont remplis.
Laïus était mon père, et je suis votre fils.
(*il sort.*)

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais horrible.

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, sans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutiens-moi, prends pitié de ta reine.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits;
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND-PRETRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes;
Un soleil plus serein se lève sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déjà refermés;
La mort fuit: et le Dieu du ciel et de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.
(*Ici on entend gronder la foudre, et l'on voit briller les éclairs.*)

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où suis-je, et qu'est-ce que j'entends?
Barbares!...

LE GRAND-PRETRE.

C'en est fait, et les dieux sont contens.
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre;
Il vous permet encor de régner et de vivre;
Le sang d'Oedipe enfin suffit à son courroux.

LE CHOEUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers assemblage effroyable!
Il est donc mort?

LE GRAND-PRETRE.

Il vit, et le sort qui l'accable,
Des morts et des vivans semble le séparer;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée,
Qui du sang de son père avait été trempée;
Il a rempli son sort, et ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grâce;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.
(*elle se frappe.*)
Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts:
J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuse Reine! ô destin que j'abhorre!

JOCASTE

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, et vous Thébains qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, et songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

FRAGMENS
D'ARTEMIRE,
TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 15 Février 1720.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de succès. Le fond de l'intérêt est le même que dans Mariamne. C'est également une femme vertueuse persécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des personnages, le dénouement, tout est différent : et à l'exception d'une scène entre *Cassandre* et *Artémire*, qui ressemble à la scène du quatrième acte, entre *Hérode* et *Mariamne*, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver Artémire ; il n'en reste que la scène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la comédie italienne, et le rôle d'*Artémire* tout entier.

D'après ces débris, nous avons essayé de retrouver le plan de la pièce ; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie, est fort différent du plan que donnerait le rôle d'*Artémire*. Nous avons préféré ce dernier, parce qu'il a permis de conserver un plus grand nombre de vers.

On verra dans ces fragmens que M. *de Voltaire*, qui n'avait alors que vingt-six ans, cherchait à former son style sur celui de *Racine*. L'imitation est même très-marquée.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.
ARTEMIRE, reine de Macédoine.
PALLANTE, favori du roi.
PHILOTAS, prince.
MENAS, parent et confident de *Pallante.*
HIPPARQUE, ministre de *Cassandre.*
CEPHISE, confidente d'*Artémire.*

La scène est à Larisse, dans le palais du roi.

FRAGMENS

D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Artemire, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à *Céphise* les tourmens que lui fait éprouver l'humeur soupçonneuse et la cruauté de *Cassandre* son mari, que la guerre a éloigné d'elle, et dont le retour la fait trembler.

ARTEMIRE.

Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre et rois après sa mort, (a)
Fatigués de forfaits et lassés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grâce, Céphise, à cette heureuse paix
Qui, brisant tes liens, te rend à mes souhaits.
Hélas! que cette paix, que la Grèce respire,
Est un bien peu connu de la triste Artémire!
Cassandre... à ce nom seul, la douleur et l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.

(a) Ce vers est devenu proverbe. On lit dans Olympie:
Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas.....

Vainqueur des Locriens, Caſſandre va paraître;
Eſclave en mon palais, j'attends ici mon maître:
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh! comment lui donner encore un nom ſi doux!
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare.

Elle rappelle à *Céphiſe* les principaux événemens de ſa vie.

Il te ſouvient de la triſte journée
Qui ravit Alexandre à l'Aſie étonnée.
La terre, en frémiſſant, vit après ſon trépas
Ses chefs impatiens partager ſes Etats;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce ſuperbe héritage,
Diviſés d'intérêts et pour le crime unis, (*a*)
Aſſaſſiner ſa mère, et ſa veuve et ſon fils.
Ce ſont là les honneurs qu'on rendit à ſa cendre.
Je ne veux point, Céphiſe, injuſte envers Caſſandre,
Accuſer un époux de toutes ces horreurs;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs:
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes. (*b*)
Du prix de tant de ſang cependant il jouit;
Innocent ou coupable il en eut tout le fruit;
Il régna: d'Alexandre il occupa la place.
La Grèce épouvantée approuva ſon audace,
Et ſes rivaux ſoumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs et le tyran des rois.
Pour mon malheur alors attiré dans l'Epire,
Il me vit; il m'offrit ſon cœur et ſon empire.
Antinoüs mon père, inſenſible à mes pleurs,

(*a*) M. *de Voltaire* a depuis employé ce vers dans Mérope.
(*b*) Ce vers ſe trouve dans la Henriade, chant II.

Accepta malgré moi ces funestes honneurs.
Je me plaignis en vain de sa contrainte austère,
En me tyrannisant il crut agir en père;
Il pensait assurer ma gloire et mon bonheur.
A peine il jouissait de sa fatale erreur,
Il la connut bientôt: le soupçonneux Cassandre
Devint son ennemi dès qu'il devint son gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens secrets,
Dans cette cour trompeuse excitant les orages,
Ont de Larisse en feu désolé les rivages?
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné se vit chargé de fers.
Hélas! il n'eut ici que mes pleurs pour défense.
C'est là que de nos dieux attestant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embrassant les genoux,
Je me jetai tremblante au-devant de ses coups.
Le cruel repoussant son épouse éplorée. . . .
O crime! ô souvenir dont je suis déchirée!
Céphise! en ces lieux même, où tes discours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funestes lieux témoins de ma misère,
Mon époux à mes yeux a massacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.
. . . . . .
Mais il n'est pas le seul; et mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'histoire de ma vie.
Céphise, on ne sait point quel coup ce fut pour moi,
Lorsqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi;
Le jeune Philotas, avant cet hyménée,
Prétendait à mon sort unir sa destinée.
Ses charmes, ses vertus avaient touché mon cœur;
Je l'aimais, je l'avoue, et ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'espérance flatteuse,

Artémire ſans lui ne pouvait être heureuſe.
Tu vois couler mes pleurs à ce ſeul ſouvenir.
Je puis à ce héros les donner ſans rougir ;
Je ne m'en défends point : je les dois à ſa cendre.

CEPHISE.

Il n'eſt plus !

ARTEMIRE.

Il mourut de la main de Caſſandre ;
Et lorſque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphiſe, on m'ordonna d'épouſer ſon bourreau.

CEPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable !

ARTEMIRE.

J'étais jeune, et mon père était inexorable ;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer :
Enfin ſans ſon aveu je rougiſſais d'aimer.
Que veux-tu ? j'obéis. Pardonne, ombre trop chère,
Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas ! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à la fois mon père et mon amant.

Cependant elle doit reſpecter le nœud qui l'unit à *Caſſandre*.

..... Hélas ! c'eſt là mon déſeſpoir.
Je ſais que contre lui l'amour et la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.
Tout ce que j'adorais eſt tombé ſous ſes coups,
Céphiſe, cependant Caſſandre eſt mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A ſouillé nos liens et n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en ſecret le droit de le haïr,
Mais en le haïſſant je lui dois obéir.

Céphiſe lui parle de ſa grandeur : Vous régnez, lui dit-elle,

Quel malheur en régnant ne peut être adouci ?

ARTEMIRE.

Céphise ! moi, régner ! moi, commander ici !
Tu connais mal Cassandre : il me laisse en partage
Sur ce trône sanglant la honte et l'esclavage.
Son favori Pallante est ici le seul roi ;
C'est un second tyran qui m'impose la loi.
Que dis-je ? tous ces rois, courtisans de Pallante,
Flattant indignement son audace insolente,
Auprès de mon époux implorent son appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaissent devant lui.

Pallante arrive et fait retirer *Céphise* ; il présente à la reine une lettre de *Cassandre*. Cette lettre est adressée à *Pallante*. *Artémire* lit :

„ De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous instruire :
„ Je reviens triomphant au sein de mon pays ;
„ Et voulant me venger de tous mes ennemis,
„ J'attends de votre main la tête d'Artémire. „
Ainsi donc mon destin se consomme aujourd'hui !
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'est à vous qu'il demande ma tête ;
Vous êtes maître ici, votre victime est prête.

Pallante, depuis long-temps amoureux de la reine, veut l'engager à se soustraire à la mort en s'unissant à lui. Il lui propose de l'affranchir de la tyrannie de *Cassandre* en assassinant le tyran, et de s'emparer du trône. *Artémire* lui répond :

Vous me connaissez mal, et mon ame est surprise
Bien moins de mon trépas que de votre entreprise.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre son cœur et ses vrais sentimens.

Si mes yeux occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'assassin d'un père,
Si j'écoutais son crime et mon cœur irrité,
Cassandre périrait : il l'a trop mérité.
Mais il est mon époux quoiqu'indigne de l'être ;
Le ciel qui me poursuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir et sais ce que je dois
Aux nœuds infortunés qui l'unissent à moi.
Qu'à son gré, dans mon sang il éteigne sa rage ;
Des dieux, par lui bravés, il est pour moi l'image ;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les siens me sont sacrés ;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon sort déplorable,
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut sans balancer m'épouser ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'est à vous à choisir.

ARTEMIRE.

Mon choix est fait ; suivez ce que le roi vous mande ;
Il ordonne ma mort, et je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'est l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, songez. . . . .

ARTEMIRE.

Non, laissez-moi, Pallante.
Je ne suis point à plaindre, et je meurs innocente :
Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'est pour me frapper.
(*elle sort.*)

Pallante est furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des soupçons jaloux qu'il a semés dans le cœur de *Cassandre*. Cependant il ne déses-

père pas de vaincre la réſiſtance de la reine; il s'enhardit dans le projet d'aſſaſſiner le roi:

Son trône, ſes tréſors en ſeront le ſalaire;
Le crime eſt approuvé quand il eſt néceſſaire.

Il a beſoin d'un complice; il croit ne pouvoir mieux choiſir que *Ménas* ſon parent et ſon ami qu'il voit paraître. Il lui demande s'il ſe ſent aſſez de courage pour tenter une grande entrepriſe. *Ménas* répond que douter de ſon zèle et de ſon amitié, c'eſt lui faire la plus grave injure. *Pallante* alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. *Ménas* n'en eſt point étonné; mais il repréſente à *Pallante* que la vertu d'*Artémire* eſt égale à ſa beauté. *Pallante* ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocriſie:

Voilà qu'elle eſt ſouvent la vertu d'une femme,
L'honneur peint dans ſes yeux, ſemble être dans ſon ame;
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtère rudeſſe;
Et l'amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe ſes projets à *Ménas* qui lui promet de ne pas le trahir; mais qui refuſe d'être complice de ſes crimes. *Pallante*, reſté ſeul, ne regarde plus *Ménas* que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indiſcrétion.

ACTE II.

Pallante fait de nouveaux efforts auprès d'*Artémire:* il lui dit que la mort de *Cassandre* est résolue, que tout est disposé pour lui arracher le trône et la vie. *Artémire* répond:

Oui, vous pouvez verser le sang de votre roi;
Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelqu'extrémité que Cassandre me jette,
Artémire est encor sa femme et sa sujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conserverai le jour qu'il veut m'ôter.

Pallante sort: *Artémire* reste avec *Céphise* qui lui apprend que *Philotas* n'est point mort, qu'il va reparaître; elle lui conseille de ménager *Pallante*, de gagner du temps, afin de redevenir maîtresse de sa destinée; elle lui reproche d'avoir trop bravé le favori du roi.

Madame, jusque-là deviez-vous l'irriter ?

ARTEMIRE.

Ah! je hâtais les coups que l'on veut me porter;
Céphise, avec plaisir aigrissant sa colère,
Moi-même je pressais le trépas qu'il différe.
Je rends grâces aux dieux dont le cruel secours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas! de mon époux armant la main sanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CEPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périssez ainsi ?

ARTEMIRE.

Philotas est vivant: Philotas est ici:

Malheureuse

Malheureuse! comment soutiendras-tu sa vue?
Toi, qui, de tant d'amour si long-temps prévenue,
Après tant de sermens, as reçu dans tes bras
Le cruel assassin de ton cher Philotas!
Toi, que brûle en secret une flamme infidelle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle.
Hélas! j'étais aimée, et j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre et le plus vertueux.
J'ai trahi mon amant. Pour qui? pour un perfide,
De mon père et de moi meurtrier parricide.
A l'aspect de nos dieux je lui promis ma foi
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi;
Et mon ame, attachée au serment qui me lie,
Lui doit encor sa foi, quand il m'ôte la vie.
Non: c'est trop de tourmens, de trouble et de remords;
Emportons, s'il se peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que sur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raison garde encor quelqu'empire.

CEPHISE.

Vous vous perdez vous seule, et tout veut vous servir.

ARTEMIRE.

Je connais ma faiblesse, et je dois m'en punir.

CEPHISE.

Madame, pensez-vous qu'il vous chérisse encore?

ARTEMIRE.

Il doit me détester, Céphise, et je l'adore.
Son retour, son nom seul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma pensée;
Je n'y songeais pas même: et mon ame en ce jour
N'a de tous ses malheurs senti que son amour.
A quelle honte, ô Dieux! m'avez-vous fait descendre!
Ingrate à Philotas, infidelle à Cassandre,

Mon cœur empoisonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel, et toujours malheureux.
Que leurs ressentimens, que leurs haines s'unissent;
Tous deux sont offensés, que tous deux me punissent;
Qu'ils viennent se baigner dans mon sang odieux.

CEPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTEMIRE.

Si c'est un assassin que Pallante m'envoie,
Céphise, il peut entrer; je l'attends avec joie.
O mort! avec plaisir je passe dans tes bras. . . .
Céphise, soutiens-moi: grands Dieux, c'est Philotas!

Philotas adresse des reproches à *Artémire* sur ce qu'elle lui a manqué de foi en passant dans les bras de *Cassandre*, et lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. *Artémire* lui répond:

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haine et le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réservés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers sa colère,
Daignait se souvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour et de tant d'amitié,
J'ose espérer encore un reste de pitié.
N'outragez point une ame assez infortunée:
Le sort qui vous poursuit ne m'a point épargnée;
Il me haïssait trop pour me donner à vous,

. . . . . .

Je ne m'excuse point: je sais mon injustice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon supplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.

Je ne vous dirai point que mon devoir austère
Attachait mes destins aux ordres de mon père ;
A cet ordre inhumain j'ai dû désobéir :
Seigneur, le ciel est juste ; il a su m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

Philotas lui répète combien *Cassandre*, un lâche assassin, était indigne d'elle.

ARTEMIRE.

Cessez de me parler de ce triste hyménée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma course est terminée.
Cassandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur et qui vois mes alarmes,
Protège Philotas, et pardonne à mes larmes,
Du trépas que j'attends les pressantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs :
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître :
J'en atteste les dieux qu'ils offensent peut-être.
Mon cœur depuis long-temps ouvert aux déplaisirs,
N'a connu que pour vous l'usage des soupirs.
Je vous aimai toujours. . . Cette fatale flamme
Dans les bras de Cassandre a dévoré mon ame :
Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'est un crime, peut-être, et je vais l'expier.
Hélas ! en vous voyant, vers vous seul entraînée,
Je mérite la mort où je suis condamnée.

Pallante revient et surprend *Philotas* avec *Artémire*. *Philotas* sort en bravant ce favori qui presse *Artémire* d'accepter sa main pour sauver sa vie : elle le refuse. *Pallante* irrité lui fait entendre qui la soupçonne d'avoir appelé *Philotas* à son secours ; qu'il connaît ses sentimens :

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTEMIRE.

Que peux-tu soupçonner, lâche? Que peux-tu croire?
Tranche mes tristes jours, mais respecte ma gloire.
Aussi bien n'attends pas que je puisse jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que sur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible mystère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats;
Pour tant de politique un jour ne suffit pas.
Tu t'attendais sans doute à l'ordre de ton maître;
Je te dirai bien plus: tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes justes soupçons,
Tes crimes sont connus, ce sont-là mes raisons.
C'est toi dont les conseils et dont la calomnie,
De mon malheureux père ont fait trancher la vie:
C'est toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé son cœur:
C'est toi qui, sur son trône appelant l'injustice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né, peut-être, et juste, et généreux:
Peut-être sans Pallante il serait vertueux!
Puisse le ciel enfin, trop lent dans sa justice,
A la Grèce opprimée accorder ton supplice!
Puisse, dans l'avenir, ta mort épouvanter
Les ministres des rois qui pourraient t'imiter!
Dans cet espoir heureux, traître, je vais attendre
Et l'effet de ta rage, et l'arrêt de Cassandre;
Et la voix de mon sang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton supplice importuner les dieux.

(*elle sort.*)

ACTE III.

ARTEMIRE, PHILOTAS.

ARTEMIRE.

Je vous l'ai dit, il m'aime, et maître de mon sort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le destin me livre,
Vous me connaissez trop pour m'ordonner de vivre.

Philotas lui fait espérer qu'aidé de son courage et de ses amis, il pourra la délivrer.

ARTEMIRE.

Non, Prince: sans retour les dieux m'ont condamnée.
Puisqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois si tranquille et si doux,
Désormais dans Larisse est un crime pour nous.
Je ne puis sans remords vous voir ni vous entendre;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigrissez mes maux au lieu de les guérir:
Ah! fuyez Artémire, et laissez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle!

ARTEMIRE.

O loi trop rigoureuse!

PHILOTAS.

Artémire, vivez!

ARTEMIRE.

Et pour qui?.... malheureuse!

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis....

ARTEMIRE.

Je vous aime, et je meurs: c'est tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie!

ARTEMIRE.

Mon amour eſt un crime; il faut que je l'expie.

Philotas preſſe *Artémire* de fuir *Caſſandre*. *Artémire* lui cède à condition qu'il vivra loin d'elle. On annonce l'arrivée du roi. *Philotas* diſparaît pour chercher les moyens de ſauver la reine des fureurs de *Caſſandre*. *Pallante* vient pour conſommer le crime: il propoſe à *Artémire* le choix du fer ou du poiſon. Elle ſaiſit une épée, et au moment qu'elle va ſe percer, *Hipparque*, miniſtre de *Caſſandre*, la lui arrache des mains. Le roi a révoqué ſes ordres ſanguinaires. *Hipparque* s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

ACTE IV.

Menas, envoyé par le traître *Pallante* vers la reine, pour lui communiquer d'importans ſecrets, ſe rend dans l'appartement d'*Artémire*: *Pallante* l'y ſurprend, le poignarde et perſuade à *Caſſandre* que ſa femme avait lié avec *Ménas* une intrigue criminelle. *Caſſandre* a la faibleſſe de le croire encore: il ordonne de nouveau la mort d'*Artémire*. Le quatrième acte commence par l'expoſition de ces événemens.

On amène *Artémire* devant le roi.

ARTEMIRE.

Où ſuis-je? où vais-je? ô Dieux, je me meurs! je le voi.

CEPHISE.

Avançons. . . . . .

ARTEMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien, que voulez-vous de moi?

CEPHISE.

Dieux justes! protégez une reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite et mourante;
Je n'ose, jusqu'à vous, lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, et quittez ces indignes alarmes.

ARTEMIRE.

Hélas, je ne viens point par d'impuissantes larmes,
Craignant votre justice et fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrai pas.
La mort à mes regards s'est déjà présentée;
Tranquille et sans regret je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haine, ardente à me sauver,
Pour un sort plus affreux m'ait voulu réserver?
N'était-ce pas assez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on sa colère?
Ecoutez-moi du moins, et souffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offense,
Par le ciel qui m'entend, qui fait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'ose conjurer,
Donnez-moi le trépas sans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice;
La honte est dans le crime et non dans le supplice.
Levez-vous, et quittez un entretien fâcheux,

Qui redouble ma honte, et nous pèse à tous deux.
Voilà donc le secret dont vous vouliez m'instruire ?

ARTEMIRE.

Eh ! Que me servira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous sert :
J'ignore si vous-même, en poursuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie ;
Hélas ! après deux ans de haine et de malheurs,
Souffrez quelques soupçons qu'excusent vos rigueurs.
Mon cœur même en secret refuse de les croire ;
Vous me déshonorez, et j'aime votre gloire ;
Je ne confondrai point Pallante et mon époux ;
Je vous respecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse,
Et quand vous m'opprimez, c'est moi qui vous excuse.
Mais si vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre justice,
D'un heureux scélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait.... mais, hélas !
Vous détournez les yeux, et ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impostures ;
Cessez : n'empruntez point le secours des parjures.
C'est bien assez pour moi de tous vos attentats ;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Aussi bien s'en est fait, votre perte est certaine ;
Toute plainte est frivole, et toute excuse est vaine.

ARTEMIRE.

Hélas ! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups ;
Faites couler mon sang, barbare, il est à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il est, joint mon honneur au vôtre ;

Pourquoi

Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir ?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère. . . .

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haiſſez.

ARTEMIRE.

Eh bien ! connaiſſez donc mon ame toute entière :
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière ;
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre, il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer ;
Je vous le dis ſans feinte, et cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner, et doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur un cœur
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur ?
Vous, qui de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon père ;
Vous que je n'ai jamais abordé ſans effroi ;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé ſur moi ;
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits ;
Vous le ſavez, Caſſandre, apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût ſoumiſe,
Pour un autre que vous mon ame était épriſe.
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiſſant ;
Je le combats encore, et même en ce moment :
Ne vous en flattez point, ce n'eſt pas pour vous plaire.
Vous êtes mon époux, votre gloire m'eſt chère,
Mon devoir me ſuffit, et ce cœur innocent
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus : ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briſer les nœuds d'un funeſte hyménée ;

Je tenais dans mes mains l'Empire et votre sort ;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître ;
Tout m'en sollicitait ; je l'aurais dû peut-être ;
Du moins, par votre exemple instruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas :
J'ai voulu cependant respecter votre vie.
Je n'ai considéré ni votre barbarie,
Ni mes périls présens ni mes périls passés ;
J'ai sauvé mon époux ; vous vivez, c'est assez.
Le temps qui perce enfin la nuit la plus obscure,
Peut-être éclaircira cette horrible aventure ;
Et vos yeux recevant une triste clarté
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Cassandre persiste dans sa prévention, et laisse la reine seule avec sa confidente.

ARTEMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a su tramer ce long tissu d'horreurs !
Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi ! Ménas à mes yeux massacré par lui-même,
Vingt conjurés mourans qui n'accusent que moi ;
Ah ! c'en est trop, Céphise, et je pardonne au roi.
Hélas ! le roi, séduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec justice.

CEPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-temps....

ARTEMIRE.

Justes Dieux ! quel nom prononces-tu ?
Hélas ! voilà le comble à mon sort déplorable ;
Philotas m'abandonne et fuit une coupable ;

Il déteſte ſa flamme et mes faibles attraits ;
Et pour moi tous les cœurs ſont fermés déſormais.

CEPHISE.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'un cœur qui vous adore....

ARTEMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'eſtimait encore,
Il me verrait, Céphiſe, au péril de ſes jours.
De ma triſte retraite il connaît les détours ;
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre.
Il viendrait y braver le courroux de Caſſandre.
Je ne demande point ces preuves de ſa foi ;
Qu'il me croie innocente, et c'eſt aſſez pour moi.

CEPHISE.

Ah! Madame, ſouffrez que je coure lui dire....

ARTEMIRE.

Va, ma chère Céphiſe, et devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en eſt temps, qu'il oſe encor me voir ;
Peins-lui mes ſentimens, peins-lui mon déſeſpoir.
Si ſon cœur obſtiné rebute ta prière,
S'il refuſe à mes pleurs cette grâce dernière,
Retourne ſans tarder dans ces funeſtes lieux,
Tu recevras mon ame et mes derniers adieux.
Conſerve après ma mort une amitié ſi tendre ;
Dans tes fidelles mains daigne amaſſer ma cendre ;
Remets à Philotas ces reſtes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à ſes yeux ma douloureuſe hiſtoire ;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui que, ſans regret deſcendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en ſecret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE V.

PHILOTAS vient amené par *Céphise*. L'imposture de *Pallante* l'a séduit.

ARTEMIRE.

Philotas ! Est-ce vous qui me traitez ainsi ?
Mon époux me condamne, et vous, Seigneur, aussi ?
Je pardonne à Cassandre une erreur excusable ;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable ;
Il m'avait offensée, il devait me haïr ;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir.
Mais vous, qui, près de moi soupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire ;
Vous, de qui la vertu mérita tous mes soins ;
Vous, qui m'aimiez, hélas ! qui le disiez du moins ;
C'est vous qui, redoublant ma honte et mon injure,
Du monstre qui m'accuse, écoutez l'imposture ?
Barbare ! vos soupçons manquaient à mon malheur.
Ah ! lorsque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme et vos alarmes,
Mon cœur désespéré résistait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme si doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous ;
Hélas ! qui m'aurait dit, que dans cette journée,
Ma vertu par vous-même eût été soupçonnée ?
J'ai cru mieux vous connaître, et n'ai pas dû penser
Qu'entre Pallante et moi vous pussiez balancer.
Pardonnez-moi, grands Dieux, qui m'avez condamnée !
De l'univers entier je meurs abandonnée ;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera passer ma honte à la postérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un si cruel supplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu justice ;

S'il pouvait m'eſtimer et me plaindre en ſecret;
Je ſens que je mourrais avec moins de regret.

Philotas convaincu de l'innocence de la reine veut s'armer pour la défendre.

ARTEMIRE.

Non, demeurez, Seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile;
Innocente à vos yeux je périrai tranquille;
Et le ſort qui m'attend pourra me ſembler doux,
Puiſqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu, le temps approche où l'on veut que j'expire;
Adieu; n'oubliez point l'innocente Artémire.
Que ſon nom vous ſoit cher, elle l'a mérité;
A ſon honneur flétri rendez la pureté;
Et que malgré l'horreur d'une tache ſi noire,
Vos larmes quelquefois honorent ſa mémoire.

Philotas ſort. *Artémire* reſte ſeule. On vient la chercher pour la conduire à la mort; mais les amis de *Philotas* l'arrachent des mains de ſes gardes. Elle apprend que *Philotas* a ſoulevé le peuple, qu'il combat contre *Caſſandre*.

ARTEMIRE.

Dieux, dont la main ſur moi ſans ceſſe appéſantie
Me promène à ſon gré de la mort à la vie,
Dieux puiſſans, ſur moi ſeule étendez votre bras!
Rendez-moi mon ſupplice et ſauvez Philotas;
Eteignez dans mon ſang une ardeur infidelle:
Plus ſon péril eſt grand, plus je ſuis criminelle.
Viens, Caſſandre, il eſt temps: viens, frappe, venge-toi:
Je te pardonne tout, et n'immole que moi.

Philotas lui apprend que *Pallante* eſt tué, et qu'il a fait en expirant l'aveu de la trame odieuſe

qu'il avait tissue pour se venger des mépris de la reine, dont il a déclaré l'innocence; que le roi a été détrompé, mais trop tard. Ce Prince a reçu dans le combat une blessure mortelle.

Dans la scène dernière *Cassandre* mourant se fait apporter près d'*Artémire*. Il est accompagné d'*Hipparque* et de ses officiers. Il rend hommage en leur présence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il lui avait ôté l'honneur sur les délations d'un monstre que le ciel a puni, et qui connaissait trop bien le caractère soupçonneux et jaloux de son maître et son penchant à la cruauté.

Cassandre pardonne à *Philotas* dont il connaît les grandes qualités, et veut engager *Artémire* à se donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ses injustices en faveur de ses remords, et de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie; il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a souillé sa vie.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois,
le 6 mars 1724.

Revue et corrigée par l'auteur en 1762.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0187

PREFACE

DE LA PREMIERE EDITION.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre et mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière; ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force et d'harmonie, ſi l'on n'y trouve pas une élégance continue, ſi la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poéſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, et ſur lequel on raiſonne ſi mal et ſi inutilement depuis la mort de M. *Deſpréaux*.

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer que les vers ſoient la dernière partie d'une pièce de théâtre, et celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à

peine pour écrire sa *Phèdre*. *Pradon* se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs et des situations; il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une et de l'autre. *Pradon*, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens; sa pièce, tant vantée par sa cabale et par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; et sans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages? La conduite en est à peu-près la même. *Phèdre* est mourante dans l'une et dans l'autre. *Thésée* est absent dans les premiers actes: il passe pour avoir été aux enfers avec *Pirithoüs*. *Hippolyte*, son fils, veut quitter Trézène; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare sa passion à *Aricie*, et reçoit avec horreur celle de *Phèdre:* il meurt du même genre de mort, et son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus: les personnages des deux pièces se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses; mais c'est là qu'on distingue le grand

homme, et le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* et *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible; dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*, M. *Racine* fait ainſi parler *Hippolyte*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-temps inſulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune;
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon*.

Aſſez et trop long-temps, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour et j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours

Chaſſer dans nos forêts les lions et les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe et m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une et ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentiment et de penſées; car, quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, et le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, et polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, et accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer.

On est resserré dans les bornes de son talent ; on voit la perfection au-delà de soi, et on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de Mariamne. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de Mariamne n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux et brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal ;* et on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les pièces tragiques sont fondées, ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre, sont l'Iphigénie en Aulide, où la Grèce assemblée demande le sang de la fille d'*Agamemnon :* les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'Oedipe, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laius*. Du second genre, sont Britannicus, Phèdre, Mithridate, etc.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt est ren-

fermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les princes ; et l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ses deux fils en sont amoureux aussi ; et il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé. Phèdre est une belle-mère qui, enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs. Néron est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, et qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse.* Voilà des sujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Aussi, l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la même que celle de Mithridate. *Harpagon* et le roi de Pont sont deux vieillards amoureux ; l'un et l'autre ont leur fils pour rival ; l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse ; et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière et *Racine* ont également réussi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri,

a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand roi, et les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Wateau* et à *Le Brun* : l'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joie naïve, grossière et effrénée, autour d'une table rustique où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront ; l'autre peindra les noces de *Thétis* et de *Pélée*, les festins des dieux, leur joie majestueuse : et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur sont des petits objets, comiques par eux-mêmes ; mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers; la passion furieuse de ce roi si fameux par ses vertus et par ses crimes ; ses cruautés passées, ses remords présens ; ce passage si continuel et si rapide de l'amour à la haine, et de la haine à l'amour ; l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres ; la situation cruelle d'une princesse, dont la vertu et la beauté sont célèbres encore dans le monde ; qui avait vu son père et son frère

livrés à la mort par son mari, et qui, pour comble de douleur, se voyait aimée du meurtrier de sa famille : quel champ ! quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la tragédie ? C'est là sur-tout que *selon ce qu'on peut être, les choses changent de nom.*

FRAGMENT

FRAGMENT

DE LA PREFACE

DE L'EDITION DE 1730.

La destinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, et fut si mal reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée en 1725 avec quelques changemens, et fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec sincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public ; et je supplie qu'on me permette d'entrer sur cela dans un détail qui, peut-être, ne sera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuse du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Ils verront les écueils où j'ai échoué ; ce n'est que par-là que je puis leur être utile.

Une des premières règles est de peindre les héros connus tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine ; car il est bien plus aisé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

Sit Medea ferox, invictaque ; flebilis Ino ;
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Oreſtes, etc.

Fondé sur ces principes, et entraîné par la complaisance respectueuse que j'ai toujours eue pour

des personnes qui m'honorent de leur amitié et de leurs conseils, je résolus de m'assujettir entiérement à l'idée que les hommes ont depuis longtemps de *Mariamne* et *d'Hérode*, et je ne songeai qu'à les peindre fidellement d'après le portrait que chacun s'en est fait dans son imagination.

Ainsi *Hérode* parut dans cette pièce cruel et politique; tyran de ses sujets, de sa famille, de sa femme; plein d'amour pour *Mariamne*, mais plein d'un amour barbare qui ne lui inspirait pas le moindre repentir de ses fureurs. Je ne donnai à *Mariamne* d'autres sentimens qu'un orgueil imprudent, et qu'une haine inflexible pour son mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre *Hérode* et *Varus*, dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement? *Mariamne* intraitable n'intéressa point: *Hérode* n'étant que criminel, révolta: et son entretien avec *Varus* le rendit méprisable. J'étais à la première représentation: je m'aperçus dès le moment où *Hérode* parut, qu'il était impossible que la pièce eût du succès; et je compris que je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je sentis qu'il est des occasions où la première

règle est de s'écarter des règles prescrites ; et que (comme le dit M. *Pascal* sur un sujet plus sérieux) les vérités se succèdent du pour au contre à mesure qu'on a plus de lumières.

Il est vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été ; mais il est encore plus vrai qu'il faut adoucir les caractères désagréables ; qu'il faut songer au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait paraître ; et qu'on doit imiter les peintres habiles qui embellissent en conservant la ressemblance.

Pour qu'*Hérode* ressemblât, il était nécessaire qu'il excitât l'indignation ; mais pour plaire il devait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on détestât ses crimes, que l'on plaignît sa passion, qu'on aimât ses remords; et que ces mouvemens si violens, si subits, si contraires, qui font le caractère d'*Hérode*, passassent rapidement tour à tour dans l'ame du spectateur.

Si l'on veut suivre l'histoire, *Mariamne* doit haïr *Hérode* et l'accabler de reproches ; mais si l'on veut que *Mariamne* intéresse, ses reproches doivent faire espérer une réconciliation ; sa haine ne doit pas paraître toujours inflexible. Par-là le spectateur est attendri, et l'histoire n'est point entièrement démentie.

Enfin je crois que *Varus* ne doit point du tout voir *Hérode* : et en voici les raisons. S'il parle à

ce prince avec hauteur et avec colère, il l'humilie; et il ne faut point avilir un personnage qui doit intéresser. S'il lui parle avec politesse, ce n'est qu'une scène de complimens, qui serait d'autant plus froide qu'elle serait inutile. Que si *Hérode* répond en justifiant ses cruautés, il dément la douleur et les remords dont il est pénétré en arrivant; s'il avoue à *Varus* cette douleur et ce repentir, qu'il ne peut en effet cacher à personne, alors il n'est plus permis au vertueux *Varus* de contribuer à la fuite de *Mariamne*, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, *Hérode* ne peut faire qu'un très-méchant personnage avec l'amant de sa femme; et il ne faut jamais faire rencontrer ensemble sur la scène, des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéressant à se dire.

La mort de *Mariamne* qui, à la première représentation, était empoisonnée et expirait sur le théâtre, acheva de révolter les spectateurs; soit que le public ne pardonne rien, lorsqu'une fois il est mécontent; soit qu'en effet il eût raison de condamner cette invention qui était une faute contre l'histoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté.

J'aurais pu ne me pas rendre sur ce dernier article, et j'avoue que c'est contre mon goût que j'ai mis la mort de *Mariamne* en récit, au lieu de la

mettre en action ; mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public. C'eſt pour lui et non pour moi que j'écris ; ce ſont ſes ſentimens et non les miens que je dois ſuivre.

Cette docilité raiſonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéreſſant un ſujet qui avait paru ſi ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué ; et ont enfin trouvé grâce devant des juges prévenus contre la pièce.

PERSONNAGES.

HERODE, roi de Paleſtine.
MARIAMNE, femme d'*Hérode*.
SALOME, ſœur d'*Hérode*.
SOHEME, prince de la race des Aſmonéens.
MAZAEL, IDAMAS, } miniſtres d'*Hérode*.
NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.
AMMON, confident de *Sohême*.
ELISE, confidente de *Mariamne*.
Un garde d'*Hérode*, parlant.
Suite d'*Hérode*.
Suite de *Sohême*.
Une ſuivante de *Mariamne*, perſonnage muet.

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER,

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, et repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était temps que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondit l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ſes états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes rois, toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné,
Et que la reine, aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret; j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, et ſon nom précieux.
La Judée aime encore avec idolâtrie

Le sang de ces héros dont elle tient la vie ;
Sa beauté, sa naissance, et sur-tout ses malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs :
Et leurs vœux indiscrets la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, Madame, et ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses états suivi de la vengeance ;
Son nom seul a par-tout répandu la terreur ;
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il est vrai qu'Hérode va paraître ;
Et ces peuples et moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'est qu'une ombre qui passe et va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, et son bonheur m'opprime ;
Mariamne triomphe et je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh ! que deviendrons-nous,
Quand la reine à ses pieds reverra son époux ?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi séduit nous fut toujours fatale :
Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offensée ;
A notre abaissement elle est intéressée.
Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode et de la reine unit la destinée,
L'amour prodigieux dont ce prince est épris

Se

Se nourrit par la haine et croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, soupirer et se plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs;
Esclave en son palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adorait la fille:
Le fer encor sanglant, et que vous excitiez,
Etait levé sur elle et tombait à ses pieds.

MAZAEL.

Mais songez que dans Rome, éloigné de sa vue,
Sa chaîne de si loin semble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds,
Et ses trompeurs appas sont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à soi-même inhumaine,
Toujours de son époux a recherché la haine:
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les temps sombre, chagrin, jaloux,
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, et je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,

Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible ſouverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain;
Indépendant d'Hérode, et cher à ſa province;
Il ſait penſer en ſage et gouverner en prince:
Je n'aperçois pour vous que des deſtins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur et mon ignominie:
Mariamne en tout temps empoiſonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère!
Lui, dont l'eſprit rigide et la ſageſſe auſtère
Parut tant mépriſer ces folles paſſions
De nos vains courtiſans vaines illuſions!
Au roi ſon allié ferait-il cette offenſe?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang et l'amitié les uniſſent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux!
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême et ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte et m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encor ici ſon aïeul et ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain, qu'aigriſſent ſes malheurs,

Se nourrit d'amertume et vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeste avantage
D'enlever un amant qui sous vos lois s'engage!
L'amour est-il connu de son superbe cœur?

SALOME.

Elle l'inspire au moins, et c'est-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieuse,
Par excès de fierté semble être vertueuse:
A vivre sans reproche elle a mis son orgueil.

SALOME.

Cet orgueil si vanté trouve enfin son écueil.
Que m'importe, après tout, que son ame hardie,
De mon parjure amant flatte la perfidie;
Ou qu'exerçant sur lui son dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens sans même le vouloir?
Qu'elle chérisse ou non le bien qu'elle m'enlève;
Je le perds, il suffit; sa fierté s'en élève;
Ma honte fait sa gloire; elle a dans mes douleurs,
Le plaisir insultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'est trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Soheme vient: allez, mon sort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'est point né pour trahir,
Et le mien n'est pas fait pour souffrir qu'on l'abuse.
Le roi revient enfin: vous n'avez plus d'excuse.
Ne consultez ici que vos seuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos sentimens secrets.

Parlez : je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine et faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, Madame, étendre juſqu'à moi
Le pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine;
En m'accordant ſa ſœur il cherchait ma ruine:
Au rang de ſes vaſſaux il oſait me compter.
J'ai ſoutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguſte:
Je ne crains point Hérode, et l'empereur eſt juſte.
Mais je ne puis ſouffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je ſuis mécontent.
D'ailleurs vous connaiſſez cette cour orageuſe;
Sa famille avec lui fut toujours malheureuſe;
De tout ce qui l'approche il craint des trahiſons:
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut ſuivie.
Mariamne a vécu, dans ce triſte ſéjour,
Entre la barbarie et les tranſports d'amour;
Tantôt ſous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée;
Craignant et ſon époux, et de vils délateurs
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle!

SOHEME.

Ignorez-vous, Princeſſe,
Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus :
J'ai craint long-temps pour elle, et je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur son maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, et votre frère et vous ;
Je pars. Ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre et loin de vous m'entraîne ;
Je renonce à la fois à ce prince, à sa cour,
A tout engagement, et sur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon esprit sincère :
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit ;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il est vrai, Seigneur, a vu des crimes ;
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps se laissent emporter ;
Que la vertu répare, et qu'il faut respecter.
Il en est de plus bas, et de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguisez
Pour qui je fuis trahie, et qui vous séduisez ;
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée.
De votre changement mon ame est peu frappée ;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux ;
Craignez d'en exciter qui vous suivraient peut-être,
Jusqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(*elle sort.*)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

Où tendait ce discours ? que veut-elle ? et pourquoi
Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je soupire ! et que, pour Mariamne,
Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane !
Aux faiblesses d'amour, moi, j'irai me livrer,
Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer.

AMMON.

Salome est outragée, il faut tout craindre d'elle,
La jalousie éclaire, et l'amour se décèle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs :
La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Esséniens, stoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, et nous aux passions.
Je n'ai point, grâce au ciel, à rougir de moi-même,
Le sang unit de près Mariamne et Sohême ;
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la servir, j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur et juste et magnanime,
Il se plaît à venger la vertu qu'on opprime ;
Puissiez-vous écouter, dans cette affreuse cour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour !

SOHEME.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense ?
Qui n'aurait comme moi chéri son innocence ?

Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours ?
Ami, mon cœur eſt pur, et tu connais mon zèle ;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle.
Quand Hérode partit incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort ;
Plein de ſa paſſion forcenée et jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables :
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables :
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſur-tout à ſes yeux dérobant ſon danger.
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes,
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité ;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté :
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, et non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains ;
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains ;
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théâtre ;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours ;
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe :
Je n'ai plus qu'à partir, — Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus : — mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.

Tout hymen à mes yeux est horrible et funeste ;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reste.
La retraite a pour moi des charmes assez grands ;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans :
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune et maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

La mère de la reine, en proie à ses douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, et d'y calmer la crainte
Dont pour sa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné ?

ELISE.

Elle a su l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les soins de Salome elle en est informée.

SOHEME.

Ainsi cette ennemie, au trouble accoutumée,
Par des troubles nouveaux pense encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuse cour, et combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que sur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois son époux et son fils ;
Mariamne lui reste, elle tremble pour elle ;
La crainte est bien permise à l'amour maternelle.
Elise, je vous suis, je marche sur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez soin de ces tristes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage ;
Conservez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère
Dont vous faites inſtruire et la fille et la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître et le calme et l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt-là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique où manque le pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir!
Le roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble et ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des temps où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune et ſe débat en vain,
Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même;
Et je ſens ce pouvoir invincible et ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au roi, cédez à la tempête;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le temps peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens!
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du temps!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'eſſuie!

MAZAEL.

Sohême paît au moins; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, et n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en eſt-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, et de lâches amis?
Il faut que je combatte et ma chute prochaine,
Et cet affront ſecret, et la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrâce inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va ſignaler ma chute et ſon crédit.
Je ne me flatte point: je ſais comme en ſa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace:
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte! ô comble d'infamie!
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie!
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joie:
Rome me rend un frère et vous rend un époux
Couronné, tout-puissant, et digne enfin de vous.
Ses triomphes passés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand, dont l'univers l'honore,
Les droits du sénat même à ses soins confiés,
Sont autant de présens qu'il va mettre à vos pieds.
Possédez désormais son ame et son Empire,
C'est ce qu'à vos vertus mon amitié désire;
Et je vais par mes soins serrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur et le sien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce service:
Je vous connais, Madame, et je vous rends justice.
Je sais par quels complots, je sais par quels détours,
Votre haine impuissante a poursuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être:
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je sais également
Dédaigner votre crime et votre châtiment.
J'ai vu tous vos desseins, et je vous les pardonne,
C'est à vos seuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois, après de si lâches efforts,

Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, et l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.
(*à Salome.*)
Je ne vous retiens point, et vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie:
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache et qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre Maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre et croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-temps de vos tyrans contint la cruauté,
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, et j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême. (*Eliſe ſort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle et votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, et les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, et Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux rois des ſouverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, et ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecrètes:

Ouvrez les yeux, Madame, et voyez où vous êtes.
C'eſt là, que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a réjailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie;
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas;
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi long-temps vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la motié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte;
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race?
Il eſt temps déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, et l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais, près des rois vos aïeux,

Je suis prêt à vous suivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux et juste,
Si la terre avec joie embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère;
Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez: quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre suprême.
Vos volontés pour moi sont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends; parlez, et j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, et dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de solliciter par d'inutiles vœux
Les secours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lorsqu'Hérode

Lorsqu'Hérode attendait le trône ou l'esclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le suffrage;
Malgré ses cruautés, malgré mon désespoir,
Malgré mes intérêts, j'ai suivi mon devoir.
J'ai servi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les restes malheureux du pur sang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu si coupable,
Demander au Sénat un asyle honorable:
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre et les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguste au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ses bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuse,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuse.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ses bontés plus justement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer son appui?
Pour conserver le fils, pour consoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espère:
Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur,
De la simple vertu généreux protecteur:
A vous, à qui je dois ce jour que je respire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des assassins.
Vous ne répondez rien! que faut-il que je pense
De ces sombres regards et de ce long silence?

Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, ... je respecte trop vos ordres absolus.
Mes gardes vous suivront jusque dans l'Italie;
Disposez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi; rompez vos nœuds infortunés:
Il est assez puni, si vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à son injustice;
Et je sens qu'il n'est point de si cruel supplice...
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon secret.
J'ai parlé, c'en est fait: mais malgré ma faiblesse,
Songez que mon respect égale ma tendresse.
Soheme en vous aimant, ne veut que vous servir,
Adorer vos vertus, vous venger et mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, et j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chérissiez ma gloire.
Quand Soheme en ces lieux a veillé sur mes jours,
J'ai cru qu'à sa pitié je devais son secours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, et craindre vos bienfaits.
Ne pensez pas pourtant qu'un discours qui m'offense
Vous ait rien dérobé de ma reconnaissance:
Tout espoir m'est ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublirai votre flamme, et non pas vos vertus.
Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime;
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, et je vous fuis pour vous la conserver.

SOHEME.

Arrêtez, et sachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle est seule écoutée;

A cette gloire, à vous, soigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les fais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reste, s'il le faut, pour vous désabuser,
Pour vous respecter plus, pour ne plus m'exposer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, est le seul qui me touche;
J'y sacrifirai tout. Mes amis, mes soldats,
Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reste de puissance;
D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai servie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il suffit, je vous crois: d'indignes passions
Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expose:
Vous courez à la mort, et j'en serai la cause.
Comment puis-je vous suivre? et comment demeurer?
Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ses alarmes,
Du péril qui vous presse, et non de mon danger.
Avec votre tyran rien n'est à ménager:
Il est roi, je le sais; mais César est son juge.
Tout vous menace ici, Rome est votre refuge;
Mais songez que Sohême, en vous offrant ses vœux,
S'il ose être sensible, en est plus vertueux,
Que le sang de nos rois nous unit l'un et l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter: et dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur et le devoir.

SOHEME.

C'eſt eux que j'en atteſte; ils ſont tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

Le temps eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive:
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent;
Idamas le dévance, et vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle,
Qui, ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, et prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, et, le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, et partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie;
Vous avez dans vos mains la fortune et la vie
De l'objet le plus rare et le plus précieux

Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conservez une auguste famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes sont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'instant un serviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce séjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt si sacré soit respecté des ondes;
Que le ciel attendri par ses douleurs profondes
Fasse lever sur elle un soleil plus serein.
Et vous, vieillard heureux, qui suivez son destin,
Des serviteurs des rois sage et parfait modèle,
Votre sort est trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHEME.

MAIS déjà le roi vient; déjà dans ce séjour
Le son de la trompette annonce son retour.
Quel retour, justes Dieux! Que je crains sa présence!
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits!
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas?
De venger sa vertu?.... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHEME.

Ami, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, et que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être?
Vient-il dans un eſprit de fureur ou de paix?
Craint-on des cruautés? attend-on des bienfaits?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur et l'impoſture!
Salome et Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte et ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables:
Hérode en a pâli: des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche; et ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce conquérant qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.

On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche,
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche,
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée:
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il ſuffit, Idamas.
La reine eſt en danger; Ammon, ſuivez mes pas:
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du roi vous fuirez la préſence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.
(*il ſort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

Eh quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?

En

En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes alarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous versez des larmes!
Vous, ce roi fortuné, si sage en ses desseins!
Vous, la terreur du Parthe, et l'ami des Romains!
Songez, Seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine et la victoire.
Songez que près d'Auguste, appelé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des rois.
Revoyez à vos lois Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise et par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur
En contemplant son prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste et saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours

Ofent troubler la paix et l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Iſraël charmé.....

HERODE.

Eh! croyez-vous encor que je puiſſe être aimé?
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, et l'on peut le gagner.

HERODE.

Non: je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, et ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe et de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HERODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine et d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô Cieux! quels combats! quel ſupplice!

Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice,
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée:
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? Eh! Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père?
Le ſang qui la forma fut un ſang ennemi:
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi:
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pu....

HERODE.

N'importe.

Hircan était ſon père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille;
J'ai fait périr le père, et j'ai proſcrit la fille;
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe:
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes sacrés, fureurs que je déteste!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous!

HERODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur,... si sa foi,... mais c'est trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, et ma gloire, et ma vie;
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur;
C'en est assez; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez.....

HERODE.

Oui, je l'ai résolu.
Oui, mon cœur désormais la voit, la considère
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï;
J'ai des adorateurs, et n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets,

Sa main fesait couler le sang de mes sujets,
Les accablait du poids de mon sceptre terrible;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, et s'oubliant pour eux,
Portait à son époux les pleurs des malheureux.
C'en est fait: je prétends, plus juste et moins sévère,
Par le bonheur public essayer de lui plaire;
L'état va respirer sous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de son époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont essuyer les larmes.
Je veux sur mes sujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, et sur-tout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue:
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, et reviens. Que vois-je? c'est ma sœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez... A quels chagrins ma vie est condamnée.

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous: mais je suis étonnée
Que la reine et Sohême évitant votre aspect,
Montrent si peu de zèle et si peu de respect.

HERODE.

L'un m'offense, il est vrai,—mais l'autre est excusable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,

A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.
Assez et trop long-temps sur ma triste maison
La vengeance et la haine ont versé leur poison.
De la reine et de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel! qu'entends-je? Ah, fatale ennemie!

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puisse désormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les siens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil et juste et nécessaire;
A vos moindres désirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang et la nature;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes services passés;

Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pourront de ſes complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine....

HERODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine!
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur,
Ne me détrompez point; reſpectez mon erreur.
Je veux croire, et je crois, que votre haine altière
Entre la reine et moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci;
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours,
Ils me ſont odieux; qu'elle en tranche le cours;
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah! c'eſt trop l'épargner, vous tromper et me taire.
Je m'expoſe à me perdre et cherche à vous ſervir:
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.

Epoux infortuné! qu'un vil amour surmonte,
Connaissez Mariamne, et voyez votre honte.
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé;
C'est peu de vous haïr; un autre en est aimé.

HERODE.

Un autre en est aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez?
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés,
Ces flambeaux de discorde, et la honte et la rage,
Qui de mon cœur jaloux font l'horrible partage!
Mariamne... mais non, je ne veux rien savoir;
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-temps crue, et les cieux m'en punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en est aimé! montrez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle;
Poursuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez...

HERODE.

Frappe: voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien!

SALOME.

C'est...

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah! Seigneur,
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouse vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne! Sohême! où fuis-je? justes Cieux!

MAZAEL.

Sa mère, ses enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite,
Il a près de ces murs une escorte secrète;
Mariamne l'attend pour sortir du palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah! le charme est rompu; le jour enfin m'éclaire.
Venez; à son courroux connaissez votre frère.
Surprenons l'infidelle, et vous allez juger,
S'il est encor Hérode, et s'il sait se venger.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

QUOI! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue;
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue:
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger:
Sa fureur eſt au comble; et moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le roi; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer;
Mais qui, toujours douteuſe, et toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens?
Il me hait encor plus: et mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte et ſon malheur.

Il voudrait pardonner, dans le fond de son cœur
Il gémit en secret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il se peut, ne punir que moi-même:
Mon funeste triomphe est encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon destin;
Deux fois j'ai vu l'amour succéder à la haine;
Et nous sommes perdus s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Il vient: de quelle horreur il paraît agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sûreté?

MAZAEL.

Me préserve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément et sage irritant la colère,
Ose se faire entendre entre la reine et lui!
Mais, Seigneur, contre vous Sohême est son appui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez sur vous-même:
Redoutez ses complots et la main de Sohême.

HERODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas,
De l'adultère au meurtre il n'est souvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.

Ceux dont il s'assura le coupable secours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'est-là son plus grand crime.
Ma sœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale et trop chère,
Je vous sacrifiais au seul soin de lui plaire:
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis;
Je punissais sur vous sa haine et ses mépris.
Ah! j'atteste à vos yeux ma tendresse outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en serez vengée.
Je veux sur-tout, je veux dans ma juste fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait sur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimai, je détestai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, et toi, ne crois pas m'échapper.
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre et qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que sur toi, sous mes coups, tout son sang réjailliſſe!
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême est absent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, sa garde est dispersée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME.

Mais au peuple, sur-tout, cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces tristes lieux témoins de votre outrage,

Fuyez de tant d'affronts la douloureuse image.

HERODE.

Je vois quel est son crime et quel fut son projet.
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

SALOME.

Laissez mes intérêts; songez à votre offense.

HERODE.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ses emportemens,
Cette audace opposée à tous mes sentimens,
Ses mépris pour ma race, et ses altiers murmures.
Du sang Asmonéen j'essuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée: oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir et la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;
Qu'elle demande grâce et ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à sa vue?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien; sa perte est résolue.
Vainement l'infidelle espère en mon amour;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop su plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir,
Je ne veux que la voir, l'entendre et la punir.
Ma sœur, pour un moment, souffrez que je respire,
Qu'on appelle la reine: et vous, qu'on se retire.

SCENE III.

HERODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode, à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, et cours lui pardonner.
Va voir cette beauté si long-temps adorée.
Non, elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous ferez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, et que mon cœur déteste.
Mais la voici, grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

Reprenez vos esprits, Madame, c'est le roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment?

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez- vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-temps offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon Empire et ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais ſi, loin de ces lieux, j'ai cherché quelque aſile,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnoiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie;

Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur: frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne et même ſon époux.

HERODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne et qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe ou ma haine?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume et d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes?
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chérirait encore, en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné

Que

Que seul dans l'univers vous avez soupçonné :
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs et ménager un maître ;
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, et quel pouvoir suprême
Commande à ma colère et m'arrache à moi-même ?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

... O faiblesse ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait, je me rends : bannissez votre effroi ;
Puisque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse et de défense.
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô ciel ! en est-ce assez, amour ?
C'est moi qui vous implore et qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ferai-je encor coupable ?
Mariamne, cessons de nous persécuter,
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester ?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un et l'autre ?
Finissons à la fois ma douleur et la vôtre.
Commençons sur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juste Ciel que j'implore,

Vous savez de quel sang la sienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr et ton père et mon roi;
J'ai répandu son sang pour régner avec toi.
Ta haine en est le prix, ta haine est légitime;
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? son trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te soupçonner;
Et l'effort des vertus est de me pardonner.
D'un trait si généreux ton cœur seul est capable:
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte et quelle est ma faiblesse;
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher et cruel objet d'amour et de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux désordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare!
Un juste repentir produit-il vos transports?
Et pourrai-je en effet compter sur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as su la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en cessant de m'aimer.
Que ton crime et le mien soient noyés dans mes larmes.
Je te jure....

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez...

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, Soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

AH! mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, et je cours les chercher.

De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteste les cieux....

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déjà sous vos yeux.

HERODE.

Courons.... Mais quoi! laisser la coupable impunie!
Ah! je veux dans son sang laver sa perfidie;
Je veux, j'ordonne,... hélas! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre et vais chercher la mort.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-VOUS, soldats, daignez laisser du moins
Votre reine un moment respirer sans témoins.
(*Les gardes se retirent au coin du théâtre.*)
Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée!
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui semblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie.
O naissance! ô jeunesse! et toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a massacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restait, on ose la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes aïeux que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte et sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang, défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;

Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en ſuis la cauſe, et l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON, Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHEME.

Fuyez, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, diſparaiſſez. Soldats, qu'on les enchaîne.
(*Les gardes et les ſoldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, ſecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis:
Après l'affront cruel, et la tache trop noire
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours et non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;

L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me justifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuse Princesse?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems presse.
Craignez encor Hérode armé du désespoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte et je sais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous servant, toujours je vous offense?
Je vais donc, malgré vous, servir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous respectez.
Je revole au combat, et mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable;
Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.
C'est lui de qui les droits...

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints...

SOHEME.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas; vengez-vous d'un barbare:
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

SOHEME.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait, et ce que je dois faire;
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage! ô constance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous servir,
Et plus je vous promets de vous désobéir.
Votre honneur s'en offense, et le mien me l'ordonne;
Il n'est rien qui m'arrête, il n'est rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps que j'ai perdu sans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le sang qu'on va répandre;
Epargnez mes sujets, épuisez tout sur moi!
Sauvez le roi lui-même!

SCENE IV.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

AH! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, et que devient ma mère?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique et triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie;
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie:
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même;
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appelons à grands cris nos hébreux et nos prêtres;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr:
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir:
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur;
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein

Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême et du roi j'arrêterai les coups;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, et prompte à l'écouter
Je vais ſauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez-vous? dans quel déſordre extrême?

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Ils ſe ſont vus! Ah Dieu!... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne ſouffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la ſuive.

NARBAS.

O juſtice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

QUE je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Hé bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils sont défaits; les Hébreux sont soumis;
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire:
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire!

IDAMAS.

Elle est triste; et tant de sang versé,
Seigneur, doit satisfaire à votre honneur blessé.
Sohême a de la reine attesté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce seul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé; ma fatale tendresse
Etait ma seule tache et ma seule faiblesse.
Laissons mourir l'ingrate; oublions ses attraits;
Que son nom dans ces lieux s'efface pour jamais:
Que dans mon cœur sur-tout sa mémoire périsse!
Enfin tout est-il prêt pour ce juste supplice?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi! si-tôt on a pu m'obéir?
Infortuné Monarque! elle va donc périr?
Tout est prêt, Idamas?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont saisie;
Votre vengeance, hélas! sera trop bien servie.

HERODE.

Elle a voulu sa perte, elle a su m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penser.
Hélas! j'aurais voulu vivre et mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouse criminelle?

SCENE VII et dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NARBAS, où courez-vous? juste Ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes sens sont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, sur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets superflus!

HERODE.

Quoi! c'en est fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HERODE.

Elle n'est plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à sa mémoire,

A sa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce sang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, son cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorsque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouse, à mes yeux détestant son secours,
Volait pour vous défendre au péril de ses jours.

HERODE.

Qu'entends-je? ah malheureux! ah désespoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'est dans ce moment même
Où son cœur se fesait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait pressé l'instant de son supplice.

HERODE.

O monstre, qu'à regret épargna ma justice!
Monstre, quels châtimens sont pour toi réservés!
Que ton sang, que le mien... Ah! Narbas, achevez:
Achevez mon trépas par ce récit funeste.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reste?
Vos gardes de ces lieux ont osé l'arracher.
Elle a suivi leurs pas sans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, et sans montrer de crainte.
La douce majesté sur son front était peinte.
La modeste innocence, et l'aimable pudeur,
Régnaient dans ses beaux yeux, ainsi que dans son cœur;
Son malheur ajoutait à l'éclat de ses charmes.
Nos prêtres, nos hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos soldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce désordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même:

On disait hautement, qu'un arrêt si cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible,
Consolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit ses pas.
C'est là qu'en soulevant ses mains appesanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
„ Cruel, a-t-elle dit, et malheureux époux!
„ Mariamne en mourant ne pleure que sur vous.
„ Puissiez-vous par ma mort finir vos injustices!
„ Vivez, régnez heureux sous de meilleurs auspices;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples et mes fils;
„ Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix. „
En achevant ces mots, votre épouse innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modestes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber....

HERODE.

Tu meurs, et je respire encore!
Mânes sacrés, chère ombre, épouse que j'adore;
Reste pâle et sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De ses sens il a perdu l'usage;

Il succombe à ses maux.

HERODE.

Quel funeste nuage
S'est répandu soudain sur mes esprits troublés?
D'un sombre et noir chagrin mes sens sont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma sœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez! vous n'osez vous approcher de moi!
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton roi!
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi suis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne et qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur?

HERODE.

Oui: je sens que sa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ses yeux que j'aime et que je crains,
Mon cœur est moins troublé, mes jours sont plus sereins.
Déjà même à son nom mes douleurs s'affaiblissent;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas?
Avez-vous pu, Seigneur, oublier son trépas?

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NARBAS.

La douleur le transporte;

Il ne se connaît plus.

HERODE.

Quoi! Mariamne est morte?
Ah! funeste raison, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triste, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre:
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours.
Quoi! Mariamne est morte, et j'en suis l'homicide!
Punissez, déchirez un monstre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écrasez-moi, Cieux qui la possédez.

Fin du cinquième et dernier acte.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois,
le 11 décembre 1730.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0261

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de l'auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, et c'eſt elle qui a été traduite en plus de langues, et que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.

DISCOURS
SUR
LA TRAGEDIE.

A
MYLORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Mylord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très-éclairés, et d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage; mais vous ſavez que la tragédie de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne et vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette pièce, à peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, et nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet qui, de tous, eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre. (*a*) Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente Brutus, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermones utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français auſſi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force et cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de

(*a*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé *Lée*; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

l'ame passent toujours dans le langage ; et qui pense fortement, parle de même.

Je vous avoue, Mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé, lorsque je voulus composer une tragédie française. Je m'étais presque accoutumé à penser en anglais : je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant ; c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée : il me fallut du temps et de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la sévérité de notre poésie, et l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés ; d'alonger et sur-tout d'accourcir presque tous vos mots ; de faire enjamber les vers les uns sur les autres ; et de créer dans le besoin des termes nouveaux qui sont toujours adoptés chez vous, lorsqu'ils sont sonores, intelligibles et nécessaires. Un poëte anglais, disais-je, est un homme libre qui asservit sa langue à son génie ; le Français est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut ; l'un court dans une carrière vaste, et l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant et étroit.

Malgré toutes ces réflexions et toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est essentielle à la poésie française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions: nos vers ne souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très-rare: nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves: nos césures et un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification; la rime est donc nécessaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres; et je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir: qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public: je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul-Véronèse*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il il pas tort de s'égaler à ces peintres? On est accoutumé dans les fêtes, à des danses et à des chants; serait-ce assez de marcher et de parler, sous prétexte qu'on marcherait et

qu'on parlerait bien, et que cela serait plus aisé et plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, et de plus, toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, et à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence : nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, et cependant qu'il paraisse toujours libre : et nous ne reconnaissons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier-Desmarais*, de l'académie française et de celle de la *Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit Anacréon en italien avec succès ; et ses vers français sont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux esprits ont fait de très-beaux vers latins, et n'ont pu être supportables en leur langue !

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre, et quels reproches me fait souvent le savant évêque de Rochester sur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous imposons de gaieté de cœur. Mais soyez persuadé,

Mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, et plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose; et qui dit *Vers*, en français, dit nécessairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, et qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, Mylord, hasarder sur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie et en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, et je l'avoue, que le théâtre anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie : mais en récompense, dans ces pièces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action et du style, cette élégance, et toutes ces finesses de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand *Corneille :* mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies estimées qui sont plutôt des conversations, qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : *Un*

Critico del noſtro Paſtor-fido diſſe, che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali; credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie Franceſe, che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami. J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas d'*uſage*.

L'endroit où l'on joue la comédie, et les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, et rendent toute action preſque impraticable. (*b*) Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſur-tout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu et la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes

(*b*) Enfin ces plaintes réitérées de M. *de Voltaire* ont opéré a réforme du Théâtre en France, et ces abus ne ſubſiſtent plus.

que

que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la scène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* son père, qui s'écrie: "Heureux jeune homme, tu es mort pour „ ton pays! O mes amis, laissez-moi compter ces „ glorieuses blessures! Qui ne voudrait mourir „ ainsi pour la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une „ vie à lui sacrifier?.... Mes amis, ne pleurez „ point ma perte, ne regrettez point mon fils; „ pleurez Rome; la maîtresse du monde n'est plus: „ ô liberté! ô ma patrie! ô vertu! etc. „ Voilà ce que feu M. *Addisson* ne craignit point de faire représenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais si nous hasardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui se récrie? et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit son sujet de la pièce anglaise de M. *Otway*, intitulée Venise sauvée. Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du Marquis de *Bedmar*, écrite par l'Abbé de *St Réal*; et permettez-moi de dire en passant, que ce morceau d'histoire, égal peut-être à *Salluste*, est fort au-dessus de la pièce d'*Otway* et de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiser sous des noms romains une aventure connue que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambassadeur espagnol s'appelât *Bedmar*, et que des conjurés eussent le

nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot*; cela seul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, et jette de temps en temps des regards inquiets et soupçonneux sur *Jaffier* dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de St Réal : *Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, et notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, etc.*

Qu'a fait l'auteur français? Il a craint de hasarder tant de personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas, par ce seul exposé, combien cette scène anglaise est au-dessus de la française, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse!

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-César, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation! Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie : il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, et qui n'eut de maître que son génie. Mais au

milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple Romain, et lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins: Oui, je l'aimais, Romains; et si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, et mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort ? César était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude ? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé: Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain ? Qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne, non, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de César, en retirera le même avantage que moi: et que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot

à vous dire: J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Aprés cette scène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui *Brutus* avait inspiré sa rigueur et sa barbarie. *Antoine*, par un discours artificieux, ramène insensiblement ces esprits superbes; et quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *César*; et se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte et à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fît paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans et de plébéïens Romains; que le corps sanglant de *César* y fût exposé aux yeux du peuple, et qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues: c'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations, et à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* brisé par sa chûte, vient compter ses blessures et pousser des cris douloureux. *Philoctete* tombe dans ses accès de souffrance; un sang noir coule de sa plaie. *Oedipe* couvert du sang qui dégoutte encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de *Clytemnestre* que son propre fils égorge; et *Electre* crie sur le théâtre: *Frappez, ne l'épargnez*

pas, elle n'a pas épargné notre père. Prométhée eſt attaché ſur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eſtomac et dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien que les tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, et le dégoûtant et l'incroyable pour le tragique et le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du temps *d'Eſchyle*, comme à Londres du temps de *Shakeſpeare*; mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, et même des vôtres, on trouve un vrai pathétique et de ſingulières beautés; et ſi quelques Français qui ne connaiſſent les tragédies et les mœurs étrangères que par des traductions, et ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction; ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs et vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, et ſi les Anglais ſur-tout ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, et quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpeare*, et dans ſes ſucceſſeurs qui, n'ayant

pas son génie, n'ont imité que ses défauts ; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes et horribles aux Français, et qui, bien ménagées, représentées avec art, et sur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne nous doutons pas.

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
> Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Du moins que l'on me dise pourquoi il est permis à nos héros et à nos héroïnes de théâtre de se tuer, et qu'il leur est défendu de tuer personne ? La scène est-elle moins ensanglantée par la mort *d'Atalide* qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de *César* ? Et si le spectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de son père, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain ; si ce morceau a été applaudi en Angleterre et en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance française ; si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées ; pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces lois, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, etc. sont des lois qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités. Il y aurait

de la faibleſſe et de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace de temps et du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inſéré dans une pièce trop d'événemens, la raiſon de cette faute: s'il eſt de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa pièce d'un ſeul fait; et s'il prend deux jours et deux veilles pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures et dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui haſarderait un ſpectacle horrible ſur le théâtre. Il ne choquerait point la vraiſemblance; et cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action qui, ſans un ſtyle ſublime, ne ſerait qu'atroce et dégoûtante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille*, dans ſa Rodogune. Il fait paraître une mère qui, en préſence de la Cour et d'un ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils et ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main. Elle leur préſente la coupe empoiſonnée, et ſur leur refus et leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, et meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, et il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, et une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpeare*, par exemple, a été le ſeul

parmi eux qui ait ſu évoquer et faire parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée; à peu près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids et ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule pièce où M. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice et des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle ne ſerait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ſerait qu'un décorateur, et non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de Montezume, à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique et barbare; *Montezume* paraiſſait avec un habit ſingulier; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit Grands de ſa Cour, proſternés le viſage contre terre: *Montezume* commençait la pièce en leur diſant:

Levez-vous,

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, et de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans Oedipe un chœur de Thébains qui diſait :

O Mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O Mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours!

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, et il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, et d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement et la douleur de ces Pères de Rome, qui ſans doute devaient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire, que de mettre ſur le théâtre des aſſaſſinats, des roues, des potences,

des sorciers et des revenans. Aussi, la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. *Addisson*, votre successeur dans le Ministère; cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes et vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, et qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent et ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentimens recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de *Virgile;* il est tout naturel, et c'est l'effort de l'esprit humain. M. *Racine* n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi-bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux*.

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, et la figure et la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna et Britannicus? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on fait une partie de Britan-

nicus et de Cinna par cœur. En vain le Regulus de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes; cet ouvrage et tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS-BRUTUS; pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du Sénat romain et la politique d'un ambassadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse; et les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes et nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours, est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines. L'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie et des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuse passion de *Phèdre:* de même, l'amour vous amuse dans un roman; et il vous transporte dans la Didon de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel, que dans l'Enéïde; il n'est à reprendre que quand il est amené mal à propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion

ſur le théâtre d'Athènes; premièrement parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles; ſecondement parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres; et qu'ainſi, le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſième raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes. Les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués; il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres et à Paris; et il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos* et les *Le Couvreurs*, que d'ambition et de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, et que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-ſuivie, mais faiblement écrite, et ainſi peu eſtimée, on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* (*c*) du dernier ſiècle.

Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,

(*c*) Le comédien *Baron*.

J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle:
Dans ces momens si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, et elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *un'button'd*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, et non qu'il soit amené par force, pour remplir le vide de vos tragédies et des nôtres qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, et combattue par des remords. Il faut ou que l'amour conduise aux malheurs et aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible: sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, Mylord, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent sur-tout ne point juger du génie et du goût de notre nation par ce discours, et par cette tragédie que je vous envoie Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; et si les sentimens que je soumets ici à votre censure, sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

PERSONNAGES.

JUNIUS-BRUTUS, } consuls.
VALERIUS-PUBLICOLA, }
TITUS, fils de *Brutus.*
TULLIE, fille de *Tarquin.*
ALGINE, confidente de *Tullie.*
ARONS, ambassadeur de *Porsenna.*
MESSALA, ami de *Titus.*
PROCULUS, tribun militaire.
ALBIN, confident d'*Arons.*
Sénateurs.
Licteurs.

La scène est à Rome.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, LES SENATEURS.

Le théâtre représente une partie de la maison des Consuls, sur le mont Tarpéien; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus *et* Valerius-Publicola, *Consuls, président à cette assemblée: les Sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des Licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les Sénateurs.*

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le Sénat et craint un peuple libre.
Aujourd'hui, devant vous abaissant sa hauteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience:
Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALERIUS-PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre:
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis, que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Etrurie;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains;
Mais ce n'est point assez: Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat,
Exilé par nos lois, qu'il sorte de l'Etat;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable;
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome! n'écoute point leur séduisant langage,
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage:
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois; ce sont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère:
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république;
Attendant que du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.

Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous ſommes:
Et l'eſclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ſes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous raſſemble;
Qu'il paraiſſe au Sénat, qu'il écoute, et qu'il tremble.

(*Les Sénateurs ſe lévent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS-PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis;
Rome et vous l'ordonnez: à regret j'y ſouſcris.
Licteurs, qu'on l'introduiſe; et puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

(*à Brutus.*)

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts:
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté ſoutenez la querelle;
Brutus en eſt le père, et doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux Licteurs et d'*Albin *ſon Confident; il paſſe devant les Conſuls et le Sénat qu'il ſalue; et il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS et vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages ennemis,

De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut, jusques aujourd'hui, qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus.
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit et sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour;
Qui menace et qui craint, règne et sert en un jour;
Dont l'audace....

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expose;
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'est en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chûte plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah! ne refusez plus une paix nécessaire:
Si du peuple Romain le Sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs si redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.

Voici ce Capitole, et ces mêmes autels,
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos sermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non point d'esclavage;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux;
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple et de lui tel était le lien;
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien:
Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidelle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir;
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme est sans erreur? et quel roi sans faiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ses sujets; vous, faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,

N'allez pas mériter un préſent plus ſévère;
Trahir toutes les lois en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus temps: chaque Etat a ſes lois,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres:
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus;
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême.
Numa qui fit nos lois, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(*il ſe lève.*)

Pardonnez-nous, grands Dieux! ſi le peuple Romain
A tardé ſi long-temps à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;

Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes ;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.
(*Les conſuls deſcendent vers l'autel, et le Sénat ſe lève.*
O Mars! dieu des héros, de Rome et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens:
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle;
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père et tous les ſouverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers Arons.*

Vous connaiſſez bien mal, et Rome et ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,

Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté;
Au-dessus des trésors que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de dompter les rois qui les possèdent.
Prenez cet or, Arons, il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le Sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs,
Qui des enfans des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe et la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur,
A son sexe, à son âge et sur-tout au malheur.
Dès ce jour, en son camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie.
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux,
Que la haine de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tèmps doit vous suffire.
Ma maison cependant est votre sureté,
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse:
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.
(*aux Sénateurs.*)
Et nous du Capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, et ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux! protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, et les armes du fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

(Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage;
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix;
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde.
Affranchissons la terre, et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il?....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre;
A toute heure il y vient: Titus est son appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter sur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire,
Pour changer ses destins plus que ceux de l'empire;
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du pays excitait sa valeur;
Maître de son secret, et maître de lui-même,
Impénétrable et calme en sa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorsque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ses lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Genereux Messala, l'appui de votre maître,
Hé bien, l'or de Tarquin, les présens de mon roi,
Des Sénateurs romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers Patriciens sont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux?
Sont-ils sans passions, sans intérêt, sans vice?

MESSALA.

Ils osent s'en vanter; mais leur feinte justice,
Leur âpre austérité que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que la soif de règner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.

Sous

Sous les noms séduisans de Patrons et de Pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; et sous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en est-il d'assez sage,
Pour détester tout bas cet indigne esclavage?

MESSALA.

Peu sentent leur état: leurs esprits égarés,
De ce grand changement sont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les rois, pense être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'espère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils sont prêts à tout faire:
Tout leur sang est à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats.
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître,
Il les oublira tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,

Rejeté par dédain dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage,
Un chef aſſez puiſſant pour obliger le roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus;
Cependant...

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices?
Lui ſeul a ſauvé Rome, et toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur,
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure:
Son cœur altier et prompt eſt plein de cette injure:
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impérieuſe;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer,
Il y marche en aveugle; on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire:
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un conſul, un père, et la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, et ſur-tout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,

Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait!

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur;
Il en rougit lui-même : et cette ame inflexible
N'ose avouer quelle aime, et craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens et du cœur d'un seul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!
(*à Albin.*)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.
(*à Messala.*)
Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science:
Je lirai dans son ame, et peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente, ou est supposé représenter un appartement du palais des Consuls.*)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'est trop offenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offense et me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer si long-temps
Une douleur plus tendre, et des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de si chers sentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport: je hais avec furie:
Je suis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, et connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, et non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce Sénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire.
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire,
Mon cœur, énorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats;
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte:
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte!

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, et ce grand repentir?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour et ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce conſeil de rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, et me refuſe un rang
Brigué par ma valeur, et payé par mon ſang.
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'oſais y prétendre, et ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait: mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je ſortais d'eſclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?

Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des lois?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Hé bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?
Non; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, et non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, et de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, et bravé du Sénat?
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères:
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un Empire plus doux;
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous. . .
Pardonnez; vous savez quel est son héritage?
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, Seigneur: mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon sang. . . .

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison;
Mais le cœur d'un soldat sait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur;
Cet honneur qu'il vous rend. . .

TITUS.

Ah! quel funeste honneur!
Que me veut-il? C'est lui qui m'enlève Tullie;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APRES avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté le généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, et soutient son pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.

Ah! que vous étiez digne, et d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, et d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, et le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui qui, s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grâce à vos ſoins, Seigneur, et mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert et n'a rien qu'il déguiſe,
Outragé du Sénat j'ai droit de le haïr;
Je le hais: mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis;
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis et ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé, peut-être;
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce ſénat rigoureux,

Tout

Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le ſceptre d'un maître,
Je ſuis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chère;
Quoique né ſous un roi j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République?
Vos lois ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur,
Le Sénat vous opprime, et le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien, que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, et le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères lois ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,

Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait. . .

TITUS.

J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et son premier esclave être tyran sous lui;
Grâce au ciel! je n'ai point cette indigne faiblesse:
Je veux de la grandeur, et la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéir,
Je combattrai vos rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance,
Mais songez que lui-même éleva votre enfance;
Il s'en souvient toujours: hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils et son malheur;
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon Empire et ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille! Dieux! Tullie? O vœux infortunés!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez:
Elle va, loin de vous et loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son Etat;
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce Capitole en cendre, et ces tours écrasées,
Du Sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi, j'aurais pu!... mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux!
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole:
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, et pleins des mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;

Oui, tel eſt mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant!

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis;
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRETEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, et je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.

Il devait dès demain retourner vers son maître;
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître,
Messala, je prétends ne rien craindre de lui!
Allez lui commander de partir aujourd'hui:
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout: mon fils avec vous est lié;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié.
Comme sans artifice il est sans défiance,
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer
Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage;
Le rendre ambitieux et corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, Seigneur.
Il sait vous imiter, servir Rome et lui plaire;
Il aime aveuglément sa patrie et son père.

BRUTUS.

Il le doit: mais sur-tout il doit aimer les lois:
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non: le consulat n'est point fait pour son âge!
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu serait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple:
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter c'est le perdre, et c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le suivre aux combats,
J'imitais la valeur et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA *seul.*

Il n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, et les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juſte eſpérance;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence;
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés?
Tarquin eſt-il content? Crois-tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux;
Ou demain ſous ſes lois Rome ſera rangée:
Rome en cendre, peut-être, et dans ſon ſang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi, ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux et ſoumis;
Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(*à Albin.*)
Allez, j'attends ici la princeſſe en ſecret.

(*à Messala.*)

Messala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

HE bien ! qu'avez-vous fait ?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit : l'inflexible Titus
Aime trop sa patrie, et tient trop de Brutus.
Il se plaint du Sénat, il brûle pour Tullie ;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge et de ses passions,
Semblaient ouvrir son ame à mes séductions ;
Cependant, qui l'eût cru ? la liberté l'emporte :
Son amour est au comble, et Rome est la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi, Rome imprime en son cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé sévère ;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère ;
De son entretien même il m'a soudain privé,
Et je hasardais trop si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tiberinus ?

Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue!

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De ſon frère et de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces ſolennités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans ſon ame aigrie,
Echauffent le poiſon de ſa ſecrète envie.
Et cependant, Titus, ſans haine et ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire.
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſu peindre à ſes yeux,
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang ſuprême;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, et ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Et Tullie, et le trône offerts à ſon courage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler. il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des ſénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours et tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon roi;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

(*Tullie entre. Meſſala ſe retire.*)

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, et changez ſon deſtin
(*elle lit.*)
„ Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre:
„ Le vainqueur de ſon roi peut en être l'appui:
„ Titus eſt un héros; c'eſt à lui de défendre
„ Un ſceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie;
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie;
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux. „
Ai-je bien lu?... Titus?.. Seigneur.. eſt-il poſſible?
Tarquin, dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait?... mais d'où ſait-il?... et comment?... Ah!
Seigneur!
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne ſais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire et vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets, qu'en mon ſein vous craignez de répandre;
Je ne veux point lever un œil préſomptueux

Vers le voile sacré que vous jetez sur eux.
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet Empire,
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, et serais à Titus!
Seigneur, il se pourrait....

ARONS.

N'en doutez point, Princesse,
Pour le sang de ses rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité,
De son cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri son courage;
Il penche vers son prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouir, peut voir un diadême
Présenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome et son Dieu tutélaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cause d'un père, et le sort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé, tout change: et ta justice,
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.

(*à Algine.*)

Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore,
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas! et qu'il l'ignore?
Mais... n'écoutai-je point un eſpoir trop flatteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le preſſe
Ce que j'aurais voulu devoir à ſa tendreſſe?

ALGINE.

Je ſais que le Sénat alluma ſon courroux,
Qu'il eſt ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi; n'en doute point: il m'aime:
Va, dis-je.....

(*Algine ſort.*)

Cependant, ce changement extrême...
Ce billet!... De quels ſoins mon cœur eſt combattu!
Eclatez mon amour, ainſi que ma vertu!
La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir ſa couronne!
De Titus et de lui je ferais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis: Rome, je te pardonne:
Rome, tu vas ſervir ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble, et reconnais ton roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet.... Titus.... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime et de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeſte:
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, et mon père.
(*tandis qu'il lit.*)
Je puis donc me flatter.... mais quel regard ſévère!
D'où vient ce morne accueil, et ce front conſterné?
Dieux!....

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné;
Le sort dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur et soudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; et je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus: un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'oses-tu parler de malheur et de crime?
Ah! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits;
Ce sont-là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du Sénat, et la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Hé bien? crains-tu de me l'apprendre?

Parle

Parle, ose mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel sera ton destin ? . . .

TITUS.

D'être digne de vous ;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle ;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais. . . . .

TITUS.

Ah ! pardonnez, princesse ;
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse ;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre ;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encore à toi.

TITUS.

Hé bien, si vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, et soyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ? . . .

TITUS.

Mon désespoir m'égare ;
Non, toute trahison est indigne et barbare.

Je sais ce qu'est un père, et ses droits absolus;
Je sais . . . que je vous aime . . . et ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS.

Nous sommes ennemis . . . La nature, la loi,
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut sortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir;

Je vous privai d'un père, et dus vous en servir.
Allez, et que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obeissez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice;
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, et songez à Tarquin:
Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des rois et le bonheur du monde.
(*à Arons.*)
Le Sénat vous la rend, Seigneur, et c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée!
(*il va vers Arons.*)
Je ne souffrirai point, non ... permettez, Seigneur.

(*Brutus et Tullie sortent avec leur suite;*)
(*Arons et Messala restent.*)

Dieux! ne mourrai-je point de honte et de douleur?
(*à Arons.*)
Pourrais-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le temps me presse;
Il me faut suivre ici Brutus et la Princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de ses destins, et peut-être du vôtre.
(*il sort.*)

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints et qui nous désunis!
Sort! ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait; Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos désirs s'oppose?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impose!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerais mon père à ses tyrans cruels!
Et quel père! Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai; qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître;
Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,

La vengeance, l'Empire, et l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce consul, ce héros que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains;
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des Etats, et qu'ailleurs on désire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire;
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Hé bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi:

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome et son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel! ... perfide! ... écoutez: mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère:
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami, que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère et d'une amante;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat,
Pour prix de vos vertus, l'honneur du consulat;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la princesse.

TITUS.

Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de ſa honte alarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole ?
A vous, ingrats! . . . allons . . .
(*à Meſſala.*)
Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais . . . du ciel qui tonne ſur ma tête,
J'entends la voix qui crie : arrête, ingrat, arrête :
Tu trahis ton pays . . . Non, Rome ! non Brutus!
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe ;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource ;
Votre victime eſt pure ; et s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui ;
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime ;
Dieux ! ſauvez les romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y suis résolu, partez, c'est trop attendre,
Honteux, désespéré, je ne veux rien entendre;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte ... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en secret un destin plus heureux!
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites;
Il n'y faut plus penser.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte et mon abaissement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses:
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.

Mes

Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ſes pleurs, et ſes charmes;
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin;
Que rien ne me ſurmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire:
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NON, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir:
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſais; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie et mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai ſes pas;

Je prétends que dans Rome elle reste en otage :
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Hé bien, c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse ;
Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus. . . . .
Hélas ! que je m'emporte en desseins superflus.

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proie,
Il faut pour vous servir. . . .

TITUS.

Il faut que je la voie ;
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ! sentence cruelle !
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.

J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je sais ce que je dois, et non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Hé bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a sauvés mon courage,
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin. . .

TULLIE.

M'en préservent les Dieux!
La nature te parle et sa voix m'est trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Rassure-toi; Brutus est désormais le mien,
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage:
Je serai dans tes mains, sa fille, son otage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais sous un autre nom n'est-il pas roi lui-même?
Son règne est d'une année, et bientôt. . . mais hélas!
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars. . . et je t'adore.

Tu pleures, tu frémis, il en est temps encore;
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien est confus,
Et tes trompeurs sermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ses projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Ou tu m'oses trahir, et m'outrager comme eux;
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous satisfaire.
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma passion,

Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion ;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte et vain plaiſir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler ;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous et déteſte ſes feux ;
Qui va s'unir à vous, ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre et les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur ;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe ;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe ;
Sois ſûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi ;
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître ;
Que je fais Souverain ; et qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'Ambaſſadeur m'attend ; conſulte, délibère :
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais. . . .

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me ſuivant plus loin, tu haſardes ta tête ;
On peut te ſoupçonner : demeure, adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

Tu l'emportes, cruelle, et Rome est asservie,
Reviens régner sur elle, ainsi que sur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala: ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maîtresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour!
Viens, suis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, et livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers sermens.
Le sort en est jeté.

(*le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je? c'est mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIENS, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une ſeconde fois, va ſauver ton pays;
Pour notre liberté, va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel! ...

BRUTUS.

Mon fils! ...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat et le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah! mon fils, eſt-il temps d'écouter vos caprices?

Vous avez sauvé Rome, et n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre,
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre ?
Va, cesse de briguer une injuste faveur ;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur.
Va, ce n'est qu'aux tyrans, que tu dois ta colère :
De l'Etat et de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome, et n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, sois plus ; sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te suis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encore, et sans roi.

TITUS.

Ah ! Messala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on se retire.

BRUTUS *à son fils.*

Cours, vole...

(*Titus et Messala sortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je?.

VALERIUS.

On conspire,
Je n'en saurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partisans des rois et de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à désunir le peuple et le Sénat.
Messala les protège; et dans ce trouble extrême,
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi dont nous sommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires.
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les Pères de Rome et de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le Sénat nous suive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, Seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend:
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
(*à Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende sur-tout la porte Quirinale;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SÉNATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'eſclave VINDEX.

BRUTUS.

OUI, Rome n'était plus; oui, ſous la tyrannie
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe couvraient; c'en était fait: Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans
Qui conſpiraient contr'elle, et ſervaient les tyrans;
Meſſala conduiſait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le ciel a veillé ſur Rome et ſur vos jours.
Cet Eſclave a d'Arons écouté les diſcours.

(*en montrant l'Eſclave.*)

Il a prévu le crime, et ſon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inſtant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidelle arrachât ſes compl ices;
Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être;
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,

C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir :
Et qui fait conſpirer, fait ſe taire et mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, et le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos Gardes l'ont ſuivi ;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides.
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice ;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.
(*à l'Eſclave.*)
Et toi dont la naiſſance et l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, et dut faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conſervée ;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils et l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entends? quelle rumeur ſoudaine?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, et je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ? . . .

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres ?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter ;
Est-ce mon maître, ou moi que l'on veut insulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable. . .

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable ;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi ! . . .

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer, savent servir leurs rois ;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfesans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître ;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet Etat,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le Sénat.
Ce peuple auguste et saint sait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore.

Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, Licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

HE bien, Valerius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous . . .

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.
(*il lui donne des tablettes.*)
Voyez, Seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez . . . le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'eſt oſé défendre ;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre ;
Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux ;
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière et pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entends-je ?

VALERIUS.

Reprenez cette liſte terrible
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc . . . je frémis, je tremble : Ciel ! Titus !
(*il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur et d'alarmes :
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères conſcrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, et juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

Grands Dieux ! à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis !
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays !
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice
De notre liberté l'éternel édifice :

Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus, en sa lâche furie
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie;
Le coup en est affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros! l'amour de son pays!
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, et celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

Du Sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reste est condamné;
Au moment où je parle, ils ont vecu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le Sénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie!

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne.
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS,

Hé bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même,
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des supplices?
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire :
Mon esprit étonné vous plaint, et vous admire ;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame et de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y pense encore, et moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour son père et pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir ;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste ;
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le Sénat indulgent vous remet ses destins ;
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains.
Vous saurez à l'Etat conserver ce grand homme ;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis Consul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils. . . . .

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus!
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*il s'aſſied.*)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie ?
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu?
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu.
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même et je me cherche encore;
Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :

Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton sang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur. . . .

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
(*il se jette à genoux.*)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot seul me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que malgré son crime
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus..... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse :
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse :
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner ;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi ;
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

(*On l'emmène.*)

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler. . . .

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.

Allons : que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCENE IX et dernière.

BRUTUS, PROCULUS, UN SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEIGNEUR....

BRUTUS.

Mon fils n'est plus ?

LE SENATEUR.

C'en est fait... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre : il suffit... Rendons grâces aux Dieux.

Fin du cinquième et dernier acte.

ERIPHYLE,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois,
le 7 mars 1732.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée avec succès en 1732, quoique l'ombre d'*Amphiaraüs* et les cris d'*Eriphyle* immolée par son fils, ne pussent produire d'effet sur un théâtre alors rempli de spectateurs. Malgré ce succès, M. *de Voltaire*, plus difficile que ces critiques, vit tous les défauts d'Eriphyle; il retira la pièce, ne voulut point la donner au public, et fit Sémiramis.

Nous donnons Eriphyle d'après un manuscrit trouvé dans les papiers de M. *de Voltaire*.

On a indiqué par des astérisques * les vers d'Eriphyle, que M. *de Voltaire* a placés dans d'autres tragédies.

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé avant la représentation d'Eriphyle.

JUGES plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent naître et fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux et des écrits
Qui de votre suffrage attendent tout leur prix.
De vos décisions le flambeau salutaire
Est le guide assuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre son juge un auteur mutiné
Vous accuse ou se plaint quand il est condamné;
Un peu tumultueux, mais juste et respectable,
Ce tribunal est libre et toujours équitable.

Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver, par d'heureux traits, grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire:
Applaudis sans mérite, ils sont restés sans gloire;
Et vous vous empressez seulement à cueillir
Ces fleurs que vous sentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la séduisante adresse,
D'un vers dur et sans grâce adoucit la rudesse;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus:
C'est *Baron* qu'on aimait, ce n'est pas *Régulus*.
Sous le nom de *Couvreur*, *Constance* a pu paraître;
Le public est séduit, mais alors il doit l'être:
Et se livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez, dans un nouvel ouvrage,
De l'or faux et du vrai le trompeur assemblage:
On vous voit tour à tour applaudir, réprouver,
Et pardonner sa chute à qui peut s'élever.

Des sons fiers et hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'est-là qu'il veut qu'on change et d'esprit et de ton :
Il se plaît au naïf, il s'égaie au bouffon ;
Mais il aime sur-tout qu'une main libre et sûre
Trace des mœurs du temps la riante peinture.
Ainsi dans ce sentier, avant lui peu battu,
Molière en se jouant conduit à la vertu.

Folâtrant quelquefois sous un habit grotesque,
Une muse descend au faux goût du burlesque :
On peut à ce caprice en passant s'abaisser ;
Moins pour être applaudi, que pour se délasser.
Heureux ces purs écrits que la sagesse anime,
Qui font rire l'esprit, qu'on aime et qu'on estime!
Tel est du Glorieux le chaste et sage auteur :
Dans ses vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche ;
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche,
Insipide entretien des plus grossiers esprits,
Qui font naître à la fois le rire et le mépris.
Ah! qu'à jamais la scène, ou sublime, ou plaisante,
Soit des vertus du monde une école charmante!

Français, c'est dans ces lieux qu'on vous peint tour à tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaisse ;
Que d'Eschyle au tombeau l'audace ici renaisse ;
Si l'on a trop osé, si dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,
Ne découragez point un effort téméraire.
Eh! peut-on trop oser, quand on cherche à vous plaire ?
Daignez vous transporter dans ces temps, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivans avec les dieux ;
Et que votre raison se ramène à des fables

Que Sophocle et la Grèce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poiſon ſi flatteur
Que la main de l'amour apprête avec douceur.

Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie,
Farda ſes nobles traits du pinceau de Thalie.
On vit des courtiſans, des héros déguiſés
Pouſſer de froids ſoupirs en madrigaux uſés.
Non, ce n'eſt point ainſi qu'il eſt permis qu'on aime;
L'amour n'eſt excuſé, que quand il eſt extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens?
N'eſt-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'amour, il eſt des traits de flamme;
Il eſt des ſentimens, des vertus, des malheurs
Qui d'un cœur élevé ſavent tirer des pleurs.
Aux ſublimes accens des chantres de la Grèce
On s'attendrit en homme, on pleure ſans faibleſſe;
Mais pour ſuivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce ſpectacle utile, illuſtres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre en ſa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique.
D'un œil critique et juſte il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne ſe rien pardonner;
Et ſoi-même avec fruit ſe jugeant par avance,
Par ſes ſévérités gagner votre indulgence.

PERSONNAGES.

ERIPHYLE, Reine d'Argos.

ALCMEON, fils inconnu d'*Amphiaraüs* et d'*Eriphyle*.

HERMOGIDE, Prince du Sang d'Argos.

LE GRAND-PRETRE de Jupiter.

POLEMON, Officier de la maison de la Reine.

THEANDRE, cru père d'*Alcméon*.

ZELONIDE, Confidente d'*Eriphyle*.

EUPHORBE, Confident d'*Hermogide*.

L'Ombre d'*Amphiaraüs*.

Suite de la Reine.

Suite du Grand-Prêtre.

Soldats de la suite d'*Alcméon*.

Soldats de la suite d'*Hermogide*.

Chœur d'Argiens.

La Scène est à Argos.

ERIPHYLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, Suite du Grand-Prêtre.

LE GRAND-PRETRE.

Allez, Ministres saints, annoncez à la terre
La justice du ciel et la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs soient parés.
Quelle paix! Dieux vengeurs! ... Théandre, demeurez.
Le sort va s'accomplir: la sagesse éternelle
A béni de vos soins la piété fidelle.
Alcméon désormais est le soutien d'Argos;
La victoire a suivi le char de ce héros;
Et lorsque devant lui deux rois vaincus fléchissent,
De sa gloire sur vous les rayons rejaillissent:
Alcméon dans Argos passe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en secret de son destin sévère;
J'ose accuser des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître esclave avec l'ame d'un roi;
Qui se plut à produire au sein de la bassesse
Le plus grand des héros dont s'honora la Grèce.

LE GRAND-PRETRE.

Aux yeux des immortels et devant leur ſplendeur,
Il n'eſt point de baſſeſſe, il n'eſt point de grandeur.
Le plus vil des humains, le roi le plus auguſte,
Tout eſt égal pour eux; rien n'eſt grand que le juſte.
Quels que ſoient ſes aïeux, les deſtins aujourd'hui
De leurs ordres ſacrés ſe repoſent ſur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi ſuprême
Que la reine autrefois a reçu des Dieux même:
* Lorſqu'en un même jour deux rois ſeront vaincus,
* Tes mains prépareront un ſecond hyménée:
* Ces temps, ce jour affreux feront la deſtinée
* Et des peuples d'Argos, et du ſang d'Inachus.
Ce jour eſt arrivé. Votre élève intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos et d'Elide.
Tous vos chefs diviſés qui déſolaient Argos,
Ce puiſſant Hermogide et tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont aſſoupi leur haine;
Ils ont remis leur ſort à la voix de la reine;
Et l'hymen d'Eriphyle eſt bientôt déclaré.
Vous, ſi du dernier roi le nom vous eſt ſacré;
D'Amphiaraüs encor ſi vous aimez la gloire,
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces ſentimens:
Conduiſez ſa vertu . . . , mais tremblez . . .

THEANDRE.

Dieux puiſſans!
Que nous annoncez-vous!

LE GRAND-PRETRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le ſang de votre maître.
La vengeance implacable, et qui marche à pas lens,
Deſcend du haut des cieux après plus de quinze ans.

Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protège Eriphyle.

THEANDRE.

Quoi ! ce jour qui semblait marqué par leurs bienfaits...

LE GRAND-PRETRE.

Jamais jour ne sera plus terrible aux forfaits ;
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funeste ;
Dans une obscure nuit les dieux cachent le reste.

THEANDRE.

Il n'est donc que trop vrai : ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs est mort assassiné.
Quoi ? Sa femme elle-même aurait pu .... la barbare !
Hélas ! quand de bons rois le ciel toujours avare
A ses tristes sujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en souvient assez ; un murmure confus,
Quelques secrètes voix que je croyais à peine,
De cette mort funeste osaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce mystère odieux.
Nos timides soupçons ont tremblé de paraître ;
Ce bruit s'est dissipé.

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient sur l'aile du temps et lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché le crime.

THEANDRE.

O mon maître ! O grand Roi lâchement égorgé,
Je mourrai satisfait si vous êtes vengé !
Comment dois-tu finir, solennelle journée
Que le destin fixa pour ce grand hyménée ?
Ah ! pour ce nouveau choix quel étrange appareil !
Ce matin, devançant le retour du soleil,

La reine était en pleurs, interdite, éperdue;
Elle a d'Amphiaraüs embrassé la statue;
Dans son appartement elle n'osait rentrer;
Une secrète horreur semblait la pénétrer.
Tel est des criminels le partage effroyable:
Ciel! qu'elle doit souffrir si son cœur est coupable!

LE GRAND-PRETRE.

Bientôt de ces horreurs vous serez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple:

THEANDRE.

Ah, Seigneur, la voici!

SCENE II.

ERIPHYLE, ZELONIDE, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, Suite de la Reine.

(*Eriphyle paraît accablée de tristesse.*)

ZELONIDE *à la Reine.*

* PRINCESSE, rappelez votre force première:
* Que vos yeux sans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERIPHYLE.

Ah Dieux!

ZELONIDE.

Puissent ces Dieux dissiper votre effroi.

ERIPHYLE *au Grand-Prêtre.*

Eh quoi: Ministre saint, vous fuyez devant moi!
Demeurez; secourez votre reine éperdue:
Ecartez cette main sur ma tête étendue.
Un spectre épouvantable en tous lieux me poursuit;
Les dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
Je l'ai vu; ce n'est point une erreur passagère

Que produit du sommeil la vapeur mensongère :
Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mon esprit répandu ses erreurs.
* Je l'ai vu, je le vois.... Cette image effrayante
* A mes sens égarés demeure encor présente.
* Du sein de ces tombeaux, de cent rois mes aïeux,
* Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.
Ces voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglans et déchirés semblaient couvrir sa tête,
Et cachaient son visage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant son bras était armé.
J'entends encor ses cris et ses plaintes funestes.
Vous, confident sacré des volontés célestes,
Répondez : Quel est donc ce fantôme cruel ?
Est-ce un Dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel ?
* Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
* Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière ?
* Les manes des humains, malgré l'arrêt du sort,
* Peuvent-ils revenir du séjour de la mort ?

LE GRAND-PRETRE.

* Oui : du ciel quelquefois la justice suprême
* Suspend l'ordre éternel établi par lui-même.
* Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
* Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

ERIPHYLE.

Hélas ! lorsque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un second hymen me fait subir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il mes jours ?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon secours ?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme !
Que vient-il m'annoncer ?

LE GRAND-PRETRE.

Il vient punir le crime.
(*il sort.*)

SCENE III.

ERIPHYLE, ZELONIDE.

ERIPHYLE.

QUELLE réponſe, ô Ciel! et quel préſage affreux!

ZELONIDE.

Ce jour ſemblait pour vous des jours le plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace eſt confondue;
Par les mains d'Alcméon la paix vous eſt rendue;
Ces princes qui briguaient l'Empire et votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur deſtin.

ERIPHYLE.

Le ſ bras d'Alcméon ſeul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les deſtins à vos vœux ne mettront plus d'obſtacles.
Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux,
A l'hymen qui pour vous rallume ſes flambeaux.

ERIPHYLE.

Moi, rallumer encor ces flammes déteſtées!
Moi, porter aux autels des mains enſanglantées,
Moi, choiſir un époux! ce nom cher et ſacré
Par ma faibleſſe horrible eſt trop déshonoré:
Qu'on détruiſe à jamais ces pompes ſolennelles.
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles!
Je ne puis...

ZELONIDE.

Raſſurez votre cœur éperdu:
Hermogide bientôt...

ERIPHYLE.

Quel nom prononces-tu?
Hermogide, grands Dieux! lui de qui la furie
Empoiſonna les jours de ma fatale vie.

Hermogide! ah! sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit? quel remords vous tourmente?

ERIPHYLE.

Pardonne, Amphiaraüs, pardonne, Ombre sanglante!
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau:
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau:
Je n'ai point consenti... que dis-je? misérable!

ZELONIDE.

Quoi, vous! de quels forfaits seriez vous donc coupable?

ERIPHYLE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs.
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs;
Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer sa honte!

ZELONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous dompte;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins:
Votre cœur n'aime qu'elle.

ERIPHYLE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi, lorsqu'un triste hyménée
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.

ZELONIDE.

Vous sortiez de l'enfance, et de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

ERIPHYLE.

C'est cet âge fatal et sans expérience,
Ouvert aux passions, faible, plein d'imprudence,
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon cœur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, issu du sang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour si tendre, si flatteur,

Des plus noirs sentimens cachât la profondeur.
On lui promit ma main : mon cœur faible et sincère,
Dans ses rapides vœux soumis aux lois d'un père,
Trompé par son devoir et trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé ;
Et lorsqu'à l'oublier on voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre.
Amphiaraüs parut et changea mon destin ;
Il obtint de mon père et l'Empire et ma main.
Il régna : je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer sacré des rois, dont une main coupable
Osa depuis . . . enfin je lui donnai ma foi ;
Je lui devais mon cœur, il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ses bras une amour étrangère,
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor ? Trop faible que je suis,
Mon front mal déguisé fit parler mes ennuis.
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De son fatal amour empoisonna la flamme ;
Il entrevit le trône ouvert à ses désirs ;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes soupirs,
Comme un ordre secret que ma timide bouche
Hésitait de prescrire à sa rage farouche.
Je t'en ai dit assez ; et mon époux est mort.

ZELONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer son sort.

ERIPHYLE.

Argos le croit ainsi ; mais une main impie,
Ou plutôt ma faiblesse a terminé sa vie.
Hermogide en secret l'immola sous ses coups.

Le cruel, tout couvert du sang de mon époux,
Vint armé de ce fer, instrument de sa rage,
Qui des droits à l'Empire était l'auguste gage:
Et d'un assassinat pour moi seule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands Dieux! qui m'inspirez des remords légitimes,
Mon cœur, vous le savez, n'est point fait pour les crimes;
Il est né vertueux: je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon séducteur;
Je détestai l'amour et le trône et la vie.

ZELONIDE.

Eh! ne pouviez-vous point punir sa barbarie?
Etiez-vous sourde aux cris de ce sang innocent?

ERIPHYLE.

Celui qui le versa fut toujours trop puissant;
Et son habileté secondant son audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne pus que pleurer, me taire et le haïr.
Le ciel en même temps s'arma pour me punir;
La main des dieux sur moi toujours appesantie,
Opprima mes sujets, persécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide et de Pylos,
Se disputaient mon cœur et l'Empire d'Argos.
De nos chefs divisés les brigues et les haines
De l'Etat qui chancelle embarrassaient les rènes,
Le barbare Hermogide a disputé contr'eux
Et le prix de son crime et l'objet de ses feux.
Et moi, sur mon hymen, sur le sort de la guerre,
Je consultai la voix du maitre du tonnerre:
A sa divinité, dont ces lieux sont remplis,
J'offris en frémissant mon encens et mes cris.
Sans doute tu l'appris: cet oracle funeste,
Ce triste avant-coureur du châtiment céleste,
Cet oracle me dit de ne choisir un roi,

Que quand deux rois vaincus fléchiraient sous ma loi ;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le sang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juste Ciel ! Eh ! que faire en cette extrémité ?

ERIPHYLE.

O mon fils ! que de pleurs ton destin m'a coûté ?
Trop de crainte peut-être, et trop de prévoyance
M'ont fait injustement éloigner son enfance.
Je n'osais ni trancher, ni sauver ses destins ;
J'abandonnai son sort à d'étrangères mains ;
Il mourut pour sa mère : et ma bouche infidelle
De son trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands Dieux ! Et quels destins cruels !
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie ;
Et ma seule faiblesse a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce détestable hymen dont tu m'oses parler.

SCENE IV.

ERIPHYLE, ZELONIDE, POLEMON.

ERIPHYLE.

Hé bien ! cher Polémon, que venez-vous me dire ?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet Empire ;
Son sort dépend de vous ; le don de votre foi
Fait la paix de la Grèce et le bonheur d'un roi.
Ce long retardement à vous-même funeste,

De nos divisions peut ranimer le reste.
Euryale, Tydée, et ces rois repoussés,
Vaincus par Alcméon ne sont point terrassés.
Dans Argos incertain leur parti peut renaître;
Hermogide est puissant, le peuple veut un maître:
Il se plaint, il murmure, et prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, et digne de ce titre,
De ces grands différends et la cause et l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les souhaits.
Que le droit de régner soit un de vos bienfaits!
Que votre voix décide, et que cet hyménée
De la Grèce et de vous règle la destinée!

ERIPHYLE.

Pour qui penche ce peuple?

POLEMON.

Il attend votre choix:
Mais on sait qu'Hermogide est du sang de nos rois.
Du souverain pouvoir il est dépositaire;
Cet hymen à l'Etat semble être nécessaire.

ERIPHYLE.

On veut que je l'épouse, et qu'il soit votre roi?

POLEMON.

Madame, avec respect on suivra votre loi.
Prononcez: un seul mot réglera nos hommages.

ERIPHYLE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les suffrages?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec sincérité,
Ce prince est dans ces lieux moins cher que redouté.
On croit qu'à son hymen il vous faudra souscrire,
Mais, Madame, on le croit plus qu'on ne le désire.

ERIPHYLE.

Alcméon ne vient point! l'a-t-on fait avertir?

POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERIPHYLE.

Ce n'eſt qu'en ſa vertu que j'ai quelqu'eſpérance.
Puiſſe-t-il de ſa reine embraſſer la défenſe!
Puiſſe-t-il me ſauver de tous mes ennemis!
O Dieux de mon époux! et vous, Dieux de mon fils!
Prenez de cet Etat les rènes languiſſantes;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes:
Ou ſi dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduiſez donc mon cœur, et daignez l'inſpirer.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

ALCMEON, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe.
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos déſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux,
Eclatent malgré vous et parlent dans vos yeux ;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offenſée
Ne punît de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui ? vous ! jeter ſur elle un œil audacieux ?
Vous cherchez à vous perdre. Ah ! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats !

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez : je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge, et mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus : l'aſpect du diadême
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé :
Mais preſſé d'un dépit avec peine étouffé,
A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage,
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage ;

Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil, ou se donne au hasard.
Que dis-je? Hélas! peut-être il est le prix du crime!
Mais non, n'écoutons point le transport qui m'anime;
Banniſſons loin de moi le funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit et trouble ma raiſon,
Ah! ſi la vertu ſeule, et non pas la naiſſance. . . .

THEANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance;
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père auſſi bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils, la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons, pour vous marâtre et mère,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand, et du ſort le plus vil.
J'ai d'un profond ſecret couvert votre origine;
Mais vous la connaiſſez; et cette ame divine,
Du haut de ſa fortune et parmi tant d'éclat,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que quelque jour, cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière;
N'éclaire enfin l'envie, et montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'eſt ce qui m'accable et qui me déſeſpère.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un père:
Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.
Préjugé malheureux! éclatante chimère
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand ſans vertu.
* Les mortels ſont égaux: ce n'eſt point la naiſſance,
* C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.

C'eſt elle qui met l'homme au rang des demi-dieux;
* Et qui ſert ſon pays n'a pas beſoin d'aïeux.
Princes, Rois, la fortune a fait votre partage,
Mes grandeurs ſont à moi; mon ſort eſt mon ouvrage:
Et ces fers ſi honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie;
* Je vois ce que je ſuis et non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inſpire,
Que je dois condamner, et que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant ſi grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire:
C'eſt un des ennemis qu'il vous faut ſubjuguer.
Né pour ſervir le trône et non pour le briguer;
Sachez vous-contenter de votre deſtinée;
D'une gloire aſſez haute elle eſt environnée:
N'en recherchez point d'autre. Eh! qui ſait ſi les dieux
Qui toujours ſur vos pas ont attaché les yeux,
Qui pour venger Argos, et pour calmer la Grèce,
Ont voulu vous tirer du ſein de la baſſeſſe,
N'ont point encor ſur vous quelques ſecrets deſſeins?
Peut-être leur vengeance eſt miſe entre vos mains.
Le ſang de votre roi dont la terre eſt fumante,
Elève encor au ciel une voix gémiſſante;
Sa voix eſt entendue: et les dieux aujourd'hui
Contre ſes aſſaſſins ſe déclarent pour lui.
Le Grand-Prêtre déjà voit la foudre allumée,
Qui ſe cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin, que feriez-vous ſi les arrêts du ciel

Vous pressaient de punir un meurtre si cruel ?
Si, chargé malgré vous de leur ordre suprême,
Vous vous trouviez entr'eux, et la Reine elle-même ?
S'il vous fallait choisir . . .

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

La reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient: il s'agit du salut de l'Empire.

THEANDRE *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire ?
D'Amphiaraüs, ô Dieux, daignez vous souvenir !

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERIPHYLE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERIPHYLE.

C'est à vous, Alcméon, c'est à votre victoire
Qu'Argos doit son bonheur, Eriphyle sa gloire.
C'est par vous, que maîtresse, et du trône, et de moi,
Dans ces murs relevés je puis choisir un roi.
Mais prête à le nommer, ma juste prévoyance
Veut s'assurer ici de votre obéissance.

J'ai de nommer un roi le dangereux honneur ;
Faites plus, Alcméon, soyez son défenseur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie est honorée :
A vous servir, Madame, elle fut consacrée.
Je vous devais mon sang, et quand je l'ai versé,
Puisqu'il coulait pour vous, je fus récompensé.
Mais telle est de mon sort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offense.
Reine, je vais parler : des rois humiliés
Briguent votre suffrage et tombent à vos pieds.
Tout vous rit ; que pourrais-je, en ce séjour tranquille,
Vous offrir qu'un vain zèle, et qu'un bras inutile ?
Laissez-moi fuir des lieux où le destin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERIPHYLE.

Vous me quittez ! ô Dieux, dans quels temps !

ALCMEON.

Les orages
Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages.
Ma main les écarta : la Grèce en ce grand jour
Va voir enfin l'Hymen et peut-être l'Amour,
Par votre auguste voix nommer un nouveau maître.
Reine, jusqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois ;
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'espérais à jamais vivre sous votre empire :
Mes vœux pourraient changer, et j'ose ici vous dire
Que cet heureux époux, sur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité ;
Et qu'un sujet soumis, dévoué, plein de zèle,
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ERIPHYLE.

Vous me quittez ! eh quoi! pourriez-vous donc penser
Qu'Eriphyle hésitât à vous récompenser ?
Que craignez-vous ? parlez : il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les secrets du trône, et sur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux.
Mais de ce jour enfin la pompe solennelle,
De votre choix au peuple annonce la nouvelle.
Ce secret dans Argos est déjà répandu :
Princesse, à cet hymen on s'était attendu.
Ce choix sans doute est juste, et la raison le guide ;
Mais je ne serai point le sujet d'Hermogide.
Voilà mes sentimens : et mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous, ne peut servir sous lui.
Punissez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant osé paraître, elle est inébranlable.

ERIPHYLE.

Alcméon, demeurez ; j'atteste ici les Dieux,
Ces Dieux qui sur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne sera votre maître ;
Sachez que c'est à vous à l'empêcher de l'être :
Et contre ses rivaux, et sur-tout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je ! ah ! disposez de mon sang, de ma vie.
Que je meure à vos pieds en vous ayant servie!
Que ma mort soit utile au bonheur de vos jours !

ERIPHYLE.

C'est de vous seul ici que j'attends du secours.
Allez : assurez-vous des soldats dont le zèle
Se montre à me servir aussi prompt que fidèle.
Que de tous vos amis ces murs soient entourés ;

Qu'à tout événement leurs bras soient préparés.
Dans l'horreur où je suis, sachez que je suis prête
A marcher s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERIPHYLE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

Que faites-vous? Quel est votre dessein?
Que veut cet ordre affreux?

ERIPHYLE.

Ah! je succombe enfin.
Dieux! comme en lui parlant, mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus se sentait attirée!
De quels charmes secrets mon cœur est combattu!
Quel état! ... Achevons ce que j'ai résolu.
Je le veux: étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, et vous versez des larmes!
Que je crains qu'en secret une fatale erreur...

ERIPHYLE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur!
Il m'en a trop coûté: que ce poison funeste
De mes jours languissans n'accable point le reste!
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils!
* Leur souvenir fatal a toutes mes tendresses.
* Malheureuse! est-ce à toi d'éprouver des faiblesses?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume est-il fait pour aimer?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à son nom redoublez-vous vos plaintes
Pardonnez à mon zèle, et permettez mes craintes.
Songez que si l'amour décidait aujourd'hui. . .

ERIPHYLE.

* Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui;
Non, un Dieu plus puissant me contraint à me rendre.
L'amour n'est pas si pur, l'amour n'est pas si tendre.
Non, plus je m'examine, et plus j'ose approuver
Les sentimens secrets qui m'ont su captiver.
* Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
* Ecoutant de mes sens le charme empoisonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je chéris sa vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah, Dieux! oseriez-vous le nommer à l'Empire?

ERIPHYLE.

En de si pures mains ce sceptre enfin remis
Deviendrait respectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus sainte, et m'éclaire et me guide;
Je chéris Alcméon, je déteste Hermogide.
Et je vais rejeter en ce funeste jour,
Les conseils de la haine et la voix de l'amour.
Nature, dans mon cœur si long-temps combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre ressouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez sur mon ame un absolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce sceptre ensanglanté pèse à ma main coupable.
Réparons tout: allons; et vous, Dieux dont je fors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

SCENE

SCENE V.

ERIPHYLE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

MADAME, je vois trop le transport qui vous guide;
Je vois que votre cœur sait peu dissimuler;
Mais les momens sont chers, et je dois vous parler.
Souffrez de mon respect un conseil salutaire,
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des sermens
Dictés par votre père, effacés par le temps;
Mon cœur ainsi que vous doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop, et pour vous, et pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne, et de l'un, et de l'autre,
Doit gouverner mon sort et commander au vôtre.
Vos aïeux et les miens, les dieux dont nous sortons,
Cet Etat périssant si nous nous divisons,
Le sang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce sont-là les conseils qu'il vous faut écouter,
Banniſſez pour jamais un souvenir funeste;
Le présent nous appelle, oublions tout le reste.
Le passé n'est plus rien: maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit seul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux sont inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, et l'enfante à son tour,

Doit-il nous alarmer par tous ses vains prestiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges :
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Pensez en roi, Madame, et laissez au vulgaire
Des superstitions le joug imaginaire.

ERIPHYLE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, Madame, et je me tais.
Le seul bien de l'Etat doit remplir vos souhaits :
Vous n'avez plus les noms, et d'épouse, et de mère ;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.
Vous régnez ; mais songez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choisir : vos ennemis, ou moi.
Moi, né près de ce trône, et dont la main sanglante
A soutenu quinze ans sa grandeur chancelante :
Moi, dis-je, ou l'un des rois, sans force et sans appui,
Que mon lieutenant seul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je sais que blanchi sous les armes
* Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes.
* Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
* Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices ;
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaissez mon rang, mes attentats, mes droits ;
Sachant ce que j'ai fait, et voyant où j'aspire,
Vous me devez, Madame, ou la mort, ou l'Empire.
Quoi! vos yeux sont en pleurs ; et vos esprits troublés...

ERIPHYLE.

Non, Seigneur, je me rends ; mes destins sont réglés.
On le veut ; il le faut ; ce peuple me l'ordonne ;
C'en est fait : à mon sort, Seigneur, je m'abandonne.

Vous, lorsque le soleil descendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre justice:
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudisse;
Et vous pourrez juger si ce cœur abattu
Sait conserver sa gloire, et connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez...

ERIPHYLE.

Dans mon inquiétude,
Mon esprit a besoin d'un peu de solitude;
Mais jusqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je suis Reine encor, Seigneur, obéissez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

DEMEURE: ce n'est pas au gré de son caprice
Qu'il faut que mon courage, et que mon sort fléchisse;
Et je n'ai pas versé tout le sang de mes rois,
Pour dépendre aujourd'hui du hasard de son choix.
Parle: as-tu disposé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du destin d'Hermogide?
Contre la reine même osent-ils me servir?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts seuls ils sont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je saurai me sauver du reproche et du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans sans maître, et ne puis obéir.
Le fruit de tant de soins est lent à recueillir.

Argos n'a plus de rois, et c'était trop attendre
Pour les suivre aux enfers, ou régner sur leur cendre.
Je n'ai plus, il est vrai, ce fer si révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage assuré;
Mais je conserve, au moins, de cette auguste place
Des gages plus certains, la constance et l'audace.
Mon destin se décide, et si le premier pas
Ne m'élève à l'Empire, il m'entraîne au trépas.
Entre l'Empire et moi tu vois le précipice:
Allons, que ma fortune y tombe, ou le franchisse!

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

ENFIN donc, voici l'heure où dans ce temple même,
La reine avec sa main donne son diadême.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens sont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de sa part flatte votre espérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh! qui choisir que vous? Cet Empire aujourd'hui
Demande un bras puissant qui lui serve d'appui.
Que dis-je? Vous l'aimiez, Seigneur, et tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi! que cette faiblesse ait amolli mon ame!
Hermogide amoureux! Ah! qui veut être roi,
Ou n'est pas fait pour l'être, ou sait régner sur soi.
* A la reine engagé, je pris sur sa jeunesse
* Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
* L'attention, le temps, savent si bien donner
* Sur un cœur sans desseins, facile à gouverner.
Le bandeau de l'amour, et l'art trompeur de plaire,
De mes vastes desseins ont voilé le mystère.
Mais de tout temps, crois-moi, la soif de la grandeur
Fut le seul sentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône: et les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple et de la renommée,
Et celle de la reine en qui vous espériez.

HERMOGIDE.

* Par quels funestes nœuds mes destins sont liés!
* Son époux et son fils, privés de la lumière,
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
Quand la main de nos dieux la ferma sous mes pas.
Je fais que j'eus les vœux du peuple et des soldats;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut succomber aux superstitions,
* Qui sont, bien plus que nous, les rois des nations;
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras et que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit;
Du trône devant vous le chemin s'applanit;
Argos, par votre main, fait à la servitude,
Long-temps de votre joug prit l'heureuse habitude:
Nos chefs feront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte sur leur foi,
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble et m'importune;
Son destin qui s'élève, étonne ma fortune.
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce soldat qui vous doit sa grandeur et son nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, et qui fut mon ouvrage,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage,

Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le suit les a tous attachés.
Par ses heureux exploits ma grandeur est ternie;
Son ascendant vainqueur impose à mon génie:
Son seul aspect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il sait se faire aimer,
Que des peuples séduits l'estime est son partage;
Sa gloire m'avilit et sa vertu m'outrage.
Je ne sais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obscur qu'il était, semble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois seul prétendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré si long-temps,
N'est qu'un colosse énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers sa chute, et dont le poids immense
Veut, pour se soutenir, la suprême puissance;
Mais du moins en tombant je saurai me venger.

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager;
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux et sombre
Qui couvrit mes forfaits du secret de son ombre:
Les justifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands succès, ou la plus belle mort;
Et dans le désespoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, et j'aperçois la reine.

SCENE II.

ERIPHYLE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE, Chœur d'Argiens.

ALCMEON.

Oui, ce peuple, Madame, et les chefs, et les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix;
Et je viens, en leur nom, préſenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître et votre ouvrage.
Ce jour va de la Grèce aſſurer le repos.

ERIPHYLE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, et vous, Peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau ſouverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choiſir: je n'ai plus qu'à quitter
Un ſceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.
Votre maître eſt vivant, mon fils reſpire encore.
Ce fils infortuné, qu'à ſa première aurore
Par un trépas ſoudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de ſa mère en ſecret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée.
Celui que je chargeai de ſes triſtes deſtins,
Ignorait quel dépôt fut mis entre ſes mains.
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſes parens n'eût jamais connaiſſance.
Mon amour maternel, timide et curieux,
A cent fois ſur ſa vie interrogé les cieux;
Aujourd'hui même encore, ils m'ont dit qu'il reſpire.
Je vais mettre en ſes mains mes jours et mon Empire.
Je ſais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter, dont l'oracle eſt préſent en ces lieux,

Me prédit, m'assura que ce fils sanguinaire
Porterait le poignard dans le sein de sa mère.
Puisse aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais,
Vaincre l'affreux destin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, Peuple, je le veux: oui, le roi va paraître:
Je vais à le montrer obliger le grand-prêtre.
Les dieux qui m'ont parlé, veillent encor sur lui;
Ce secret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils désormais il n'est rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, et qu'il règne.

HERMOGIDE.

Peuples, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour;
L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, et dont la cruauté
Devait verser le sang du sein qui l'a porté:
Il n'est plus. Son supplice a prévenu son crime.

ERIPHYLE.

Ciel!

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime.
Celui qui l'enlevait le suivit au tombeau.
Il fallait étouffer ce monstre en son berceau;
A la reine, à l'Etat son sang fut nécessaire;
Les dieux le demandaient: je servis leur colère.
Peuple, n'en doutez point: Euphorbe, Nicétas,
Sont les secrets témoins de ce juste trépas.
J'atteste mes aïeux et ce jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils, que j'ai sauvé la mère;
Que si ce sang coupable a coulé sous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Grèce et pour vous.
Vous m'en devez le prix; vous voulez tous un maître;
L'oracle en promet un, je vais périr, ou l'être;

Je vais venger mes droits contre un roi supposé,
Je vais rompre un vain charme à moi seul opposé.
Soldat par mes travaux, et roi par ma naissance,
De vingt ans de combats j'attends la récompense.
Je vous ai tous servis. Ce rang des demi-dieux
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cimenté de mon sang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je sors, et qui feront pour moi.
Amis, suivez mes pas, et servez votre roi.

(*il sort suivi des siens.*)

SCENE III.

ERIPHYLE, ALCMEON, POLEMON, Chœur d'Argiens.

ERIPHYLE.

Ou fuis-je ? De quels traits le cruel m'a frappée ?
Mon fils ne serait plus ! Dieux, m'auriez-vous trompée !
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher son sort. . . .

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, et sans doute il est mort.

ALCMEON.

Reine, c'est trop souffrir qu'un monstre vous outrage :
Confondez son orgueil et punissez sa rage.
Tous vos guerriers sont prêts ; permettez que mon bras...

ERIPHYLE.

Es-tu lasse, Fortune ? Est-ce assez d'attentats ?
Ah ! trop malheureux fils, et toi, cendre sacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,

Manes sanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne sur votre tombe et soit votre héritier !
Le temps, le péril presse, il faut donner l'Empire.
Un dieu dans ce moment, un dieu parle et m'inspire ;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Résister à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'est vous, maître des rois et de la destinée ;
C'est vous qui me forcez à ce grand hyménée.
Alcméon, si mon fils est tombé sous ses coups....
Seigneur.... vengez mon fils, et le trône est à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, est-ce à moi que ces honneurs insignes....

ERIPHYLE.

Ah ! quels rois dans la Grèce en seraient aussi dignes ?
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus.
Ils sont rois, mais c'est vous qui les avez vaincus.
C'est vous que le ciel nomme et qui m'allez défendre :
C'est vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuples, voilà ce roi si long-temps attendu,
Qui seul vous a fait vaincre, et seul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il soit digne à jamais de ce saint diadême !
Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux et mon fils !

SCENE IV.

ERIPHYLE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur d'Argiens.

THEANDRE.

Que faites-vous, Madame? Et qu'allez-vous résoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde : entendez-vous la foudre ?

De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que sur l'autel ses mains ont consacré.
Sur l'autel à l'instant ont paru les furies :
Les flambeaux de l'hymen sont dans leurs mains impies.
Tout le peuple tremblant, d'un saint respect touché,
Baisse un front immobile, à la terre attaché.

ERIPHYLE.

Jusqu'où veux-tu pousser ta fureur vengeresse,
O Ciel ! Peuples, rentrez : Théandre, qu'on me laisse.
Quel juste effroi saisit mes esprits égarés !
Quel jour pour un hymen !

SCENE V.

ERIPHYLE, ALCMEON.

ERIPHYLE.

Ah, Seigneur, demeurez.
Eh, quoi ! je vois les dieux, les enfers et la terre
S'élever tous ensemble, et m'apporter la guerre :
Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés ;
Tout l'univers m'outrage, et vous m'abandonnez !

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide :
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ERIPHYLE.

Je vous fesais son roi : mais, hélas ! mais, Seigneur,
Arrêtez ; connaissez mon trouble et ma douleur.
Le désespoir, la mort, le crime m'environne ;
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône.
J'ai cru même appaiser ces manes en courroux,
Ces manes soulevés de mon premier époux.

Hélas ! combien de fois de mes douleurs preſſée,
Quand le ſort de mon fils accablait ma penſée,
Et qu'un léger ſommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs et laſſés de s'ouvrir :
Combien de fois ces dieux ont ſemblé me preſcrire
De vous donner ma main, mon cœur et mon Empire.
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils deſtiné,
Le ciel et les enfers alarment mon courage ;
Je vois les dieux armés, condamner leur ouvrage :
* Et vous ſeul m'inſpirez plus de trouble et d'effroi,
* Que le ciel et ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce ſacré diadême ;
* Ma bouche en frémiſſant prononce, je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
* M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant ;
* Et par un ſentiment que je ne puis comprendre,
* Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens ! quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, et de félicités !
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleſte colère,
Tant de biens, tant de maux me preſſent à la fois,
Que mes ſens accablés ſuccombent ſous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'eſt ſur vos ſeuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'eſt pour vous délivrer de ce péril nouveau,
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace ;
Où ne peut point aller ſa criminelle audace ?
Souffrez qu'au palais même aſſemblant vos ſoldats,
J'aſſure au moins vos jours contre ſes attentats ;

Que du peuple étonné j'apaise les alarmes ;
Que prêts au moindre bruit, mes amis soient en armes.
C'est en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERIPHYLE.

Allez : je vais au temple, où d'autres sacrifices
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices.
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens, que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

TOUT eſt en ſureté : ce palais eſt tranquille,
Et je réponds du peuple, et ſur-tout d'Eriphyle.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé ;
Il eſt rival et prince, et de plus offenſé.
Il ſonge à la vengeance : il la jure : il l'apprête :
J'entends gronder l'orage autour de votre tête :
Son rang lui donne ici des ſoutiens trop puiſſans,
Et ſes heureux forfaits lui font des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices. . . .

ALCMEON.

Lui, des amis ! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger ;
Des cœurs nés pour le crime, et non pour le danger.
Je compte ſur les miens : la guerre et la victoire
Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs ſur ma tête amaſſés,
Traînaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles ;
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles ;
Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
Mon courage a franchi cet intervalle immenſe
Que mit du trône à moi mon indigne naiſſance ;

L'hymen va me payer le prix de ma valeur ;
Je ne vois qu'Eriphyle, un ſceptre et mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funeſtes,
Qu'étalent à vos yeux les vengeances céleſtes ?
Ces tremblemens ſoudains, ces ſpectres menaçans,
Ces morts dont le retour eſt l'effroi des vivans ?
Du ciel qui nous pourſuit la vengeance obſtinée,
Semble ſe déclarer contre votre hymenée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur ; il honora les dieux :
J'eſpère en leur juſtice, et je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame eſt-elle atteinte ?
Ah ! les cœurs vertueux ſont-ils nés pour la crainte ?
Mon orgueilleux rival ne ſaurait me troubler ;
Tout chargé de forfaits, c'eſt à lui de trembler.
C'eſt ſur ſes attentats que mon eſpoir ſe fonde ;
C'eſt lui qu'un dieu menace ; et ſi la foudre gronde,
La foudre me raſſure ; et le ciel que tu crains,
Pour l'en mieux écraſer, la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes !
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiaraüs fut juſte, et vous ne ſavez pas
Par quelles mains ce ciel a permis ſon trépas.

ALCMEON.

Her mogide !

THEANDRE.

Souffrez que, laiſſant la contrainte,
Seigneur, un vieux ſoldat vous parle ici ſans feinte.

ALCMEON.

Tu ſais combien mon cœur chérit la vérité.

THEANDRE.

THEANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté.
Des héros de la Grèce imitateur fidelle,
Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle;
Vous vous croyez, Seigneur, armé pour les venger,
Gardez de les défendre et de les partager.

ALCMEON.

Comment! que dites-vous?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore:
A peine aviez-vous vu votre première aurore,
Quand ce roi malheureux descendit chez les morts.
Peut-être ignorez-vous ce qu'on disait alors,
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Hé bien!

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop sensible outrage;
Mais je vous trahirais à le dissimuler:
Je vous tiens lieu de père, et je dois vous parler.

ALCMEON.

Hé bien! que disait-on? achève.

THEANDRE.

Que la reine
Avait lié son cœur d'une coupable chaîne;
Qu'au barbare Hermogide elle promit sa main,
Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

ALCMEON.

Rends grâce à l'amitié qui pour toi m'intéresse;
Si tout autre que toi soupçonnait la princesse,
Si quelque audacieux avait pu l'offenser...
Mais que dis-je? toi-même, as-tu pu le penser?
Peux-tu me présenter ce poison que l'envie
Répand aveuglément sur la plus belle vie?
J'ai peu connu la cour, mais la crédulité

Aiguiſe ici les traits de la malignité.
Vos oiſifs courtiſans que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obſcurcir les aſtres qu'ils adorent.
Là, ſi vous en croyez leur coup d'œil pénétrant,
Tout miniſtre eſt un traître, et tout prince un tyran:
L'hymen n'eſt entouré que de feux adultères;
Le frère à ſes rivaux eſt vendu par ſes frères;
Et ſitôt qu'un grand roi penche vers ſon déclin,
Ou ſon fils, ou ſa femme ont hâté ſon deſtin.
Je hais de ces ſoupçons la barbare imprudence;
Je crois que ſur la terre il eſt quelqu'innocence:
Et mon cœur, repouſſant ces ſentimens cruels,
Aime à juger par lui du reſte des mortels.
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide eſt coupable;
Lui ſeul a pu commettre un meurtre ſi fatal.
Lui ſeul eſt parricide.

THEANDRE.

Il eſt votre rival:
. . . . . ;
Vous écoutez ſur lui vos ſoupçons légitimes;
Vous trouvez du plaiſir à déteſter ſes crimes.
Mais un objet trop cher...

ALCMEON.

Ah! ne l'outragez plus;
Et gardez le ſilence, ou vantez ſes vertus.

SCENE II.

ERIPHYLE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, Suite de la Reine.

ERIPHYLE.

Roi d'Argos, paraiſſez et portez la couronne;
Vos mains l'ont défendue, et mon cœur vous la donne.

Je ne balance plus: je mets sous votre loi
L'Empire d'Inachus, et vos rivaux, et moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines;
Leurs vertus sont en vous, leur sang coule en mes veines;
Et jamais sur la terre on n'a formé de nœuds
Plus chers aux immortels, et plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils lisent dans mon cœur: ils savent que l'Empire
Est le moindre des biens où mon courage aspire.
Puissent tomber sur moi leurs plus funestes traits,
Si ce cœur infidelle oubliait vos bienfaits.
Ce peuple qui m'entend, et qui m'appelle au temple,
Me verra commander, pour lui donner l'exemple;
Et déjà par mes mains instruit à vous servir,
N'apprendra de son roi qu'à vous mieux obéir.

ERIPHYLE.

Enfin la douce paix vient rassurer mon ame:
Dieux! vous favorisez une si pure flamme!
Vous ne rejetez plus mon encens et mes vœux!
Suivez mes pas: entrons...

Le Temple s'ouvre; l'Ombre d'Amphiaraüs paraît dans une posture menaçante.

L'OMBRE.

Arrête, malheureux!

ERIPHYLE.

Amphiaraüs lui-même! Où suis-je?

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel Dieu te fait sortir de la nuit infernale?
Quel est ce sang qui coule? et quel es-tu?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Hé bien, mon bras eſt prêt; parle, que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger ſur ma tombe.

ALCMEON.

Eh! de qui?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMEON.

Ma mère! que dis-tu? quel oracle confus!
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.
(*le Temple ſe referme.*)
Les dieux ferment leur temple!

THEANDRE.

O prodige effroyable!

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeſte oracle impénétrable!

ERIPHYLE.

A peine ai-je repris l'uſage de mes ſens!
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens?
De qui demandent-ils le ſanglant ſacrifice?

ALCMEON.

Ciel! peux-tu commander que ma mère périſſe!
Que prétendez-vous donc, manes trop irrités?
Je commence à percer dans ces obſcurités:
Je commence à ſentir que les deſtins ſont juſtes,
Que mon ſort eſt trop loin de ces grandeurs auguſtes.
J'euſſe été trop heureux, mais les Manes jaloux,
Du ſein de leurs tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent votre honte, et rompent l'hyménée,
Dont s'offenſaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERIPHYLE.

Ah! que me dites-vous? hélas!

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puiſſe un moment vous parler ſans témoins.
Pour la dernière fois, vous m'entendez peut-être;
Je vous avais trompée, et vous m'allez connaître.

ERIPHYLE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

SCENE III.

ERIPHYLE, ALCMEON.

ALCMEON.

Il n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père;
Je ne ſuis point ſon fils, et je n'ai point de mère.
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune et par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race.
J'ai cru qu'un ſang trop vil, en mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux, était d'aſſez grand prix;
Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous, j'anobliſſais ſa ſource.
Je fis plus: juſqu'à vous l'on me vit aſpirer,
Et, rival de vingt rois, j'oſais vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître;
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait naître;
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère,
Les dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.

Madame, il faut céder à leurs cruelles lois;
Alcméon n'eſt point fait pour ſuccéder aux rois.
Victime d'un deſtin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je ſuis fils d'un eſclave.

ERIPHYLE.

Vous, Seigneur?

ALCMEON.

Oui, Madame, et dans un rang ſi bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas;
Que j'eus l'ame aſſez forte, aſſez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable;
Que ce ſang, dont les dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERIPHYLE.

Un eſclave!

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naiſſance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.
J'aſpirais juſqu'à vous dans mon indigne ſort.
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort.
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre?

ERIPHYLE.

Quels ſoupçons! quelle horreur vient ici me confondre!
Dans les mains d'un eſclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, Deſtins trop ennemis!
Voulez-vous, ou finir, ou combler ma misère!
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut ſon nom? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte et ma confuſion.

ERIPHYLE.

Mais comment mourut-il? où perdit-il la vie?
En quel temps?

ALCMEON.

C'eſt ici qu'elle lui fut ravie,
Après qu'aux champs thébains le céleſte courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERIPHYLE.

O crime!

ALCMEON.

Hélas! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naiſſance.
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où juſque ſur ſon fils vous abaiſſiez les yeux,
Là, près du corps ſanglant de mon malheureux père,
Je fus laiſſé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triſte rebut du ſort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux ſauva mes deſtinées;
Il renoua le fil de mes faibles années.
Théandre m'éleva: le reſte vous eſt dû.
J'oſai trop m'élever, et je me ſuis perdu.

ERIPHYLE.

M'alarmerais-je en vain? Mais cet oracle horrible...
Le lieu, le temps, l'eſclave... ô Ciel, eſt-il poſſible!
Qu'on cherche le Grand-Prêtre. Hélas! déjà les dieux,
Soit pitié, ſoit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCENE IV.

ERIPHYLE, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, *une épée à la main.*

LE GRAND-PRETRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre ſang un traître l'a trempée.

Allez : vengez Argos, Amphiaraüs, et vous.

ERIPHYLE.

Que vois-je ? c'eſt le fer que portait mon époux :
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide.
Tout me retrace ici le crime et l'homicide ;
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle ; qui t'a remis ce dépôt malheureux ?
Quel Dieu te l'a donné ?

LE GRAND-PRETRE.

Le Dieu de la vengeance.
(*à Alcméon.*)
Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Ce Dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler ſa main, qui ſauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre et ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, et le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeſte,
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ERIPHYLE.

Achève : romps le voile ; éclaircis le myſtère.
Son père, cet eſclave ?

LE GRAND-PRETRE.

Il n'était point ſon père ;
Un ſang plus noble crie.

ERIPHYLE.

Ah ! Seigneur : ah ! mon roi !
Fils d'un héros...

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi !

ERIPHYLE,

ERIPHYLE, *se jetant entre les bras de Zélonide.*
Je ne puis achever, je me meurs, Zélonide.
LE GRAND-PRETRE, *à Alcméon, en lui donnant l'épée.*
Je laisse entre vos mains ce glaive parricide:
C'est un don dangereux; puisse-t-il désormais
Ne point servir, grands Dieux, à de nouveaux forfaits!

SCENE V.

ALCMEON, ERIPHYLE.

ERIPHYLE.

* HE bien! ne tarde plus, remplis ta destinée:
* Porte ce fer sanglant sur cette infortunée.
* Etouffe dans mon sang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux;
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père;
* Reconnais-moi, mon fils: frappe et punis ta mère.

ALCMEON.

Moi, votre fils: grands Dieux!

ERIPHYLE.

C'est toi dont, au berceau,
Mon indigne faiblesse a creusé le tombeau;
C'est toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide;
C'est toi qui m'es rendu, mais pour le parricide!
Toi mon sang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raison vient d'être confondue!
Dieux! sur elle et sur moi puis-je arrêter la vue?
Je ne sais où je suis: Dieux, qui m'avez sauvé,
Reprenez tout ce sang, par vos mains conservé.
Est-il bien vrai, Madame, on a tué mon père!
Il veut votre supplice, et vous êtes ma mère!

ERIPHYLE.

* Oui, je fus ſans pitié: ſois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe... Mais quoi? tes pleurs ſe mêlent à mes larmes!
* O mon cher fils! ô jour plein d'horreur et de charmes!
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laiſſe parler la voix:
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arroſent une main ſi fatale et ſi chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiaraüs! abominable loi!
La nature me parle, et l'emporte ſur toi.
O ma mère!

ERIPHYLE, *en l'embraſſant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une ſi pure joie.
J'oublie, et mes malheurs, et juſqu'à mes forfaits;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, et tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERIPHYLE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

MADAME, en ce moment l'inſolent Hermogide,
Suivi juſqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, aſſiége ce palais.
Déjà tout eſt armé, déjà volent les traits.
Nos gardes raſſemblés courent pour vous défendre;
Le ſang de tous côtés commence à ſe répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empreſſe ou qui fuit,
Ne ſait ſi l'on vous ſert, ou ſi l'on vous trahit.

ALCMEON.

O Ciel! voilà le sang que ta voix me demande;
La mort de ce barbare est ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs cessez de vous plonger;
Je suis l'ordre des dieux, mais c'est pour vous venger.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi ce fier Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous sépare, et ce monstre odieux
Partage encor l'armée, et ce peuple, et les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane,
* Il me brave: il jouit du ciel qui le condamne!
(*à Polémon.*)
Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, Seigneur, à ménager?
Tous les lieux sont égaux, quand il faut se venger;
Vous régnez sur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en est plus chère;
Avec le nom de roi, je prends un cœur de père.
Me faudrait-il verser dans mon règne naissant,
Pour un seul ennemi, tant de sang innocent?
Est-ce à moi de donner le sacrilége exemple
D'attaquer les dieux même et de souiller leur temple?
Ils poursuivent déjà ce cœur infortuné
Qui protége contr'eux ce sang dont je suis né.
Va, dis-je, Polémon, va, c'est de ta prudence
Que ton maître et ce peuple attendent leur vengeance.

Agis, parle, promets, que sur-tout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahison;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeste.
Rends-moi mon ennemi; mon bras fera le reste.
(*Polémon sort.*)
(*à Théandre.*)
Et vous, de cette enceinte, et de ces vastes tours
Avez-vous parcouru les plus secrets détours?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes?

THEANDRE.

J'ai tout vu; j'ai par-tout disposé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on soin de ses jours?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur secours;
Elle a repris ses sens; son ame désolée,
Sur ses lèvres encore à peine est rappelée.
Elle cherche le jour, le revoit et gémit.
Elle vous craint, vous aime; elle pleure et frémit.
Elle va préparer un secret sacrifice
A ces manes sacrés, armés pour son supplice.
Son désespoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'ose nommer,
De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous savez...

ALCMEON.

Grands Dieux! je sais qu'elle est ma mère.

THEANDRE.

Les dieux veulent son sang. Dans un tel désespoir
Quels conseils désormais pourriez-vous recevoir?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte est extrême,
Il ne faut prendre, ami, conseil que de soi-même.

Mon Père!.. Que veux-tu? chère Ombre! apaise-toi!
Le nom sacré de fils est-il affreux pour moi?
Je t'entends, et ta voix m'appelle sur ta tombe!
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du sang... demeure, attends, choisis,
Ou le sang d'Hermogide, ou le sang de ton fils!

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

HE bien! l'as-tu revu cet ennemi farouche?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche?
Les dieux le livrent-ils à ma juste fureur?
Sait-il ce qui se passe?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.
Il ne soupçonne point quel sang vous a fait naître;
Il méprise son prince, il méconnaît son maître;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré:
Mais il consent enfin de quitter son asyle,
De vous entendre ici, de revoir Eriphyle.
Il veut qu'un nombre égal de chefs et de soldats
Egalement armés, suivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte;
Je règle votre suite; il nomme son escorte.

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient; mais a-t-il mérité
Que vous lui conserviez tant de fidélité?
Doit-on rien aux méchans? et quel respect frivole
Expose votre sang...

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous? A ce perfide?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous?

ALCMEON.

Me venger, mais en Roi.
Argos à mes vertus reconnaîtra ſon maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître?

THEANDRE.

Un Dieu pourſuit ſes pas et le conduit ici:
Il entre en frémiſſant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs! le voici.

SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond du Théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, *ſur le devant*, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

D'ou vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine?
Quel ſilence! eſt-ce un piége où mon deſtin m'entraîne?
Rien ne paraît: un lâche a-t-il ſurpris ma foi?
Qui? moi, craindre! avançons.

ALCMEON.

Demeure, et connais-moi.
Connais ce fer ſacré: l'oſes-tu voir encore?

HERMOGIDE.

Oui, c'eſt le fer d'un roi qu'un ſujet déshonore.

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander...

ALCMEON.

Malheureux aſſaſſin,
Quel eſclave a percé ces mains de ſang fumantes?
Quel enfant innocent... Eh quoi, tu t'épouvantes!
Tu t'en vantais tantôt, tu te tais; tu frémis!
Meurtrier de ton roi, ſais-tu quel eſt ſon fils?

HERMOGIDE.

Ciel! tous les morts ici renaiſſent pour ma perte.
Son fils!

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur eſt découverte;
Revois Amphiaraüs, vois ſon ſang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu ſois; et devant que je meure,
Puiſque tu m'as trahi...

ALCMEON.

Non, barbare, demeure.
Connais-moi tout entier: ſache au moins que mon bras
Ne ſait point ſe venger par des aſſaſſinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire:
Et ce ſang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance auſſi noble que lui.
Sans ſuite ainſi que moi, viens, ſi tu l'oſes, traître,
Chercher encor ma vie, et combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu ?

ALCMEON.

Sur ce tombeau sacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains massacré.
Combattons devant lui, que son ombre y décide
Du sort de son vengeur et de son homicide.
L'oses-tu ?

HERMOGIDE.

Si je l'ose ! en peux-tu bien douter ?
Et les morts, ou ton bras sont-ils à redouter ?
Viens te rendre au trépas : viens, jeune téméraire,
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

(*le Grand-Prêtre entre.*)

Qu'aucun de vous ne suive, et vous, Prêtre des dieux,
Ne craignez rien ; mon bras n'a point souillé ces lieux.
Allez au Dieu d'Argos immoler vos victimes ;
Je vais tenir sa place en punissant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

CIEL ! sois pour la justice, et nos maux sont finis.

LE GRAND-PRETRE.

Nos maux sont à leur comble ! il le faut...je frémis....
L'ordre est irrévocable... Ah ! mère malheureuse !
C'est la mort qui t'amène à cette tombe affreuse.

THEANDRE.

Hermogide...

LE GRAND-PRETRE.

Il expire: Alcméon eſt vainqueur.
C'en eſt aſſez, reviens, fuis de ce lieu d'horreur:
Amphiaraüs te ſuit; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle; et le crime eſt puni par le crime.

THEANDRE.

C'eſt la voix de la reine.

POLEMON.

Ah! quels lugubres cris!

LE GRAND-PRETRE.

Crains ton roi, crains ton ſang.

ERIPHYLE *derrière le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils!

ALCMEON *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide.
(*on entend un cri d'Eriphyle.*)
Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

LE GRAND-PRETRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRETRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'immoler: il n'eſt plus; je ſuis roi.
Dieux! diſſipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengé, vous, ce peuple, et mon père;
Hermogide eſt tombé, même aux pieds de ma mère;
Il demandait la vie; il s'eſt humilié;
Et mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.

Rendez-moi cette paix que la juſtice donne!
Quoi! j'ai puni le crime, et c'eſt moi qui friſſonne!
Ah! pour les ſcélérats quels ſont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourmens?
Eriphyle, témoin de ma juſte vengeance,
Viens régner avec moi. Quoi! tu fuis ma préſence?
Tu crains ton fils: tu crains ce bras enſanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté.
Vous, courez vers la reine, et calmez ſes alarmes:
Dites-lui que nos mains vont eſſuyer ſes larmes.
Mais non, je veux moi-même embraſſer ſes genoux;
Allons, je veux la voir...

SCENE VI et dernière.

ERIPHYLE, *ſoutenue par ſes femmes*, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLEMON, Suite.

LE GRAND-PRETRE.

Ah! que demandez-vous?

ALCMEON.

Je vais mettre à ſes pieds le prix de mon courage
Oui, je veux... quel objet... que vois-je?

ERIPHYLE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin ſont accomplis,
Et je meurs par tes mains quand je retrouve un fils;
Le ciel eſt juſte.

ALCMEON.

Ah! Dieux! parricide exécrable!
Vous! ma mère! elle meurt... et j'en ſerais coupable!

Non, je ne le suis pas, Dieux cruels! et mon bras
Dans mon sang à vos yeux...

(*on le désarme.*)

ERIPHYLE.

* Mon fils, n'achève pas.
Je péris par ta main; ton cœur n'est pas complice.
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon supplice.
Je meurs contente... approche... après tant d'attentats,
Laisse-moi la douceur d'expirer dans tes bras.

(*il se jette aux genoux d'Eriphyle.*)

Indigne que je suis du sacré nom de mère,
J'ose encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre, et régner: le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faiblesse, et même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton père.
* Souviens-toi des remords qui troublaient mes esprits:
* Souviens-toi de ta mère... ô mon fils... mon cher fils...
C'en est fait...

ALCMEON.

Elle expire... impitoyable père!
Sois content: j'ai tué ton épouse et ma mère.
Viens combler nos forfaits, viens la venger sur moi,
Viens t'abreuver du sang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteste,
A tous les miens... ta tombe est tout ce qui me reste.
Manes qui m'entendez! Dieux! Enfers en courroux,
Je meurs au sein du crime, innocent malgré vous!

Fin du Tome premier.

Ab 227 (1)
S

Dx 5472 c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0411

VRES

LETES

E

OLTAIRE.

REMIER.

K-PONTS,

t COMPAGNIE.

) I.

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51623/fragment/page=0413